LE

CONTE DE L'OR ET DU SILENCE

DU MÊME AUTEUR :

POÈMES

Les palais nomades (épuisé)..... 1 vol.
Chansons d'amant (épuisé)..... 1 vol.
Domaine de fée (épuisé)..... 1 vol.
La pluie et le beau temps..... 1 vol.
Limbes de lumière..... 1 vol.
Premiers poèmes (Les Palais nomades. — Chansons d'amant. — Domaine de fée).. ..... 1 vol.
Le livre d'images..... 1 vol.

ROMANS

Le roi fou..... 1 vol.
Les petites ames pressées..... 1 vol.

SOUS PRESSE :

Le cirque solaire.

125

GUSTAVE KAHN

Le Conte de l'Or et Du Silence

70857
14/7/06

Deuxième édition

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCVIII

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Trois exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 3, et douze exemplaires sur hollande, numérotés de 4 à 15.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

PQ
2621
A3C6

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvége.

A STÉPHANE MALLARMÉ

Cher Maître.

Si c'est celui-là de mes livres que j'ai tenu à vous offrir, c'est que c'est celui qui puise le plus aux sources de l'idée pure et que son territoire est celui où je fréquente le plus près des régions dont vous êtes le prince.

Au début de ma vie littéraire, vous voulûtes bien accueillir ma juvénile admiration ; c'est avec le même sentiment, fortifié, puisque vous l'avez permis, d'affection, que je vous tends ce Conte, heureux si vous lui êtes indulgent.

GUSTAVE KAHN.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Ce livre est un conte mythique et lyrique.

La première partie se passe en un château dans le pays légendaire de Saba, au premier siècle de l'ère chrétienne.

La seconde partie se passe en un Empire imaginaire, où l'on peut se figurer que coulent la Meuse et le Rhin ; le temps de l'action est aux environs des XIVe et XVe siècles.

La troisième partie se passe au même décor que la première.

Certains des personnages représentent des idées, sont immortels ou se réincarnent. Ainsi le roi mage, Balthazar, de la première partie, devient dans la seconde, Maître Ezra. D'autres de ces personnages représentent des phénomènes passionnels, et se comportent selon les habitudes de la vie légendaire (1).

(1) Les cinq premiers chapitres du présent ouvrage ont paru dans la *Société Nouvelle* (1896).

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

LES DEUX CULTES

A l'heure tardive, le vieux roi calmait son ennui sans paroles en longeant seul les balustres de sa terrasse, d'où l'on découvrait la vaste étendue de la mer. L'onde était bleue, parée de blanche écume, et nulle barque ne passait jamais, que très au large, annuellement, une flottille chargée de marchandises de Taprobane. Les brutes marinières se hâtaient de dépasser ce havre sans commerce; leurs gros bateaux semblaient au roi des bouts de papyrus roulés par un vent très calme et plaisantin. Et puis c'était tout, pour l'an, jusqu'à ce que les mêmes habituels et quasi-rituels soupirants de l'or, parussent à nouveau sur le seuil clair de l'horizon, pour y déterminer une tache futile et blanche. Les visiteurs les plus fréquents du roi morne sur sa terrasse solitaire, où des mosaïques de cailloutis retraçaient les traits de Théano, de Mobed et de Glyphtis qui fut Hélène, un jour, c'étaient les blanches cigognes et les agiles hirondelles, pour qui,

périodiquement, jattes, jarres et nids étaient préparés.

Dans le merveilleux silence du soleil, et ses poudres d'or sur le sable blanc, où des grains sont d'ambre, d'agate et de lapis, le vieux roi vivait très seul, et ses nègres jouaient tous les jours au corps de garde, inoccupés et otieux, d'interminables combinaisons de galets blancs ou bleus. Ils ne variaient cette occupation de s'assoupir avec intérêt, que pour fourbir leurs armes du plus beau métal et regarder si les serves avaient suffisamment lavé la blancheur nécessaire du lin de leurs tuniques.

Et toute la terre environnante était calme du rêve de son roi. Le don, ancien, qu'il avait fait de toutes richesses à tous les pauvres, le gardait, lui et eux, de toute incursion pillarde, et, d'ailleurs, le monde avait l'Empire romain à ronger.

Le vieux roi ne sortait plus, depuis des jours et des années, du palais solitaire, où sa méditation regardait plus fixe son propre mystère. Ses vieux ministres, retirés chacun dans quelque royale résidence où leurs goûts s'exerçaient à leur gré, ne le fatiguaient d'aucune question, car des règles similaires régissaient des sujets hantés du même désir: vivre de peu, peu travailler, rêver sans cesse; et la seule animation qui tressaillait la petite souveraineté était, lors l'anniversaire du roi Balthazar, le choix empressé et compétitorial des dons de bêtes

merveilleuses, de vin et de légumes dont on ravitaillait le manoir du contemplateur.

A l'intérieur du palais, dont presque toutes les salles étaient pour toujours closes, quelques serviteurs blanchis étouffaient le bruit de leurs pas, sur des épaisseurs de toisons animales et de tapis. Ces hommes vivaient sur la pointe des pieds, et leur sage parole était taciturne. Un seul d'entre eux servait et approchait le roi, et la léthargie de la vieille citadelle en marbre de couleur était ininterrompue, sauf quelques bruits de dés, vers les portes.

La haute voûte d'église dédiée aux dieux du hasard et de l'inconnu était abandonnée et les orgues n'accompagnaient plus de psaumes ; les serviteurs seuls marmonnaient parfois, comme de vieux refrains de route, les anciennes mélodies, rythmiques de l'espoir infini; parfois, un chevrotement murmurait:

C'est aux fleurs géantes des origines
qu'il faudra demander le secret défaillant
à l'embuscade duquel les âmes cheminent
d'église en église, de portail en portail,

ou bien :

Mon âme a vu passer les feux du char de Dieu,
sa dextre promenait les semailles
sur le monde
et sa prévoyance parait la terre sous les cieux

de fleurs vives sur les plus tristes murailles
et dorait les champs et multipliait les bœufs.
Sa volonté dressait des îles dans les mers
où l'humain jamais n'a jeté la sonde,
pour lui faire un refuge lorsque les maux amers
auront foulé du talon de guerre les vieux mondes.

Le roi Balthazar avait cloué les portes des chapelles et fait taire les orgues, et le Dieu de son fief du monde de l'Esprit, c'était le Silence.

Silence radieux, force réparatrice, sommeil de la vie, vue brève des monts de foi

Silence originel du début, et de la fin, loi assaillie

Silence sous les arpèges du soleil sur les côtes sereines

Silence des cités corallines des profondeurs sous-marines

Silence lorsque se drape, las de sa parole inutile, le soleil et que les caillots de son sang saignent aux croix quotidiennes et passagères de l'éther

Silence, promesse des Erèbes, et des antres de devins inspirés

Silence, seul verbe parmi les aveugles qui rêvent les mondes

Silence, dont les seules tortures de la faim tirent de griffes de fer le prophète excorié

Silence, liturgie et panacée,

Silence, toi l'espoir de tous les jours du monde,

Silence, père de la nuit de nos songes trop fiévreux et trop ambulants.

Silence, fond unique et nécessaire de la Parole,

de la Parole d'un qui se lève pour dire les mots fondamentaux, les seuls mots courts, qui indiquent le culte,

le culte du silence absolu.

Silence, dieu persécuté par les tyrans et par la plèbe

Dieu massacré dès l'aube par les chariots des gravatiers

Dieu étoilé des sanguinolentes blessures de la parole impatiente

et drue et ambitieuse que des pauvres dénomment le Verbe

Silence sur la dernière terrasse du monde

Celle que n'a pas gagnée la mer montante des flots du déluge

charriant des mots d'amour, des mots de gloire et des barrissements de guerre

Tu tiens la coupe étrange et dernière,

Le philtre de merveille de tous les jours contre les dieux d'activité,

contre les machines déifiées de gloire ou de terreur par des foules affamées,

Tu la tiens sans jamais la tendre

et il faut gravir les aspérités

de toutes les routes sombres des mortelles échéances,
pour, dépourvu d'orgueil, y venir tenter
la chance suprême de bonheur,
en ton incarnation, Silence.

Et ce dernier verbe, ce dernier psaume, le roi Balthazar ne le communiquait plus, car les adeptes de sa foi le découvraient seuls et ceux à qui ses conseils eussent été fanal pour la vie, succombaient dans leur gaîté ardente, à des auberges, dans la surexcitation de leurs forces ou cherchaient le repos dans des philtres menteurs, qui étaient des poisons, inutiles embûches d'Azrael.

Or, pour le roi, la mort est la chose qu'il faut attendre. La lucidité dernière d'une âme absolument calmée ne peut atteindre son verbe originel, soit, le sens des mots vagues échangés lors de la brutale ou amoureuse et charmante conception, que si, seul, tout être écarté et toutes affections éteintes, « car les affections ne sont que parures de vie, chanson de route et musique loin de la fête foraine, et musique de deux lyres éperdues », le mourant voit venir, non pas le mirage du cupide Azrael, mais le blanc spectre qui tous les soirs peint aux humains la vérité de leur idéal sous leurs paupières, puis, après un léger tomber du rideau noir, leur montre des étoiles en gerbe dans l'horizon, puis

leur jette un rêve d'attente où des nymphes pures chantent de voix de Paraclet, dans des colonnades de feux de joie.

Le cantique absolu de l'être dont les pivots sont l'amour de la forme pure et de la voix, reflets d'*empyrée sans dissonances*, ne se peuvent atteindre que le corps solu; les buissons d'Horeb ne s'éveillent que lorsque les boissons fermentées ont terrassé le vouloir d'intérêt, d'ambition et de capture que porte l'homme en ses places, en ses carrefours, sous ses courtines, dans ses héroïsmes; c'est pourquoi Mobed la bienveillante a répandu les pavots du vin dans les grandes églises de la joie; mais l'hymne scorieux de la félicité s'échange sur de telles notes stymphaliques que la joie a quitté le vin, d'ailleurs conquis par les marchands comme l'or, et comme la danseuse, comme toute la divine figuration de nos planètes.

Or Azrael, le mauvais ministre du Démiurge, a tenté, le long des douleurs, des âmes mortelles et les êtres ont tari, de leurs vouloirs ataviques de puissance et d'or, les dons d'ivresse, amulettes profondes, symboles de l'étreinte de Pan, muettes contemplations, solitaires dominations parmi les fictions sérieuses du vivre, et l'homme a oublié Dieu, le silence qui tient la coupe sans la tendre, pour les démons bruyants, qui déroulent les dons du mal, et parlent sa parole, et donc les persuadent.

II

La pâleur bonne de la nuit s'épandait sur la terre violette. La terrasse où veillait, sous la caresse de la nuit maternelle, le vieux contemplateur des tons, se laissait envahir par l'avant-garde de la ténèbre, et seule, au loin, près d'une porte d'issue, s'escarbouclait en lueurs une torche. Les parfums de la nuit divine s'essoraient des fleurs endormies, et rien ne troublait la quiétude de la ressemblance, de l'austère consécration journalière du Silence, que la face animée de la lune, blafarde de souffrances, comme aux yeux crevés d'une gravitante vision d'éternelles misères. Les parcs du ciel étaient désertés des gigantesques mirages qui se profilent des mondes en parturition ; et l'humain ému, maintenant que la pâleur promenait sur l'hémisphère la bonne parole du repos, pouvait apercevoir les fleurs d'Eden, peut-être apparentes, que le dieu d'illusion projette au ciel illuminé.

La fraîcheur vespérale d'un automne des zones chaudes apportait sur les doux éventails des brises les grandes résultantes des parfums frais d'herbe marine, et les opales de l'autel du dieu Silence effulgeaient des incendies d'âme en joie au fond du tabernacle universel.

C'était l'unique démonstration de ce culte perdu dans les sables, qu'il fallut fuir les cités pour apercevoir la magnifique grandeur du mirage que prodigue la force solaire, et la paix consolante que verse la nuit, ces deux apparences claires du fait opaque de l'existence. Dans le coin d'Éthiopie où régnait, sur combien peu de sages pacifiques, le roi Balthazar, le soleil prodiguait au promeneur comme des décors éblouissants, les palais et les coupoles, et les ombres des apparitions, cependant que le soir lui érigeait le charme des lentes avenues de méditation.

Le roi bénit à tous les coins de l'horizon. Il bénissait de ses paumes de désespérance, ceux qui béaient devant la nouvelle parole, ceux dont les ulcères s'avivaient de mentir aux vieux mots du monde qui furent proférés devant des masques de bois et des effigies de pierre. Il bénissait ceux qui adorent le livre dans l'Arche, sans savoir que ses vieux conseils de sang et de privation localisée sont l'œuvre d'Azrael. Il bénissait les fils d'Éblis qui se ruent sur les cités où se promènent des filles au visage clair pour les enlever et les vendre, aux ports où des rois noirs, casqués d'argent, les attendent impatiemment. Il bénissait les inconscients pirates qui jettent leur âme à la mer orageuse, pour apporter sur les marchés où dolents se promènent avec lenteur des hommes blonds et pâles, des filles

jaunes, comme un soleil levant, dont les chevelures enserrent le mystère de la naissance de la nuit. Il bénissait ceux des Archipels, dont la journée se passe à mixturer le vin divin, des produits bas de la naphte, pour en augmenter le poids, et le vendre plus de deniers. Il compatissait aux géants qui se précipitent sur des terres vides, dont l'ancienne prospérité les a séduits, en criant : ceci est à moi, et aux décimés, qui, des anfractuosités des montagnes, guettent l'instant de surprendre le pillard, quand les prospérités l'ont jeté sans défense, sur un lit trop doux et trop large. Il plaignait ceux de l'astuce et de la ruse qui vivent dans les grandes villes, et ceux de la foi, qui dans les espaces déserts pleurent, se plaignent, et invoquent l'Immanence éternelle, parce qu'un vœu de pauvreté et d'ascétisme exaspéra leurs nerfs, et détruisit leur être physique.

Et c'est l'heure où le roi-pontife souffre par toutes les âmes de la terre, pour les mineurs et les nautonniers, pour les agiles des cités et les débiles des îles infertiles, pour les desservants hypocrites des faux dieux, pour les illuminés des charités, pour tout ce qui parle et qui se meut, pour tout ce qui amasse et ce qui calcule, tous ceux qui ne savent pas que ce qu'il faut c'est d'entendre un jour, au sein du profond silence, ce que l'on doit soi-même se dire, sur soi, égale volupté pour le cri-

minel ou pour le bienfaiteur, puisque c'est la justice qu'on écoute, atténuation, par les jours du repentir, pour l'humble qui ne sut pas, los infini pour celui que ses faibles lumières et l'habitude de se connaître, ont fleuri de quelques attributs bienfaisants du monde taciturne.

Et si les êtres du château pâle entendaient les derniers psaumes, leurs mémoires se meubleraient de tels refrains :

La paresse méditative sous les cippes des palmiers
nous indique la fontaine bonne
où jamais le miel de vivre ne s'assaisonne
du regard cruel du scrupule dernier
de ceux qui ne savent ta loi.

Ta loi, c'est d'attendre l'aube infinie,
celle qui dort aux sources de vie
en attendant que le sage bien-aimé l'éveille.
Alors sous les fêtes des étoiles, sous les treilles
des vignes de sagesse et de pardon pour tous délits

le sage bienheureux des bienfaits du silence
parlera vers les plus simples, la parole infinie,
alors le sage vêtu de lumière et muni
du cortège éblouissant des humbles
montera les rampes dures des capitales.

Et les armes de ceux qui gesticulent
et les flèches dont on orne les crépuscules
des vieux souffrants endurcis

tomberont devant la parole vraie
qui fera germer toutes les ivraies
du monde endormi de bruit
vers la lente méditation du silence.

O Silence, dieu contemplatif du monde
qui empêche l'offense,
O silence qui détermine les vertus
parmi les seuls, dans l'univers têtu
dont la puissance règne au jour de mort sur la ronde
des caprices perdus dans les erreurs d'ambiance.

III

Le roi Balthazar s'était retiré; dès les lourdes draperies retombées sur ses pas glacés, à travers un silence magnifié d'un lointain grondement de grands dogues et d'une plainte sourde de la mer, une ombre traversa la terrasse blanche. Un homme s'avançait voûté, chenu, blanchi; ses yeux luisaient comme de l'argent dans sa face de basalte, et ce serviteur vêtu d'une tunique safranée portait une petite torche.

Il s'arrêta devant l'image de Mobed, ses yeux et ses lèvres se mirent en prière. L'effigie était seule éclairée, lucescente de bas en haut, brillante dans cette nuit d'une beauté fugitive, isolée, parée de la ténèbre environnante. Les yeux trop grands dans

la face maigre, trop noirs parmi la face pâle, les cheveux de nuit déroulés en ondes symétriques sur ses épaules, semblaient attester une vie fiévreuse, accentuée par des limailles d'or dans les prunelles, et pourtant c'était une effigie. Le fait seul de n'avoir point de relief atténuait sa matérialisation d'idole, et la beauté des traits constituait tout son prestige. Le vieux serviteur contemplait et marmottait :

Ce fut celle des jardins de Gaza.
Ses regards brûlaient comme des lampes.
Quand elle apparaissait
les pierres du temple chatoyaient,
des lignes de danseuses flamboyaient aux marches du [temple
et les roses des jardins d'Eden fleurissaient
à sa marche souple sous son manteau ample.

Quand son manteau tombait
des épaules de marbre contemporaines des temps.
Celles dont le masque fut la beauté
et la voix câline les printemps
soulevaient les dalles immémoriales
et les pierreries des veines du monde étincelaient
sur leurs poitrines, leurs ceintures et leurs turbans.

Sa seule stature appelait les hymnes
en saveurs alternées sous la nuit, dans la ruine
son geste pavoisait les murs déracinés
où le lierre de douleur inclinait ses feuilles noires
et le décor du jour où la source pleurait
dans les feuilles disjointes ; Astarté et ses gloires

escaladaient d'un luxe de déesses en fêtes
les firmaments en gradins vers les splendeurs de sa tête.

Elle a suscité les forts près des torrents
et béni les chariots des tribus en route
pour que des sourires éclatassent en grains de sang
sur les lèvres des filles brunes drapées de blanc.
Elle multipliait les chevreaux du troupeau
et dulcifiait de baumes l'herbe qu'ils broutent ;
sa voix glissait aux lèvres berceuses des nourrices,
sa voix enflait la voix grave des vocératrices
quand les héros luttaient contre les durs géants.

Ses mains, ses bonnes main d'or,
ses lèvres, ses bonnes lèvres de baume
pansaient après les soirs de luttes
ses fils et ses hommes.
Ses mains de caresses délaçaient les haumes,
sa voix de tendresse caressait les hommes
trop las du glaive brisé et du chemin trop long,
trop las d'être en face du sort.

Mobed, fleur profonde au creux de la ravine
où trébuche l'âme de soir des vivants,
tu pares aux nuits errantes les jardins de féerie,
tu consoles au jour long l'esclave trébuchant.
C'est ton sourire que le pauvre devine
le long des fraîches écharpes du vent.
Ce sont tes yeux le fanal dans l'ombre noire
de ces jardins de silence et de diamant
que sont les nuées brèves, la vaste mer, l'éternel soir.

Et le vieux serviteur songeait sa rêverie. Elle était de longue date et ses limbes de lointain ne

remémoraient que duretés et malheurs, et chaînes aux mains et entraves aux pieds ; de lentes blessures avaient zébré ses chairs avant que le destin plus doux, par des mains de conquête, l'eût détaché de la lourde servitude, pour qu'il passât sous la bénigne domination du roi. La bête de somme et de corvée qu'il avait été toutes les années de sa jeunesse s'était alors reposée sur une plus fraîche litière ; et sa fonction avait été de suivre Balthazar dans ses périples et de le servir. Il l'avait accompagné fidèlement, son cœur toujours présent, son âme toujours ailleurs, hanté d'une recherche de douceur et bégayant de la bonté. Il aimait l'image Mobed parce que ces traits avaient donné la forme à son propre rêve épars et à lui inaccessible, et la vénérait parce que présente et tangible, promesse inanimée, mais promesse.

Sa tâche à cette heure devait être de disposer le repas du soir du roi, et bientôt, sous la caresse de la brise, entre d'énormes torches doucement ondoyantes, buires et fruits, coupes et mets furent disposés pour le solitaire repas qu'il devait servir.

PROPOS DANS LE PASSÉ

Sur la table une grenade ouverte montrait ses gouttelettes de sang figées dans une soie d'or mat, renfermées en une solide bure rouge et jaune,

comme un manteau de nomade; la pelure des figues rappelant les fraîcheurs nacrées d'un bois sacré, les dattes bistrées près d'un raisin d'or où la buée d'un lever de soleil demeurait, ne tentaient plus le roi; l'esclave lui versa d'une cruche, au ventre turquoise, un vin profond aux reflets d'or comme d'un lac en un paradis, tel que le savent rêver les enfantelets. A son geste, le serviteur jusqu'alors debout s'assit sur une natte et remplit pour lui-même une coupe d'un verre violet. C'était coutume intronisée par le sage Balthazar et, à cette heure, las des escomptes qu'il supputait sur l'avenir, il aimait avec le vieillard à remonter les heures mortes de leur vie, au hasard des enfantines errances de son féal.

« Avez-vous mémoire, sire roi, de ce voyage qui fut interrompu, il y a tant d'années? Mes souvenirs y retournent, non que ses péripéties eussent été plus notables, mais c'est la seule fois sans doute que nous n'arrivâmes pas au but déterminé d'avance, surtout en ces temps de votre maturité où vous cherchiez les maîtres de la sagesse pour vous instruire et pour discuter. Vos amis Melchior et Gaspar arrivaient de leurs châtellenies au rendez-vous marqué. C'était le plus souvent au carrefour des deux routes d'Orient et d'Occident, près d'un ravin où peut pour la nuit s'abriter une caravane, près d'une ruine encore récente d'une

ancienne cité de marchands; la nuit, l'air semblait tressaillir encore mollement des ondes sonores de l'ancienne parole de Salomon. Près des feux des arbres de forêt, qui semblent le miroir du coucher de soleil, assis à terre dans vos burnous blancs, vous sembliez tous trois des âmes à l'apparence de statue en face l'image incorporelle de l'Horeb qui apparut à Moïse, ou devant le voile mobile et ardent tissé par les Heures éternelles devant la face irréductible d'Isis. Pourquoi, Maître, ce jour-là, n'allâmes-nous pas plus loin? N'avions-nous pas nolisé une caravane nombreuse et bien chargée pour rencontrer vers le Liban celui qu'on dénommait le docteur de la Douceur?

Darès, d'avoir longtemps vécu près de moi, tu évoques parfois les papillons qui dansent autour d'une vieille lampe qui s'affaiblit, d'un souvenir qui seulement rougeoie, à mon moment même. Plus d'une fois, avec mes deux frères de pensée, avant que l'âge ne nous glaçât dans nos palais éloignés et nos âmes désormais distantes, nous reparlâmes de ces jours et des prédictions que nous dictèrent l'expérience et le destin.

Nous allions vers le Liban; notre marche traversait les sables où nos Ismaéliens fêtaient nos présences en forçant de leurs faucons les oiseaux du ciel, et en joûtant de leurs grandes lances.

C'était au lieu dit El-Hissa : on arrivait par une

rampe très douce au plateau d'une colline qui sur les autres faces s'escarpe du côté de la plaine jaune aux pâles bouquets verdâtres. Nous vîmes alors au flanc d'un des escarpements au ras de la plaine, une femme assise qui tenait un enfant dans les plis de son burnous bleu, un homme semblait chercher quelque chose dans les pierrailles. Chassait-il une gerboise? A la vue de nos cavaliers, il parut vouloir s'enfuir; mais devant l'impossibilité et à des appels amicaux à sa très probable infortune il s'arrêta et son propos fut qu'il s'appelait Joseph le Charpentier, qu'il fuyait hors Judée.

Tu sais que les pâtres de moutons et de chèvres aménagent des pierres creuses et des cavités propices pour que l'eau des pluies s'y dépose; à ces points connus d'eux ils savent par la sécheresse trouver un peu d'eau, et de peur que cette source de vie ne se tarisse, ils recouvrent leurs cachettes de pierres. C'était, dans sa fatigue, cette aide et ce réconfort que l'homme cherchait parmi les roches de la colline; les pauvres voyageurs étaient épuisés. Ils trouvèrent des outres et une tente dans notre camp. La jeune femme qui s'appelait Marie était d'une miraculeuse beauté non point selon la face impérieuse de cette Mobed, ni le front calme et méditatif de cette Theano, ni la candeur d'enfant émue de cette Glyphtis. Des traits purs, délicats, de soyeuse harmonie où s'atténuait la courbe

hébraïque du nez, des yeux profonds, sans étonnement, scintillants comme une goutte d'eau pure sur un calice, les cheveux couverts du serre-tête habituel à sa race, la bouche très bonne, et par tout elle-même une allure de respect infini envers tout ce qui l'entourait, qui l'élevait elle au-dessus de tous.

Joseph l'avait choisie la plus pure des jeunes filles d'un village de Galilée. Il lui parlait encore comme on touche un vase précieux et fragile. De fait, à voir une âme de nacre inspirer ses rares mouvements et ses yeux refléter une divine sécurité l'idée des possessions auxquelles se soumettent les femmes s'en allait lointaine; on comprenait le charpentier encore surpris des allégresses d'épousailles, et devant tout l'immaculé de cette jeune figure il les avait oubliées. Il était le Croyant devant la révélation par la beauté des astres et des nuées et des murmures, écho du Verbe.

L'enfant était beau de faiblesse et de la caresse des mains de Marie.

Te souviens-tu, Darès, qu'Hérode régnait par la violence ; son âme dure, éprise de danseuses et de supplices, démantelée par les phantasmes de son remords aux nuits de sa lassitude, craquelait parfois de peur comme celles infantiles dans la nuit d'un cachot. Cette âme, un labyrinthe où erraient, sans pouvoir en sortir, les superstitions des Asies

et de Rome. Il était roi, sur ses hommes, mais non sur ses nerfs; l'épouvante le terrassait du mal sacré. Des soirs lâches, par son oreille et sa volonté, des contes de nourrices commandaient des exécutions capitales : des tribus asiates croient qu'un enfant armé et nu présidera du ciel à la mort des rois dans les cendres des villes; les Romains se prosternent en écoutant qu'avant les grandes tragédies, des lions crachant du feu hantent les abords du Capitole, que les vieilles sybilles réapparaissent, spectres énormes et silencieux, la main allumée d'une torche, que des louves affolées par la gésine viennent mordre aux statues emblématoires, qu'alors les faces des héros figés dans le marbre ruissellent de pleurs, silencieusement; que ces soirs-là des monstres aux yeux fixes émergent des fleuves en vagues de limon et de courroux d'écume. Vers une fête de Pâques, où les Hébreux viennent de tous points, en concorde, saluer leur Dieu dans Jérusalem, quel exacteur, quel mercenaire, quel charlatan historien du ciel, troublèrent ce frêle cerveau! Voulurent-ils dans des décombres, ramasser des dépouilles? Un pontife pris de folie voulut-il, par Hérode imiter le miracle des enfants d'Égypte frappés dans une nuit de colère, fallut-il amuser sa cruauté d'un mode nouveau de condamnation? Tous les nouveau-nés, dans une nuit, devaient périr. Joseph fut averti par un des élèves du Maître de la dou-

ceur. Ceux-ci, sans savoir ce qui se tramait précisément, pressentaient quelque horrible carnage, et leurs voix conseillaient l'exil temporaire et indiquaient les refuges. Mais croit-on les sages ! Les croirait-on, on atermoie autour de leurs avis. Joseph et Marie furent les seuls dans leurs candeurs à pressentir l'approche des fatalités, et leur amour pour leur enfant était si intarissable qu'ils résolurent d'éviter l'ombre même du danger et s'éloignèrent; les jours suivants eussent présenté le miroir des époques édéniques, qu'ils se seraient félicités d'avoir mis leur arbrisseau à l'abri de la plus mince bourrasque. Leur but était l'Égypte, où, dans les cités populeuses, l'homme peut vivre facilement du travail de ses mains; d'ailleurs des Sadducéens et des Hellènes y avaient propagé une paix de vivre.

Nous pensâmes, Melchior, Gaspar et moi, qu'un enfant ainsi protégé dont le père était toute vraie virilité et la mère tout dévouement et timidité sainte et courage devant l'adversité, serait protégé toute sa jeunesse et mené vers les hautes assises de l'âme humaine. Le miracle d'amour de sa conservation présageait dans sa vie d'autres miracles, et nous le dîmes. Comme il faut fêter l'hôte pauvre et inconnu plus que les rois suivis d'étendards en étoiles et de chameaux caparaçonnés, n'osant d'ailleurs à ces saints offrir des pièces de monnaie, le soir au bivouac nous les fêtâmes, de musique, de

chants et de légendes. Des pâtres, attirés par nos feux, vinrent avec nous se réjouir. La nuit était admirable, et les flambeaux de Dieu éclairaient avec douceur toute la terre.

Le lendemain, ils partirent un peu plus riches de vivres; des cavaliers à nous les aidèrent à traverser le sable aride: notre marche était arrêtée. Ils nous eût été pénible de traverser pour aller conférer de la haute science et de la haute vertu, la Judée ensanglantée. Nous vécûmes quelques jours ensemble et nous nous séparâmes par nos trois routes.

Que sont-ils devenus, Joseph le charpentier, Marie si belle et si douce, et leur enfant béni par les hasards dès l'heure première ? Je ne sais... Le saurons-nous jamais ? Les courriers des destins foisonnent à toute bride sur toutes les routes du monde sans se rencontrer jamais.

L'HÔTE

Les vagues d'huile diaphane de l'aube avaient envahi les grandes routes incolores, et la mer en calme miroir reflétait des moissons dorées dans des herbes glauques. Une flèche perpendiculaire vint sur sa surface, tracer le long sillage d'une lame d'argent solaire. Les solitudes irradiées étaient désertes, et le silence œcuménique autour du pa-

lais. De longs plis d'eau venaient flatter ses marches de marbre opalescent du bruit musical où naît et meurt la bulle d'écume. Les profondeurs du départ et de l'arrivée jusqu'au mur d'illusion de l'horizon semblaient recueillies comme un pur décor de fête que le premier bruit, le premier pas, le premier accord, si doux et défaillant qu'il soit, défraîchira. Ce fut quelques minutes une présence pure de lumière.

Alors d'une tour une voix chanta :

Les mains de l'avenir encore un jour propices
entr'ouvrent les battants du temple recueilli
où les cires de nos cœurs, vers les mystiques pierreries
de l'astre d'or, reflet de la pourpre infinie,
fondent en répandant leurs humaines épices.

La plaine est épandue aux bonds de nos désirs
et nos pas vers la piété et la pitié ;
nos yeux qui dans la nuit déchiffrent l'avenir
ce jour encore vivront en la face de beauté,
calmant le songe inquiet de ses routes écartées
par la présence des minutes aux claires lyres.

Salut à ceux d'ici, salut à ceux qui veillent
dans l'amour d'être doux, demain comme la veille
et pavoiser leur cœur d'une heure de pureté.
Salut à ceux d'ailleurs ; accueil à l'âme vieille
qui viendrait retremper au palais de soleil hanté
son corps brisé d'errer aux sentiers des traîtrises.

Puis la vie humaine fusa étoilant de ses cassures les miroirs clairs du silence.

Le roi Balthazar était revenu seul et méditatif sur la large terrasse où le jour ornait de sa splendeur les figures des fresques supra-humaines. Brusquement averti de prescience, il contempla la mer monotone et perçut sur son insensible balancement une ligne noire ; elle flottait comme une forte branche abandonnée, elle se dirigeait pourtant vers la côte, et jamais la vague ne la recouvrait.

De plus près apparut une barque ; de plus près il y discerna un homme. Celui-ci étonné regardait la vaste façade à laquelle la volonté des choses erratiques le poussait. Il ne gouvernait ni ne ramait ; la barque était petite et creuse et sans ornements comme celle du plus pauvre pêcheur. Une large barbe blanche couvrait la poitrine de l'homme vêtu d'une longue robe sombre sans une étincelle d'or, d'argent ou de couleur ; la barque vint échouer le long d'un degré de marbre et la vague la remporta, maintenant penchée, hésitante, fluctuant à la moindre poussée des eaux ; l'homme monta d'un pas ferme les degrés de marbre, ses deux mains tenaient une longue cassette de bois simple.

Et le roi mage l'accueillit. « Hôte qui nous arrives, environné de calme, par le périlleux et mystérieux chemin des tourmentes, sois le bienvenu. Il est aisé de discerner que la volonté qui aplanit devant toi, dénué de rames et privé de gouvernail, les crêtes liquides, t'envoie vers moi, ou vers quel-

que plus profonde puissance vers laquelle je te devrai fournir les guides et le viatique. Certes, ton air vénérable et la maturité tranquille de ton regard prouvent que tu n'es point un de ces méchants que les colères humaines jettent sur l'océan en une nef sans agrès. Si pourtant il en était ainsi, et qu'une mansuétude ne soit descendue vers toi qu'aux minutes extrêmes de ta vie, sois néanmoins le bienvenu, car le signe de la grâce un instant t'aurait éclairé. Et si seule, la rythmique respiration des flots t'a poussé ici, âme toujours alourdie d'une ombre, sois encore le bienvenu et accepte l'accueil que t'aménage le dieu Hasard; quelque langue qu'aient parlé tes actes sois le bien accueilli. » Et l'hôte répondit : « Je suis venu vers toi.

« L'enfant que tu rencontras dans les sables d'Idumée, le fils de Joseph et de Marie, est mort dans les supplices. Comme vous l'aviez prédit, vous les mages, son enfance crut en splendeur et en connaissances, et sans les docteurs il devina l'âme humaine. Son clair cerveau, méprisant les ambages du commentaire et les anniversaires du rite, pénétra que l'homme est un faible devant la grande éternité du Regard; et son âme tenta d'abord de n'avoir jamais à se cacher sous le vent de courroux de la parole inquisitrice, car les cachettes les plus reculées deviennent sonores des cris effrayés de la conscience meurtrie.

« Quand il se connut limpide de vertu, blanc de méditation, haussé de certitude, il le vint dire aux docteurs. Les uns, il les charma, les autres, il les confondit, mais les docteurs sont trop nombreux dans trop de bourgades. Alors sachant le bref instant des Ephémères il préféra que des simples l'avoisinassent et vécussent selon son exemple; il leur expliqua l'attente de la tremblante créature devant la résorbante totalité, et les visions du silence harmonique dans la magnificence totale du Verbe et du Mouvement; sa doctrine était de résignation, de frugalité et de pardon. Il voulut qu'on payât les péages, qu'on ne haït pas le publicain, qu'on affranchît les douloureux et qu'on effaçât les fautes; car comment punir les plants inconscients qui poussent sur la croûte du monde! Et son nombreux cortège de pêcheurs, d'artisans, de soldats et de marchands renonciateurs des fausses pompes, de femmes aux tresses brunes ou dorées gonflées des sèves exubérantes, mais désormais toutes ardentes vers la vérité, quand il arrivait sur les collines vers les cités, c'était sans le faste des rois du monde, sans les cymbales et les acclamations, mais au contraire en la lente allure pensive et parée de gaîté douce, de ceux qui n'ont pas à se repentir. Des infirmes crurent assez en lui pour se sentir guéris par son contact, et des reines de la chair abdiquèrent leur pouvoir à ses pieds. Des

vallées de Palestine furent, des jours, le jardin perdu de l'humanité encore fraîche ; des missionnaires partirent dire la simplesse du vivre aux peuples des rives lointaines.

« Mais quand ils furent trop nombreux, comme l'œuvre divine ne peut qu'un instant apparaître et que la houle multiforme des phénomènes la doit sans cesse recouvrir, les dissensions éclatèrent parmi les nouveaux venus de l'armée de vérité, et ce furent eux qui fournirent les armes du faux témoignage aux forces résistantes des dominations par l'usure, la fraude et le glaive. On feignit de croire celui qui voulait les lucides couronnes de l'amour humain, quelque aspirant nouveau vers un diadème et la propriété d'une citadelle au milieu d'un canton.

« Et Jésus, le fils de l'homme, ainsi dénommé de son filial amour envers cet antique Incertain, L'Homme, fut crucifié entre deux chefs de bande pris les armes à la main, à la conquête de l'or illusoire, et les coups de la terreur dispersèrent ses partisans, et ses amis partirent pour propager la vérité, par le récit, et au besoin l'exemple de la vie pure abrégée par le supplice.

« Je n'étais point, d'abord, un de ceux qui le suivaient. Sur son conseil même, après qu'il eut fondu mon ancien cœur en une aspiration vers la vertu, je restai un des puissants de la ville de Jé-

rusalem, pour que des droits que j'occupais n'émanât point d'iniquité. Les tourmentes de joie sauvage qui accueillirent la morne marche du juste vers l'agonie me causèrent l'horreur du monde, et je ne voulus plus que veiller à l'aumône.

« Lorsque nous le pûmes ensevelir, son corps saignait encore des gouttes de sang; je les ai recueillies, je te les apporte selon l'ordre impérieux de ma conscience, selon l'ordre des voix qui clament la vérité dans le songe, selon les exigences de mes pas sur ma route. Je suis vieux, c'était l'heure de t'apporter le dépôt précieux. Reçois-le de mes mains enorgueillies, d'un de ceux qui perçurent un léger rayon de sa vérité, reçois-le de mes mains lavées par son contact; et maintenant que ma tâche de te les transmettre est remplie, daigne me laisser passer à ton ombre, les quelques minutes de ma vie, car les fidèles à la vérité de Jésus n'ont plus de patrie; ton hôte n'est plus l'envoyé des forces éternelles, c'est le pauvre Joseph d'Arimathie.

« Le vase où je recueillis les gouttes du sang de l'Incarné est enclos dans cette cassette fruste; c'est un vaisseau de bois grossier. Il est simple comme le vrai. De même que l'Incarné contint en la pauvreté de son corps et de son âme les môles immenses et les tours éperdues de la vérité, le vaisseau grossier en contient le souvenir et le témoignage. Seuls des hommes pareils à ceux qui devi-

nèrent dans le fils de l'homme la puissance supérieure à celle des forces de nature qu'effigient les formes de métal, pourront deviner le réconfort qu'apportera ce vaisseau, et de telle légende d'un seul temps, déduire l'éternelle vérité. C'est à toi, car ma force est légère, à toi le vieux contemplateur isolé en face des Raisons Profondes du Silence, qu'il appartient de le conserver, d'en éprouver les forts, et de leur expliquer les détails de ce qu'ils doivent seuls découvrir en essence. »

Lors, le roi Balthazar appela l'esclave noir, pour qu'il menât vers un repos de quelques heures, l'hôte, et pensif regarda le vase, et la mer profonde, et les fresques surhumaines, absorbé dans les aurores d'encore une nouvelle vérité qui vers ses yeux allait luire.

CHAPITRE II

LE DOCTEUR DE LA DOUCEUR

Joseph d'Arimathie vivait dans le château du roi Balthazar. Un jour, sur la terrasse construite pour dominer les jardins, et c'était aux jardins riants les palmiers dont les cippes s'argentent au soleil, les grenadiers dont les fleurs éclatent comme des pourpres, des oliviers fins et menus, et l'horizon se barrait d'un lourd rideau brun de cèdres, le roi Balthazar et Joseph regardaient la vie bruissante des oiseaux et des papillons. Sous la verticale clarté, des voiles de gaze à semis de poudre d'or semblaient se tendre dans le lointain, vapeurs aromatiques et molles de la terre chaude. Or, Joseph demandait à Balthazar ce qu'il savait du docteur de la Douceur.

Joseph le connaissait par reflet, par récits et quelques paroles du rabbi Hillel qui tout récemment avait paré Jérusalem de l'éclat de ses vertus.

Je l'ai connu, dit le roi, c'était une âme enfantine et profonde. Hillel en pouvait donner l'idée ; au

moins répercutait-il une partie de sa bienfaisance lustrale, sur la ville dure où l'or est trop prisé. Mais le Docteur de la Douceur était entré bien plus avant qu'Hillel dans la connaissance des vérités, ou, si tu préfères, des vraisemblables symboles. Hillel, pour parvenir à ce point d'intellectualité, eût été gêné par l'ardeur dont l'échauffait la contemplation de son Dieu traditionnel. Un scribe peut amonceler les vertus ; il n'en sera néanmoins que le meilleur des scribes. Les dons qu'on perfectionne à l'ombre des temples n'éclatent jamais en extraordinaires floraisons. C'était au livre de vie que le maître de la Douceur avait balbutié, épelé et puis lu.

Il s'appelait Nehemias; son père était un riche marchand, de ceux qu'on escorte autour des marchés, pour en tirer l'obole d'un conseil, un homme d'exacte justice, que des voisins prennent parfois pour arbitre; cet homme était éminent parmi le commun des sages d'Israël.

En sa prime jeunesse, Nehemias fut cité pour la gerbe de connaissances qu'il rapportait chaque jour des écoles. Il grandissait alors très pur près de sa mère, et pourtant il confondait les docteurs, car s'il étudiait les textes saints, il connaissait les chansons, gloses des humbles et plaintes de passants, fleurs fraîches aux prairies d'or autour du Livre.

Avant qu'il eût quinze ans il lui vint un grand dégoût de ce qu'il savait et une appréhension morne devant les inconnus trop bien tracés, trop bien définis qu'il avait encore à parcourir. Il n'étudia plus les saints textes, il y rêva. Il abandonna la philosophie des Hellènes, toute parée de lucides imaginations, toute dansante d'abeilles, carrière ombreuse où de blanches statues se dégagent à demi sculptées de gangues de marbres, parce qu'il n'y trouvait pas ce qu'il cherchait par-dessus tout, une vérité qui pût contenir un bonheur. Il rêva près des torrents, près des cèdres, et se couchait à l'ombre des figuiers pour voir fondre les pourpres du soleil, et naître la face inquiète de la lune. Puis l'amour, dont tout son cœur était imprégné, se fixa. Les jeunes gens répètent encore, alors qu'ils aiment, ses aubades à l'aurore du désir et au matin de la chair. Il cadença ses douleurs, issues du disparate entre les vœux du vivre et les faits du vivre en des mélancolies nombrées et larges comme des soirs fastueux d'automne. Puis, las de la science et du chant, il partit vers le monde. Déjà d'ailleurs les siens ne le reconnaissaient plus; il n'aimait pas compter l'or, il n'aimait point parcourir d'un œil soigneux et orgueilleux les terres où paissaient de grands troupeaux à lui; il ne recherchait pas l'apparat des dignités, il les eût trop facilement achetées. Il partit donc vers le monde.

Et pourtant, ce jour ce fut grand deuil dans un palais de Jérusalem ; une mère souffrit toute la torture et tout le déchirement, car la chair de sa chair s'en allait, le fils s'était mué en un autre et un étranger ; et un père ne parla pas, car que dire : l'enfant qui lui avait été familier s'était transformé en quelque juge énigmatique, et ce père, en voyant, le soir, les nombreux serviteurs lui remettre les clefs et lui rendre les comptes, souffrit comme s'il s'agissait désormais d'une formalité inutile. Et la maison fut close plus tôt par les ténèbres, car la lampe de la haute chambre où travaillait Nehemias ne s'alluma pas, et les deux vieillards préférèrent que la nuit leur cachât réciproquement leurs faces qui ce soir-là vieillissaient.

Nehemias suivit d'abord des chefs militaires : souvent aux haltes, dans la plaine sans ombre, étendu pour délasser ses membres, le casque débouclé, il suivait dans le ciel aux micas de promesse un rêve autre que celui des grandeurs humaines. Il pourchassait, ingénu conquérant, les pillards, avec de ces égards que les timides ont pour les faons ; et un jour, le sang lui répugna et le rêve lui apparut stupide, des trompettes et des licteurs. Alors libre, il visita des villes nombreuses, sans se conformer à la coutume des sages anciens qui d'abord se dirigeaient vers les temples, l'initiation, vers les mainteneurs des vérités nouvelles, ou ceux qui gardent,

sèche, une croyance poudreuse de siècles. Mais il écoutait dans les marchés, les cirques, les théâtres, les tribunaux et chez les courtisanes ; et toute une clameur populaire montait vers lui ; de faces larges et basses s'évadaient des cris de souffrances, et de masques tragiques des plaintes, et le geste de la danseuse implorait et dans son fourmillement, par les chants et les flambeaux, l'humanité heurtait son front aux murailles dures du possible.

Il recherchait les thaumaturges, ne riait pas aux récits des grossiers miracles des sorcières, et les fables de métempsychose il les écoutait volontiers. Il ne dédaigna pas toujours les dés et sa vertu ne prétendait pas que l'abstinence brillât sur elle, comme un signe certain. Il eut plus tard coutume de dire qu'il avait perçu davantage de l'âme humaine pendant les nuits de fêtes religieuses et orgiaques qu'aux entretiens des théologiens. Pourtant il les entendait avec goût, ainsi que les rhéteurs, car sachant des thaumaturges combien puérils et bas sont les vrais désirs de l'âme humaine, il apprenait chez les seconds de quels dehors on peut parer la stérile agitation vers des biens irréels. Enfin, las des escales, des mimes et des philosophies, il s'en revint vers son pays.

On le reconnut moins encore : pour tout ce qui agitait sa cité, son indifférence était trop entière. Ceux de sa ville n'avaient d'idées claires que pour

le commerce, de passions nettes que pour la construction d'énormes palais aux coupoles de métal précieux. Les quelques minutes qui leur demeuraient libres, les minutes de luxe, les minutes de méditation, ils les occupaient à retourner en tout sens l'idée extérieure de Dieu. C'était à qui trouverait une façon plus ostentatoire de marquer combien il en était pénétré. Les uns simplifiaient les rites qui devenaient des gestes lents et graves, les autres les compliquaient en appels soudains et répétés de fêtes fleuries et théâtrales; d'aucuns (les plus profonds) agitaient si Dieu était une force, une essence ou une puissance, et sur les bancs des jardins ombreux, le soir, sur les terrasses, des axiomes glissaient, doux et entêtés, des barbes blanches. Mais nul ne se souciait de son âme même. Quand tout le monde vit que Nehemias décidément ne voulait être ni marchand, ni juge, ni pontife, ni chef d'armée, on le dédaigna. On l'eût méprisé, s'il n'eût été évident que son père lui laisserait de grosses richesses. Il était, dans la ville, le spectre insolite de l'Inactif.

Comme Nehemias sentait, sans qu'il s'en affligeât, cette sourdante réprobation, il s'absentait souvent en courts voyages. Cette fois, il n'allait point aux villes somptueuses de l'horizon, aux grands carrefours fumeux des confluents de fleuve. Il cherchait les berges vides, les plaines rases ou les monta-

gnes seules. Parfois il s'arrêtait aux campements des nomades et s'entretenait avec eux. Il aimait à apprendre comment les légendes du passé s'étaient façonnées en ces cerveaux simples, mais chez qui, tous les soirs, descend, en une pompe magnifique, le sentiment de l'étendue et de l'impersonnel, le sentiment d'une brève fin avant le perpétuel recommencement.

Mais le plus souvent il vaguait seul et sa marche parfois hésitait en des haltes de recueillement. Le bruit se répandit vite, qu'un peu fou, il conversait avec le vide et se figurait des apparitions singulières. Au vrai, durant ces pérégrinations, il cherchait un lieu commode pour vivre; il le trouva dans la montagne du Liban.

C'était sur un plateau élevé, mais étroit, une maison comme une barre droite sur l'horizon, haute, spacieuse, cernée de fortes murailles, flanquée d'une haute tour. Derrière ces murs larges et les portes de bronze, on pouvait se défendre contre l'ennemi. Du haut de la tour, très au loin le brouillard méditerranéen, les cultures de Judée et les sables, les sables sans fin. A droite du château dévalait brusquement une ravine; en y descendant par un sentier de chèvres on perdait tout à fait de vue le château pourtant si proche. C'était un grand trou bleu ; les parois luxuriantes de verdure rétrécissaient ici l'aspect du monde à une

sorte d'entonnoir au-dessus duquel on n'apercevait que le jeu des nuées et des ailes battantes. A gauche du château une autre ravine, mais bien plus large, descendait aussi brusquement. Il s'y trouvait des débris de temple à quelle foi dédié, les gens l'ignoraient. Des chapiteaux de colonnes offraient encore quelques pétales de lotus, les murs effrités de leurs revêtements étaient frustes et sans signes mémoriaux. Une crypte s'y ouvrait profonde, et là, à la clarté des torches, on pouvait apercevoir de très anciennes fresques semblables à celles que fit placer sur la terrasse, du côté de la mer, un de mes ancêtres.

Le maître de la Douceur se fixa là : il avait trouvé. Le cours alternatif de la vie et de la mort l'ayant institué maître de ses richesses, il les y transporta et s'entoura, pour les garder et se garder, d'une troupe d'esclaves qu'il libéra et qu'il s'attacha mieux par sa bonté. Les nomades qui le connaissaient, qui avaient recours à sa science de médecin et à son arbitrage pour les querelles, venaient souvent déployer au pied de sa colline leurs tentes brunes, et laver, près des sources, les linges éclatants, et compter les nouveaux chevreaux. Leurs chefs venaient sur la tour regarder la plaque bleue de la mer et le poudroiement blond des sables. Et le Docteur de la Douceur vivait comme le maître de ces puissantes tribus. Il régnait

en ce coin de terre par la science et la richesse, conséquent ainsi avec une de ses idées qui était que le pouvoir suprême sur les hommes est la seule chose qui se doive acheter, ceci étant l'explication unique de l'existence de l'or, mais qu'il faut ensuite savoir user de ce pouvoir acquis par les moyens ordinaires, et que la science est le seul moyen de le conserver et préserver.

Il faut souvent des causes bien légères pour fixer un homme à tel ou tel décor du monde. Ils sont tous semblables à chaque pan d'ombre. Voici quelques-unes des raisons qui le décidèrent. La crypte et sa décoration l'induisaient à croire que quelqu'un avait déjà habité là, dont les idées rares et peu divulguées s'accordaient avec le résultat de ses propres enquêtes sur le monde. Puis il aima trouver cette maison défendable, car le sage, une fois qu'il a refusé d'admettre le concours vital des villes et ses conditions, se doit armer pour sa défense. Puis cette ravine déserte, creux de repos et de broussailles, sous le ciel nu lui parut un salutaire asile de méditation. Il avait là le symbole de la maison humaine, une forteresse, un temple vieux, une retraite.

Quand il fut puissant, son renom de sagesse, nié par les pontifes et les magistrats, grandit parmi les jeunes rêveurs et ceux qui étudient les arcanes des raisons d'être. Il accueillit des visiteurs. La plupart

demeurèrent auprès de lui dans la forteresse. D'autres ne s'y arrêtaient que quelques mois et repartaient plus graves, plus savants, avec plus de certitude au front.

Il enseignait souvent par paraboles; je vais t'en citer une.

L'ARCHE

I

Le soir du jour où David, plein de gloire légère, dansa devant l'arche, après que Michol lui eut reproché la vulgarité de son triomphe et qu'il lui eut répondu, il avisa le sage Héliah dont il prenait souvent les avis. Héliah était habile et prudent, assez brave et vigoureux pour être compté au rang des pairs du roi, et le monarque le considérait dans le conseil, car souvent Héliah avait vu clair dans ses manœuvres, deviné ses buts, et le mobile de certains de ses actes. La parole d'Héliah était précise et rare; s'il n'a pas laissé un nom célèbre à côté de ceux de Jacob, d'Abisaï, d'Asaël et de Benaïah, c'est parce qu'il fut surtout pour le roi un ami des jours difficiles, et qu'il s'écarta plus tard des pompes de son triomphe. Héliah avoua qu'il n'avait pas compris.

« L'amour, disait-il, que vous portez au peu-

ple, après lui avoir si largement distribué le bienfait, épargnant son épargne, et protégeant ses moissons contre l'envahisseur étranger, vous porte à préférer une gloire simple et un passage uni au milieu de la foule aimante, aux splendeurs d'un despote, enfermé dans son palais et dont on aperçoit parfois la face par les fentes du mur de lances et de boucliers d'or de ses gardes ; mais je ne vois pas, Seigneur, d'autre motif à votre allure de ce jour. »

Et David dit : « Héliah, les trompettes aux lents élans d'éclat doré, les tambourins dont le grave accent scande la chute de l'instant dans le passé, la musique des harpes, il s'en égrène comme des colliers d'oiseaux joyeux, il s'en égrène un sourire de sources, musiques adéquates à nos brèves félicités, les cortèges des gardes qui sont l'assertion de notre puissance et cette foule de dignitaires, incarnation des multiples facettes de l'esprit du peuple, et ma présence à moi, qui suis cet esprit de la race clarifié, ne sont rien de trop pour accompagner sur les routes le symbole universel. Sache que cette arche est le symbole universel parce que, toute construite qu'elle est du bois le plus précieux, et que tant de piétés l'aient incrustée de tant de pierreries, elle, jamais ouverte, elle est vide. Le sens profond de notre premier législateur défendit qu'on l'ornât de figures et de formes déterminées pour bien notifier cela.

C'est dans nos cerveaux, par l'exemple et l'enseignement, que se gravent les vérités que nos aïeux jugèrent les meilleures pour nous. L'arche brillante et vide signifie la cassette des avares, soit qu'après l'avoir chargée toute leur vie, ils la trouvent un soir béante et creuse, soit que, pleine et résonnante de métal, elle ne demeure pas moins inutile et inféconde. Elle signifie aussi ce que doit être le temple, enceinte nue et sans idoles; le temple ne doit pas être la demeure de Dieu, le temple est l'endroit où on le cherche; des prêtres, des saints doivent le demander à leur conscience, et la ressemblance qu'ils en extraient, ils la doivent montrer à tous; mais ce Dieu n'a ni formes ni descriptions complètes de lui-même. En même temps qu'il est, à toute heure il se construit, et de par cela ses volontés changent; elles ne peuvent donc être codifiées. La loi de l'heure qui passe n'est pas celle de l'heure à venir. L'arche à jamais close symbolise aussi l'aspect fermé de la nuit, de la nuit profonde qui cache ses étoiles dans un manteau de nuages. La nuit n'est pas l'hymne du silence, elle est seulement l'heure du silence. Il faut que sous la fatigue qu'a déversée tout le jour le soleil, et las des travaux du pain, les hommes dorment, ou du moins se taisent dans leurs rêves, pour que la pensée des découvreurs de Dieu puisse s'élever vers lui; ils ne peuvent se configurer son essence que lorsque leurs yeux sont enveloppés

d'invisible. L'arche symbolise aussi, par sa forme, les tombeaux blancs qui se dressent dans les plaines. Qu'y verrais-tu si tu pénétrais leurs voûtes scellées? Du néant, des armes rouillées, des lames gravées de vieux caractères, des poussières de lois, d'ordres et de puissances. Si l'arche contenait quelque chose ne serait-elle pas de même un tombeau de volonté morte? C'est pourquoi l'arche est vide.

Plus tard, dans des ans, le temple des Israélites se dressera sur la plus haute colline. Il sera comme l'arche, de bois revêtu de pierreries et de riches métaux, il devra être paré de richesses immobilisées, retenue faite sur les ambitions des croyants. L'aspect du Dieu n'y sera point figuré, pourtant on y verra des figures d'attente; ce seront les bœufs patients, l'image des bœufs contemplatifs qui supporteront la vasque qui se doit remplir un jour de l'onde de la bénédiction divine, de l'onde pure dont le contact donne la pureté. Des statues représenteront aussi la forme que nous attribuons aux chérubins; elles seront là comme la représentation de notre désir d'idéal et de nos espoirs.

Ce temple ne sera commencé que dans des ans, parce qu'il me faudra des ans pour que la conscience d'Israël, débarrassée du souvenir des luttes meurtrières, des luttes de défense et des guerres civiles, se ressaisisse.

Un peuple ne peut se contempler que dans des

âmes redevenues limpides, comme on ne voit sa face que dans un ruisseau sans rides. Alors seulement, de mon consentement, les tribus érigeront ce temple et à côté des figures d'attente et d'espoir, ils plaqueront aux murs les longues palmes d'or régulières et solides, qui seront l'affirmation de leur croyance, de leur croyance qui est une espérance solidifiée, rien de plus.

Puis, aux jours de fêtes, parmi ces ornements, eux-mêmes tenteront de se figurer ce devenir de leurs illusions; parmi les chants aigus qui strideront pour appeler Dieu, les clairons qui sommeront le ciel ou annonceront l'espoir de la majestueuse arrivée, parmi les harpes dont les musiques seront comme des colliers de colombes en désir, après la voix des chantres qui résume la parole des pontifes, ils chanteront eux-mêmes de leur accent particulier à tous, et leurs oraisons seront à l'image même de leur âme. Ils auront à la main leurs palmes d'espoir encore vivantes et vertes, ils apporteront les prémisses de l'attente et de la foi, et c'est peut-être en ce mobile élément de leurs voix, de leurs palmes et de leur désir, que se manifestera ce quelque chose que nous attendons, nous, ce à quoi nous allons élever un signal d'appel permanent sur le plus haut lieu, puisque nos bras sont fatigués d'être tendus vers l'horizon divin. Ces danses, ces chants, ce seront les mêmes que mon chant et que ma

danse d'aujourd'hui. J'ai chanté et dansé devant l'arche, moi, aujourd'hui l'âme de la foule, en son nom et en sa place, j'ai représenté leur espoir et leur jeune croyance, et les bondissements des allégresses d'aurorales fiançailles qui gonflent leur cœur ignorant. Étant le roi, je devais être, aujourd'hui, la foule.

Quand le temple sera construit, ce sera un carré enveloppant une cassette, un carré plein de voix d'espérance autour d'une cassette vide, et les prières et les hymnes seront l'écho de mon chant et de ma danse d'aujourd'hui. Cela est le symbole que je dois léguer à l'humanité, cela est mon monument, le portrait de mon songe et de ses certitudes, tel que je veux que mes fils en Israël le regardent, et se le délimitent.

Mais la vraie vérité, regarde-la.

Voici là-bas, sous sa tente de toiles blanches comme brebis lavées pour l'autel, ou comme voiles neufs de fraîches jeunes filles, l'arche sainte; à sa droite et à sa gauche les feux des faisceaux de résine ploient et flamboient; des teintes de pourpre irréelle passent sur la maison d'un soir. Tout à l'heure encore un peu des flèches du soleil finissant venait éveiller dans ses pierreries comme un grand éclat de lumière et d'espoir, une gerbe de contemplative joie, une blanche épée de foi irradiante. Et pourtant il n'y a rien que des pierreries, du bois,

des voiles blancs, où commence à battre le vent de la nuit. Et ce dernier éclat de lumière que ce peuple et ces lévites interprètent comme une féerique promesse d'aubes claires, pour nous, n'y verrons-nous pas le glaive enflammé du Khéroub aux portes du jardin d'Éden!

Tout à l'heure, entre les torches qui sont signe commun pour l'allégresse et pour le deuil, leurs psaumes diront encore ce soir un écho de leur joie, à leur dieu visible. Ce chant dans la nuit, et ces voiles battants et ces torches hésitantes, n'y lis-tu pas l'univers et la conscience battant en floches d'incertitude sous les hasards, pourtant soumis à une loi, inconnue d'eux, inconnue du vent, inconnue de nous, mais qui existe. Et mon psaume n'est-il pas, comme le leur plus naïf, une interrogation, et si nous chantons sur le mode de la certitude, n'est-ce pas comme l'homme qui a peur dans la nuit, et se veut donner courage! Regarde, Héliah, l'arche insensible et la nuit qui s'avance.

Et pense à mon psaume, Héliah, et à ma danse. Tout le jour, sous le soleil, j'ai chanté et j'ai dansé; la clarté et le mouvement rythmaient le jeu de mon illusion, et maintenant, devant la nuit vorace et toujours jeune, je frissonne comme un vieillard. Le champ de mon père est trop grand, il n'y a là aucune borne, aucune lumière n'y veille dans la ténèbre, et nul ne saurait m'indiquer le chemin.

Le champ est trop vaste et la nuit est trop dense. Je frissonne, Héliah.

— Et moi aussi, répondit le sage Héliah.

II

Un jour, dit alors Joseph, en traversant le pays de Sarras, j'eus tel rêve ou telle vision, car les contours de mon songe, si cela était un songe, étaient si nets que mon âme l'a considéré comme une heure réelle de ma vie, ou comme un monitoire des puissances d'en haut.

L'arche de David était devant moi ; elle étincelait d'une intérieure clarté et comme un incendie joyeux montrait des lueurs pourpres à travers ses planches devenues diaphanes. Elle atteignit ainsi une couleur de fête plus exquise que toutes lueurs de gemmes, puis elle s'ouvrit.

J'y vis un homme vêtu de rouge ; les splendeurs de feu qui ruisselaient si épaisses qu'on les eût jugées immobiles aux parois de l'arche le teintaient tout entier d'une incandescence de soleil couchant, mais ses yeux étaient calmes et bleus comme la mer. Cinq anges l'entouraient d'une transparence comme embrasée, leurs ailes étaient des flammes pures et droites leurs blancs visages étaient affligés, chacun tenait un des instruments du martyre

de Jésus, la croix sanglante, les clous, la couronne d'épines, des verges, une lance, et le sang sur tous ces objets ruisselait et des voix dirent : « Celui qui a subi la mort la plus dure et la plus dérisoire injustement, celui-là s'éveillera pour juger les autres ; il a touché les abîmes de douleur et la terre en est toute souillée », l'arche tout entière était un brasier pourpre.

Alors les anges, en pleurant, saisirent l'homme vêtu de rouge et le clouèrent sur la croix. Il ne ressemblait pas à Jésus. Ses os crièrent, et sous la blessure de la lance, son sang coula, et une voix dit : « Voici l'emblème de l'arche, ceci s'est passé pour un juste, ceci se passera pour d'autres justes, et les hommes dans leurs fêtes perpétueront le souvenir du châtiment du juste, et ils épuiseront les douleurs sur ceux de la parole amère, sur ceux de la voix de salut. »

Alors l'arche m'apparut plus grande et haute. Elle était vaste comme une contrée. Ses murs ignescents apparaissaient au lointain comme la paroi lumineuse d'un paysage. Je voyais des forêts, des prairies, des rivières, les murailles dentelées de villes, et des gens vêtus de drap d'or se pressaient et chantaient, lorsque tout à coup, sur un point de ce paysage de fête réapparaissait le lugubre attirail de la croix et du martyre. Et les hommes parés de joies pures, les femmes douces et les en-

fants quiets qui tout à l'heure se réjouissaient, s'enfuyaient, s'évanouissaient comme un brouillard, et cette nature superbe s'emplissait de soudards aux trognes de bêtes ; et ils restaient là buvant et jouant aux dés quand déjà la croix et les envoyés d'en haut avaient disparu.

Puis de l'arche sortit un grand vieillard blanc et bien paré. L'arche était derrière lui maintenant, comme de pierre grise et d'ivoire ; elle était haute comme un temple et l'homme était devant le portique de ce temple.

Et la voix dit : « Voici le fils de David, le dépositaire des secrets et des avenirs. Il a marché longtemps par les cryptes de Dieu et voici pourquoi vous le voyez pour la première fois. » Mais aussitôt le grand vieillard était saisi par les bras turbulents d'une foule ; pourtant chaque fois qu'il avait disparu dans les supplices, un autre apparaissait pour subir le même sort. Les uns étaient affixés à la même croix, les autres voguaient dans des galères sans rames ni voiles, et on les voyait aborder paisibles à des îles désertes ; mais soudain ces îles étaient envahies de foules furieuses et leur supplice recommençait.

Enfin, comme le soir approchait sur ce paysage, devenu presque la vision d'une terre d'hiver, un de ces blancs vieillards m'apparut être entouré de quelques hommes jeunes qui l'écoutaient avec re-

cueillement. Ils passèrent comme invisibles auprès des tourbillons de la foule meurtrière, qui longeait en poussant des cris les bords d'une rivière. Ils entrèrent dans une maison de petite apparence, qui devint aussitôt claire de toutes ses fenêtres, et comme un joyeux concert fut entendu; puis la nuit se fit sur mes yeux et mon âme.

Et dans ce songe j'ai vu cette promesse qu'elle existera la maison de foi et de bonheur, non point grande et multiple comme le monde, et l'enveloppant de ses murs immenses, mais faible demeure en une vallée de rêve, loin des meutes hurlantes et loin des bandes armées.

« Joseph, dit le roi, veux-tu que je te conte un autre apologue du Maître de la Douceur; il te donnera peut-être une réponse à ta vision.

LA MAISON NATALE

Un jeune homme avait quitté sa cité, son père et sa mère; non qu'il ne les aimât point, mais son âme contenait toutes les flammes folles de la curiosité et de l'espérance. Il s'était fait de la terre une image selon le récit des voyageurs qui depuis longtemps sont revenus à leurs foyers, c'est-à-dire embellie; il croyait qu'aux portes des villes, de sages vieillards, touchés de sa fatigue, interrom-

praient leur causerie pour lui donner les bons conseils et que des jeunes gens, comme lui aventureux, l'aideraient à tout connaître en leur coin de terre. Il se voyait ainsi associé à toutes les expériences et à toutes les jeunes chansons, et que des tresses se dénoueraient pour l'étranger qui saurait des récits d'ailleurs et aurait vu d'autres climats. Sa route fut longue, et nulle part son espoir ne fut satisfait. Les vieillards assis aux portes des villes le questionnaient bien, lui demandaient son nom, son âge, son origine, puis hochaient la tête et proclamaient les bénéfices de la stabilité dans la maison natale et déploraient devant lui d'anciens malheurs dont il ne connaissait pas les victimes. Les jeunes gens étaient passionnés de leurs propres aventures : les uns absorbés par la haine du tyran local, les autres vivant dans un grand désir de voyage et de fortune; ceux-ci parfois l'accompagnaient jusqu'au tournant d'un chemin, mais ce fut tout; et les jeunes filles riaient ensemble à la fontaine, sans plus s'étonner d'un passant de plus. Il s'en effaçait tant devant leurs larges yeux, parmi les caravanes qui franchissaient la ville sans s'y arrêter. Parfois un péager, toujours seul en sa cabane, entretenait longuement notre jeune homme, mais c'était pour entendre les fraîches nouvelles. Tout le monde lui demandait un peu, et personne ne lui donnait; et à son esprit attristé

la terre étrangère semblait monotone. Mais comme il s'entêtait à sa chimère, il continuait sa route, de sorte qu'il se trouva un jour très appauvri, très fatigué et bien loin, très loin. De plus la maladie l'atteignit, et un soir, épuisé, il tomba de fatigue au bord d'un chemin. C'était une route presque sans arbres, et le ciel, sur sa tête, pâlement violet, s'imprégnait d'un calme si total, d'une si négative nonchalance, et le silence du lieu était tel que le jeune homme eut l'impression qu'il allait mourir là, seul et loin de tous secours humain. Comme la somnolence invincible l'emmaillait, il lui sembla voir et il voyait en effet des yeux de l'âme une péri. La miséricordieuse déesse voulut savoir sa peine. Ah! retourner, disait-il, à la maison de mon père. Elle est au pays natal, près de la rivière tranquille, où l'eau passe claire sur les cailloux blancs; là, croissent les roseaux que je coupais aussi hauts que ma taille d'enfant, et où je déversais mes confuses et ignorantes chansons. La salle blanche où je m'amusais sur les tapis que j'avais toujours vus était haute et colossale et la fontaine du jardin intérieur a toujours filtré les minutes du sourire maternel. Maison maternelle, vasque originelle des sources de ma vie, haute fenêtre d'où je découvris pour la première fois les caravanes rouges, jaunes et brunes dans la plaine infinie, figuier des premières figues où tant je dormis à l'ombre, petit mur du jardin

premier obstacle que je ne pus franchir, vous vivez, amis silencieux dont je ne sus comprendre le conseil, en attendant peut-être celui qui voulut être errant et voudrait redevenir un de vous, et participer de votre calme statique. Sans doute aujourd'hui, mon père a demandé aux crieurs et aux guides revenus de loin, s'ils ne m'avaient point vu ? Et la miséricordieuse péri voulut qu'il pût revoir en esprit la maison de son père.

Ils partirent tous deux et la route était belle, bien plus belle qu'elle n'avait jamais semblé au jeune homme quand il la parcourut, tout d'abord, même avec les joies de l'aventure. Les paysages le reconnaissaient; un arbre dit : Il est bien moins triste que tout à l'heure, et sa démarche est plus légère; sans doute, il s'en retourne vers la maison de son père, ayant obtenu son vœu, et celle qui l'accompagne est bien belle. Un ruisselet qui faisait tourner un moulin rythma sa chanson sur son pas, joyeusement, et le jeune homme entrevit qu'il était possible, sur ce clair accompagnement, d'accomplir des milliers de pas joyeux. La nuit tintait de très nombreuses clochettes argentines. C'étaient les péris qui s'en allaient se visiter les unes les autres en galant apparat : leurs cheveux sont couleur de la nuit fraternelle; elles portent à leur front couleur d'ambre lucide des aigrettes de feu céleste qui semblent aux hommes des étoiles filantes. Leurs robes

sont de toutes les belles couleurs, mais elles passent si vite que les mortels n'y voient que des voiles blancs qu'ils prennent pour de petits nuages, mais de près ce sont d'exquises robes dont l'étoffe est en grains de perles, et pour courir de l'une à l'autre des terrasses célestes elles s'élancent sur de petits chevaux très rapides, et qui sillonnent l'espace de leurs ailes, diaprées comme celles de papillons de la zone des dieux et des génies; à leur col, des clochettes pendues font entendre une harmonique confusion de notes claires, infiniment. Les péris, ces beaux soirs, se visitent ou s'occupent d'aider un humain dans sa misère ou vaquent à embellir les fleurs et les jeunes filles dont elles retouchent les traits pendant leur sommeil, en leur présentant des rêves de bonheur, ou répandent sur le monde de longues traînées de parfums qui, le lendemain, voyagent, circulent et flânent au travers de la terre, étonnant de leur imprévu et de leurs complexités les hommes qui savent les percevoir sans les fixer nettement en leur souvenir, et notre jeune homme, les yeux ouverts à toute cette joyeuse féerie, suivait sa protectrice avec ardeur tant qu'il ne se souvenait plus, tout grisé de la course parfumée, du but de leur voyage. Et il fut bien surpris quand, dans le soir de la ville encore lucescente de quelques torches et de tambourins, il aperçut la maison de son père, énorme et noire.

Une seule fenêtre en était éclairée si maigrement que cela semblait une lézarde dans la muraille. Et cette masse de maçonnerie était si grisâtre, muette et fermée qu'il en eut le cœur transi.

Ah! Péri, bonne Péri, est-ce bien là la maison natale? A ce moment, dans la chambre seule éclairée, il vit ses frères. Grâce à la péri il les put entendre : ils supputaient l'usage qu'ils feraient de leur fortune future. La fortune du père serait, certes, divisée en trois parts puisque l'un d'eux était parti et ne reviendrait pas. D'ailleurs, disait l'aîné, je saurais bien m'y opposer. Notre frère n'était pas un d'entre nous : il n'a pas compris le langage de notre foyer; il était né, pour nous, un étranger. Et tel est l'avis de notre père, mais notre mère le défendrait. D'ailleurs, sans doute il est mort. C'était, certes, leur désir, mais jeunes, les sens encore fins, ils eurent notion sourde de quelque divine présence et se séparèrent sans formuler leur pensée. La péri le mena alors dans la chambre où dormaient ses parents vieillis et, grâce à elle, il visita leur rêve. Et il s'y vit encore petit, encore faible, parmi toutes les choses qu'il avait aimées et qui lui semblaient autrefois si grandes, mais comme diminuées, séchées, écornées, et son père et sa mère le voyaient ainsi. Et tous deux parlaient souvent de lui; le père disait : « La justice infinie le ramènera, je serai clément, mais, tout de suite, il devra, non pas s'hu-

milier, mais prendre place à nos comptoirs et dans nos travaux. » Et la mère disait : « La bonté infinie me le ramènera; quand il reviendra je guérirai ses plaies et j'obtiendrai que, durant au moins trois grands jours, le père ne le force pas à s'associer à ses travaux, mais il les reprendra; si faible que je sois, je saurais l'exiger. » Et leur rêve s'emplit de lentes minuties, de soucis à l'œil creux. Examinant des crevasses aux murs, des fourmis laborieuses coururent en tout sens. Partons, dit le jeune homme, partons. Aussitôt ce mot dit, il se retrouva seul sur ce tournant de la route lointaine où il était tombé, le ciel était plus clair et l'aube indulgente. Un grand calme pénétrait ses moelles, comme ce doux réveil mi-brisé encore qui suit les fatigues d'une longue et pénible traversée.

Il se leva et reprit sa route, par des pays plus lointains; comme il savait des vieilles chroniques il les contait, comme il savait des chansons il les chantait, comme il avait une fort belle écriture digne des anciens manuscrits, il calligraphiait des actes ou copiait des exemplaires des poètes pour les riches qui aimaient à montrer des livres, et il vivait. Il advint qu'en ces années le jeune homme devint un homme, et si les soucis de sa vie en furent moindres, les incertitudes et les peines de son âme en furent plus lourdes.

Or, un lourd jour d'été, la campagne brûlait

rousse sous l'aspect terrible du soleil, et les collines du lointain fumaient à la cime comme d'un blanc feu de brumes, et les dalles de la ville, blanches comme de la chaux, brûlaient les pieds comme des briques chauffées dans l'étuve; il alla chercher un coin d'ombre dans un des détours du bazar. Il faisait si chaud, quoique les allées fussent fraîches de leur haute voûte, et que les petits esclaves noirs jetassent à terre des lignes d'eau parfumée, que tous les marchands dormaient sur leurs coussins, sans surveiller les coffres ouverts pleins d'écharpes de couleur et de manteaux de soie, et les tapis brochés de merveilleux oiseaux d'or et laissaient les cassettes ouvertes ruisseler seules des feux des belles pierres. Et si leur sommeil était lourd, la tranquillité et la sécurité étaient complètes, car le plus hardi des voleurs n'eût pas franchi la ceinture de rues torrides qui environnaient le bazar.

Notre homme s'assit sur le seuil d'une humble boutique où se vendaient les plus piètres aliments et de peu coûteuses boissons, et il s'endormit; pas un bruit ne vibrait dans les rues couvertes du bazar, que des mots de rêve, et l'esclave noir chargé d'arroser céda à la fatigue et s'endormit. Le songe de l'homme lui conta que ses tempes devenaient grises, et qu'elle était encore plus loin que le jour où il la crut revoir, la maison de son père et la maison natale. Il lui sembla qu'elle s'effondrait mais très len-

tement, glissant non parmi les rues, mais vers le miroir gris d'un lac. Il crut entendre un vague bruit de pleurs, et la péri de l'ancienne vision lui réapparut, toujours gaie et légère de sa jeunesse immortelle à lui qui connaissait les rides, et comme il souhaita revoir la maison de son père, elle l'emmena pour qu'il vît par les yeux de l'esprit. La route brasillait comme une fournaise; où il avait vu des arbres, la place était nette, et plus loin, près des bouquets de bois, des équipes de bûcherons dormaient près de leur hache; le ruisselet qui faisait tourner le moulin l'accompagna encore de sa chanson si vive qu'on eût cru et encore désiré faire des mille et des mille pas à l'accompagnement vif de son rire, mais l'homme comprit que ce ruisselet était si gai, parce qu'il recommençait indéfiniment le même cercle, et que sa gaîté n'était que du mouvement. Les airs étaient immobiles. Les péris ne se montraient point dans ce jour cru, où seuls veillaient les chefs de caravane attendant à l'ombre des murailles l'heure de se remettre en route.

La maison natale lui parut plus grise; autrefois quelques fleurs paraient les fenêtres grillagées, maintenant de lourds volets comblaient les pierres vers le haut de la maison. En bas ses frères surveillaient des esclaves, comptaient de l'or, activaient des chargements; et seul dans la cour intérieure le père rêvait désormais seul, et pensait : « Ceux-ci

par leur présence et celui-là par son absence m'ont rendu plus seul que la mort. » L'homme comprit que ce vieillard était tari, que le meilleur de ses rêves allait désormais vers une tombe fermée, sans souci de rien, sans espoir, sans regret, sans confiance, sans mouvement. Et les choses n'avaient plus rien de l'aspect natal. Elles étaient vieilles, renfrognées, attentives aux rêves cupides des trois nouveaux maîtres. La tête du vieillard était inclinée sur sa poitrine. Les choses ne le reconnaissaient pas et lui les avait oubliées ; il eut un instant le pressentiment d'une présence divine, mais comme il était très vieux, et que ses pensées suivaient toujours le même cours, il crut voir Azraël et frissonna tout entier. Et le cœur du voyageur se serra. Partons, dit-il.

Je vois, ô chère déesse, qu'il n'est point de maison natale pour l'homme, mais seulement un coin banal de cité partout le même, et que seul l'enfant croit naïvement découvrir, et je vois que l'homme oublie vite l'arbre qu'il a lui-même planté, si à chaque saison il ne lui rapporte pas de pleins paniers de fruits. Le figuier de mon père est desséché, et l'écorce en est creusée, et mon père vieillit près du figuier comme un arbre exfolié et décrépit. Il n'est rien de beau dans la vie humaine que le souvenir de tel rêve qui nous emplit de joie, et même que le souvenir du début d'un rêve. Oh ! quand tu

vins me chercher dans ma fatigue presque mortelle, que j'aperçus tes yeux qui sont des divans pour un dieu, et la forêt d'ébène de tes cheveux, et l'aigrette scintillante de ton éternelle jeunesse, je crus voir s'ouvrir les battants du ciel pour que la beauté et la vérité m'expliquassent ce qu'était le rêve du bonheur, et le sens de la poursuite acharnée de la vie. Et les sonnailles de la belle aventure ont résonné pour moi ; mais ce fut seulement réconfort et remède d'un jour. Péri, belle Péri, n'est-il plus de bonheur?

Et la Péri reprit : « Tes rosiers refleuriraient encore, et j'aime assez ton infortune pour t'en sauver ; mon amour fait de pitié pour les enfants qui pleurent au ras du sol te sauverait. Dans un pays que je connais, où l'aube est embaumée, et le soir plein d'éventails, nous vivrions ; l'eau de la source profonde te ferait oublier qui tu fus, et moi je serais ta gardienne bien-aimée et bien aimante, et seul le sourire éclairerait ta face, car, ne te rappelant plus les souffrances, tu ne te souviendrais plus de la vie.

« Veux-tu venir avec moi au pays sans miroirs, les sources y bruissent invisibles, la vallée retentit toute d'un indolent concert, et les coins d'ombre y sont si profonds qu'on y peut dormir des années sans apercevoir un peu de ciel entre les arbres. —

« Mais toi, n'y perdrais-tu rien? —

« Je serais, les années encore longues, avant que ton souffle ne s'éteigne en me bénissant, comme du

rêve enchaîné; la gangue de mon mortel amour déprimerait mes ailes, mais plus tard, ennoblie d'un regret et d'une douleur, je reparcourrai joyeuse les espaces en quête d'une nouvelle infortune. Bonne comme la brise du soir un instant captée, je redeviendrais belle comme la brise du soir errante et libre. »

Et l'homme répondit : « Ce serait alors toute ma vie, ce murmure du ruisselet que j'entendrais, gai et rythmé parce que son parcours n'est guère plus grand que la largeur de la vasque à la maison de mon père. J'aime mieux mes soucis et mon inquiétude; partons. »

Et il se réveilla devant l'humble boutique du marché.

Le lendemain il quittait cette ville. Comme il savait de vieilles chroniques et de neuves chansons, et qu'il savait calligraphier des actes, il vécut. Lorsqu'il fut devenu très vieux il s'arrêta dans l'humble ruelle d'une ville encore plus lointaine, et dans une chambre basse il attendit le dernier sommeil et il eût bien voulu que la Péri revînt lui montrer encore une fois le ciel en parfums et la maison de son père; mais il était si las que lorsque l'air s'éclaira d'elle, il frissonna tout entier comme s'il eût vu Azraël. On ne revoit pas, quand on a marché trop longtemps, la maison de son père, la maison natale.

Mais, dit Joseph, un autre enseignement peut éclairer nos solitudes, et toi, Seigneur, penses-tu de même que le Docteur de la Douceur?

Je te dirai ma foi de vieillesse, dit le roi, mais avant, voici que le soleil baisse et mon vieil esclave Darès va charger notre table d'aliments; il te dira sa vie et peut-être y trouveras-tu quelque écho des choses qui t'étonnent ici.

CHAPITRE III

DARÈS

Au sud, bien au sud de ce château, dit Balthazar, passé les champs, les fleurs et les rizières, après la ceinture des sables trop mobiles sous les virevoltes des vents violents, des terres commencent que défendent, dit-on, contre l'abord, d'épais enchevêtrements de forêts et des lacs trop peu profonds, où des monstres rampent sur la vase des berges. De vieux récits contaient que ceux qui dompteraient la route trouveraient parmi un haut cirque de collines de colossales statues. Aux poitrines de ces formes de granit pendent des colliers d'argent, dont les lamelles sont gravées du sens de l'avenir. Mais pour atteindre, de la main, ces colliers, il faut gravir le socle branlant et disjoint de ces statues, et si les pierres du socle bougent, la statue de pierre écrase, en tombant le malheureux chercheur de destins. Les vieux conseils gardés par les traditions enseignaient que la route était tracée par de blancs ossuaires; car bien des caravanes y furent détruites

par le vent et le feu du ciel, loin des puits et des verdures. Les antiques paroles avertissaient de se garder des grandes ruines longues des villes veuves, depuis longtemps, égouttant leurs pierres, une à une, dans l'immense silence; et la stagnation de la ruine s'enfouit sous l'élan perpétuel des grandes herbes inutiles; dans ces ruines, ainsi le chuchotaient les grêles voix exténuées des anciens sorciers, de singuliers dieux se manifestent, d'ombreuses chevelures tournoient au-dessus de regards trop profonds; des plantes inconnues distillent des poisons sans antidote. De plus, ces plaines sont parcourues de géants, larges et grands comme des tours, qui arrêtent les armées et dévorent leurs prisonniers. C'est une terre d'incessant miracle et j'en voulus tenter les incertitudes.

Ce fut vite fait d'atteindre le premier ossuaire sur la route des oracles. Nous entrions dans l'empire d'un dur soleil, non de ce nourricier qui gonfle la grappe et réchauffe les blés, mais d'un âpre tyran dont les glaives interdisaient l'horizon. Près des dunes effritées du sable, dont les formes figuraient des molosses géants, des squelettes gisaient, et rien n'était funèbre comme cette solitude et ce vestige de mort, sous les feux ardents du ciel sans nuées. C'était sans aucun signe autre que ce souvenir de morts tragiques, dans tout cet isolement, le verbe implacable, c'était l'idée de la limite; à

force d'être seul, enroulé d'un linceul de sable. malade sous le marteau lumineux, ce paysage indiquait tous les rebroussements, toutes les défaillances, tous les abandons, et mes cavaliers hésitaient. La lande bosselée d'apparences de monstres, d'une uniforme couleur de sable, oscillait sans limite dans un hostile poudroiement de flammes. Pas un brin d'herbe, pas même l'ombre que les ailes d'un oisel pourraient donner, et pas une autre voix que les nôtres, qui s'éteignaient d'être trop mutuelles, et nous marchâmes ainsi dix jours, buvant l'eau que portaient nos chameaux et tuant les moutons de notre troupeau. Le onzième jour s'étagea, devant nos yeux toute une cité d'eaux vives; des hommes bâtissaient, des femmes drapées portaient des jarres et des amoncelis de vert et d'or semblaient des jardins d'orangers. Pleins d'espoir et d'anxiété nous nous acheminâmes vers la cité du lointain, mais sans cesse elle nous semblait se reculer, et quand le soleil fut moins haut sur l'horizon, le décor d'espérance s'évanouit. Vers le tard seulement, nous fîmes halte près d'un ruisselet qui coulait sous des herbes rêches.

La fatigue avait envahi mes cavaliers, fatigue causée par la perte de leur chimère de découvrir une belle cité d'ombre et de parfums, fatigue déterminée par un peu de peur. Qui avait devant nos yeux déployé la ville des promesses pour la rem-

porter comme dans un pan de manteau ? Elles étaient donc vraies, les vieilles légendes tremblotantes, et les pays du sud étaient le royaume d'esprits redoutables, architectes de désespoir et de désillusion ; et quelle serait demain la nouvelle torture imaginée par les djinns malveillants. Aucun homme, sauf moi-même, ne pouvait autrement s'expliquer la levée subite des coupoles dans l'azur et leur brusque disparition ; et moi-même, gagné par la contagion du rêve de mes hommes, anxieux de toute leur fébrilité, je ne fus pas loin, à l'heure lourde du sommeil terrassant, de croire que de puissants génies fermaient la terre défendue. Car cette ville, nous l'avions vue ! Était-ce un décor, un instant apporté devant nos yeux comme par de subtils miroirs d'Empyrée ? était-ce là signe et encouragement, ou devais-je croire que, toujours, la cité décevante aperçue au matin s'écroulerait le soir dans les crépuscules sourds ? D'après les sages de ces hommes au teint jaune, qui sur des barques légères viennent piller et dévaster les côtes florées et les ports opulents de nos mers, le monde divin couvre le monde terrestre comme d'une arborescence légère et mobile. Et les esprits du mal sont assez puissants pour ne laisser parfois apercevoir le ciel bleu et serein, asile des providences, que par une échappée au travers des branchages épais. Le rayon de soleil est saisi par le démon des

fièvres qui le chevauche et se sert de sa rapidité pour propager la mort. Au bord des fleuves, des esprits suscitent des pestilences pour que les barques qui glissent, passent devant les villes terrifiées, à la dérive, et chargées de cadavres décomposés. Ce sont eux qui font tomber de son banc le pilote endormi et mènent le vaisseau au récif ; et les pirates mêmes craignent cette terre du sud aux frontières de laquelle nous arrivions.

La nuit épandait ses tentes violettes. Les hommes de ma suite, groupés près de leurs chevaux, causaient à voix basse et leurs lèvres débitaient ces contes de nourrice, si puissants qu'ils reviennent avec leur cortège de naïves frayeurs dans les angoissantes heures où l'on craint tout de l'inconnu. L'eau qui chante et l'eau qui danse, les arbres aux fruits de vie éternelle, gardés par les lions formidables des chimères, le victorieux suscité par le Dieu pour détruire le piège installé par le mauvais Démiurge, le victorieux jeune dont le bouclier prédit à son maître du poli de son acier les dangers à courir, le victorieux qui triomphe parce qu'il a eu pitié d'une femme vieille et cassée, et qui se révèle la fée belle et puissante qui sait donner le talisman, circulaient dans leurs contes. Ils s'entretenaient des grands anneaux de fer que le pied heurte sur le sol des campagnes incultes. Une trappe s'ouvre et le privilégié descend dans le royaume des mer-

veilles. Parfois c'est le trésor oublié d'un ancien roi et les ornements magiques qui donnent le suprême pouvoir ; tantôt un grand bruit se fait entendre provenant des entrailles de la terre et ce sont les redoutables forges où des nains divins fabriquent les métaux précieux, l'or et les pierreries colossales dont le moindre éclat, la plus petite cassure récompensent l'audacieux aventurier, s'il sait se dissimuler prudemment. Et le bercement de la légende, l'hérédité de tous les contes babillés par toutes les aïeules les enlisait de mollesse et de sommeil quand l'homme de vedette jeta un cri qui nous attira tous.

Une femme d'une étrange beauté, aux yeux puissants comme des aimants dans sa face maigre et brune, une onde double de cheveux noirs couvrant ses épaules, casquée, cuirassée, était subitement sortie de terre devant lui. Il n'avait pu de suite ni crier ni faire un mouvement, tant les yeux magnétiques avaient bu sa force et son courage, et la haute forme l'avait un instant regardé comme pour bien voir quels étaient ces nouveaux occupants du sol qui lui était familier. La face de l'apparition était restée sévère, presque terrible, et les genoux de l'homme avaient frissonné, s'étaient entre-choqués, il s'était malgré lui agenouillé. La vision avait immédiatement disparu ; ses forces lui étaient revenues, il avait appelé. Les cavaliers superstitieux se mirent

à chercher ; ils inventoriaient le sol, attendant avec une terreur pleine d'espérance que leurs pieds rencontrassent un de ces anneaux de fer par où s'ouvre la trappe qui invite à descendre dans les royaumes du rêve. Ce fut vain. Je voulus veiller durant cette nuit à l'endroit où avait surgi l'apparition. Rien ne vint et je n'entendis plus que le repos fatigué de mes compagnons, la lueur d'un mot dans leur rêve et le bruit de l'immensité de la plaine, comparable à celui de la mer calme, et je ne vis que des scintillements d'étoiles, coupées de l'incendie brusque et bref des étoiles filantes, et ma pensée chercha jusqu'au jour quelle pouvait être la mystérieuse apparition, déesse entrevue, ou chimère analogue à celle de la cité lointaine entrevue sous le faix du soleil, songe puéril d'un homme ou avertissement de la gardienne des horizons d'arrêter là une marche vers les découvertes interdites.

Le lendemain nous repartîmes ; tantôt parmi les sables de lointains monticules violâtres semblaient surveiller notre passage, puis des ravines longues et étroites nous barraient la route ; des landes s'étendaient d'une herbe légère et cendreuse, des buissons rampaient sur le sol en bouquets aigus, qui nous servaient pour les feux du soir ; nulle trace humaine, nulle trace animale si ce n'est quelques insectes, au loin quelque grand oiseau au vol tournoyant. La puissance du soleil se faisait

plus dure, les points d'eau devenaient un peu plus fréquents; le soir, près du ruisselet coulant dans un lit pierreux, on dessellait les chevaux fatigués, on débâtait les chameaux. La lassitude s'exprimait de tous les fronts, et le mot de retour circulait entre mes compagnons. Revenir, revenir, avant que nous n'eussions perdu le souvenir de notre route ; une frayeur les saisissait à l'idée d'une longue errance dans les plaines sans issue. Enfin un matin, en nous remettant en marche, nous aperçûmes à distance assez longue des cavaliers ; nous les hélâmes, ils s'enfuirent ; nous les poursuivîmes, mais leurs chevaux, plus véloces, échappaient aux nôtres déjà las; bientôt on n'aperçut même plus la trace de poussière que soulevait leur fuite. Plusieurs jours nous nous sentîmes ainsi observés dès l'aube. Mes compagnons ne murmuraient plus; atteindre ces gens et savoir, savoir quelque chose, puisque les vieux textes des explorateurs s'étaient trompés et que nous n'apercevions ni les forêts enchevêtrées, ni les lacs trop peu profonds, ni les géants hauts comme des tours faisant l'ombre autour de leur cimeterre, et que la cité lointaine n'était qu'une ironie des dieux. Enfin, par un lourd midi, pendant que somnolait un peu notre marche, nous revîmes des cavaliers en grand nombre, marchant sur nous, et des flèches nous avertirent de leur hostilité. Le hasard nous donna la victoire, puis leur épais

rideau étant dissipé nous aperçûmes s'éloignant rapidement leurs troupeaux poussés pêle-mêle, les femmes secouées par le trot des ânes, les chiens aboyant et les chameaux apeurés courant dans la plaine. Ce fut notre trophée et nous délivrâmes des prisonniers enchaînés ou entravés. Tous nos vaincus gardaient un silence farouche, les femmes pleuraient et parlaient, mais personne ne comprenait leur idiome. Seul Darès entendant notre langue parla en termes de reconnaissance et de bienvenue. On me l'amena et il me dit son histoire, pendant que nous campions après avoir fait ensevelir nos ennemis et en gardant, jusqu'à ce que j'aie pu prendre une résolution, notre butin.

Darès avait été pris fort jeune près d'une grande ville, dont il ne savait plus rien sinon que le lierre y tapissait des brèches dans les murailles et que ces murailles étaient pleines de chants et de sautèlements d'oiseaux et de susurrements d'insectes. Il avait mémoire de faces câlines vers ses réveils d'enfant. Il se souvenait d'avoir longtemps vu passer, d'une barque profonde, un fleuve glauque où des feuilles larges comme des boucliers embarrassaient l'avant du bateau. Ses terreurs lui rappelaient des bêtes énormes nageant contre la nef, et contre lesquelles les pillards, ses maîtres, devaient se défendre. Plus grand il se revoyait portant des fardeaux dans une ville spacieuse, aux petites maisons basses

couleur de chaume, et les fouets commençaient à lui déchirer parfois les épaules. Puis on le fit ramer surmer ; les voyages étaient longs, sans rien apercevoir que des dauphins joueurs ou des requins féroces. Quand les équipages gagnaient enfin des terres, on cherchait pour s'embusquer des criques basses, profondes, qui abritassent tous les navires et pussent mentir à la terre leur présence. Les maîtres enchaînaient alors les esclaves à leurs bancs de rameurs ; une partie d'entre eux s'en allaient et revenaient bientôt riches de dépouilles et de captifs ; on repartait alors à travers la vaste mer pour revenir à la ville spacieuse aux maisons basses. Un jour cette ville fut attaquée ; des hordes noires plusieurs jours y pillèrent, y tuèrent, en firent sortir les habitants épargnés et les emmenèrent en esclavage dans les solitudes. C'étaient ces nouveaux maîtres de Darès que nous venions de vaincre.

Je le questionnai sur les merveilles de la terre du Sud ; il semblait en arriver, d'après ses explications, puisqu'il arrivait de bien loin dans la direction du sud. Il savait peu de chose. Là aussi d'où il venait on contait la lointaine contrée gardée de sables et de forêts, aux routes marquées d'ossuaires, mais c'était bien loin, bien au loin. Personne parmi les maîtres de ces déserts n'avait tenté d'y aller. Je lui parlai de la ville qui avait fui devant nous et de l'apparition

guerrière. Il me répondit qu'à une distance encore grande se trouvait une ville abandonnée et dévastée, dont tous s'écartaient, car on la pensait habitée par des démons. Les pillards que nous avions défaits ne s'en approchaient pas, écartés de terreur superstitieuse. Il avait entendu dire que parfois dans la nuit des formes mystérieuses se dressaient du sol, mais ne savait rien de plus, la fatigue de ses soirs ayant toujours été trop lourde.

LES RUINES

Un soir, après une longue marche, nous atteignîmes la cité déserte, la cité endormie dont Darès savait le chemin. Elle nous apparut couchée sous une pâle lumière. Elle s'accoudait à des eaux vives. Nos compagnons, à quelque distance, campèrent. J'emmenai Darès, car j'avais hâte de pénétrer dans ces allées de pierre morte. Des griffons ailés se cabraient au seuil des temples, des rues dallées s'enfonçaient dans un horizon de colonnes, et la clarté nette et grêle des étoiles montrait de grises perspectives infinies. Des vasques étaient envahies d'une bondissante végétation; l'air était chaud comme à l'instant de l'orage, et parfumé, comme si l'encens des cultes anciens brûlait toujours au fond de quelque temple, comme si la ville

vide était demeurée une cassolette encore odorante à quelque dieu primitif, et des musiques éparses et flottantes passaient sous la lueur lunaire. Puis plus vivace un parfum de roses régna ; nos pas retentissaient trop dans ce silence inviolé depuis tant d'années. Les monuments étaient d'une architecture basse et trapue. Les murs en étaient ornés d'emblèmes répétés ; des balances, des haches, des aigles et des lions étaient gravés dans un dur granit. Et la pierre était empreinte aussi de signes que nous ne comprenions pas ; sur une place vaste nous nous arrêtâmes étreints par le vertige de ce lieu sans rumeurs. La lune, après avoir d'abord traîné sur la ville un léger voile couleur d'acier, qui rendait étrangement nets les détails de l'immense hypogée, s'était laissé cerner d'un grand nuage noir et apparaissait au ciel comme une captive, comme une blanche princesse palpitante parmi les ailes des mauvais anges qui l'entraînent. Un éclair apparut comme un gigantesque hibou battant des ailes, un éclair battit le ciel comme d'ailes de papillons ; ils se suivaient et rejoignaient leurs méandres comme en une joyeuse course. C'étaient des javelots lancés coup sur coup du fond de l'invisible vers une seule cible et le cri majestueux de la foudre tonna, élargissant les modulations de son hurlement, comme un monstre développerait une énorme et tortueuse croupe ; la

voix des cavernes éternelles couvrait de son mugissement la ville entière, après que le regard de l'éclair l'avait toute montrée à nos yeux au sein de sa flamboyante menace. Les lueurs claires se précipitaient comme des élans de simoun. Dans cette irradiation, de larges gouttes de pluie tombaient comme des perles, comme des lignes de longs diamants rompus par le vent, comme de brillantes fatalités inutilement prodiguées au désert. Les forces douces, qui naguère semblaient envelopper la ville, avaient fui sous l'emprise des puissances grondantes, les étoiles s'étaient dispersées devant les gueules des gouffres. L'éclair encore cligna ses feux d'améthyste; je vis passer et s'écraser dans le néant comme un char renversé, des colonnes tremblèrent, des chapiteaux tombèrent.

Quatre nuages de couleur laiteuse et tendre se montrèrent, apparences d'esprits de paix venant calmer les musiciens des orgues terribles, une oscillation de toute la nue les emporta et la foudre triompha en sept sillons consécutifs de lumière au milieu desquels, dans un blême halo, comme un œil de feu violet flambait.

Tout à coup Darès s'écria : La voici, c'est elle, c'est bien elle; moi je ne voyais rien. Voici, répétait-il à voix basse, sa face mate et couleur d'or, couleur des fruits qui désaltèrent, couleur du métal qui délivre, couleur des tuniques éclatantes que por-

tent les Heures conduisant les chariots de la destinée. Voici, répondit une voix, ses cheveux ondés comme les vagues de la mer, de la mer qui ronge les terres, de la mer qui édifie sous ses ondes rythmiquement mobiles les nouvelles assises des terres futures. Voici, s'écria Darès, ses rouges lèvres couleur des manteaux de pourpre, couleur du sang qui gicle dans les batailles, couleur des fleurs larges au détour des sentiers d'amertume, et voici ses yeux, ses yeux qui sourient dans une brume, ses yeux de tristesse, ses yeux inlassables, ses yeux inguérissables, ses yeux de pitié, ses yeux de colère, ses yeux reflet du ciel; ses yeux d'attente, reprit la voix, car depuis que devant elle scintille le monde, ses yeux n'ont pu devenir ni joyeux, ni désespérés, ses yeux sont d'attente, comme sa chevelure est d'appel, la douce héroïne des temps.

Darès se prosternait. Mobed, Mobed, avant que je te visse j'attendais de toutes mes presciences ta contemplation. Mobed, déesse éternelle, cri de l'aube, adieu de la nuit, phare des nefs, repos de nos fatigues, si j'avais vu ta face victorieuse, combien plus légère m'eût été la fatigue, quand je ramais sur l'infini des mers, de toute une vie qui ne savait pas qu'elle dût un jour servir à quoi que ce soit d'autre, combien j'eusse attendu le sommeil pour voir sous mes paupières fermées s'éveiller l'aube de ton sourire, ô Mobed aux yeux d'espoir.

Et voici que sous la lumière nacrée ta face devient blanche comme la promesse, blanche comme une neige pure, où le souffrant que je suis pourrait tenter d'écrire sa nouvelle histoire, sa nouvelle légende, son nouvel espoir. O Mobed d'espérance et de clarté, toute proche et si reculée.

Et la voix répondit : C'est Elle, des premiers temps. Elle descendait parmi les tribus, et les héros venaient déposer leurs armes près de ses pieds blancs. Avec les filles des prêtres elle parcourait les pâturages, et leur enseignait les arts, et la tribu qu'elle visitait florissait toute. Le jour de malheur alors que l'ennemi rôdait par les plaines ou que les grands monstres menaçaient l'homme, sa face s'empourprait de colère, elle menait les hommes aux combats. Reflet de la divinité, elle est déesse. Elle a préexisté au Dieu des armées, elle était la déesse de la beauté et de l'attirance; c'est pour reproduire sa fugace vision que les rudes pâtres tentèrent de graver la pierre ou le bois. C'est pour l'appeler que les jouvenceaux tendirent la lyre et creusèrent la flûte. C'est elle l'âme universelle construite des désirs de toute la jeune humanité. Elle passe aux reflets lunaires, elle se dore aux rayons solaires, c'est son ombre qui passe parmi les grands bois. C'est sa chevelure qui cache le ciel aux villes, ses mouvements les grands fauves les imitent, et son sourire est copié par l'été. Le halo

de l'éclair c'est le bistre de ses prunelles et l'éclair c'est sa colère tonnant par les espaces, ô guerrière, ô sage des vieux temps, ô déesse qui fus près des berceaux humains. C'est pour un reflet de son indifférente beauté que les hommes s'entre-tuèrent, c'est pour lui bâtir un temple qu'ils édifièrent des villes. C'est à cause de ses longues absences, à cause de la rareté de ses apparitions, que la douleur apparut.

Et Darès reprenait : Mot de mon énigme, centre de mes fibres, ô tout mon cœur en éclatante joie, reflet des rêves espérés, source des paradis devinés, Mobed, sois bonne et dévoile-toi.

La violence de la tempête se calmait, des coins d'horizon s'embrasaient encore, le ciel redevenait bleu et blanc et d'en haut refoulait vers la terre la nue noire. A la cime de la nue noire persistaient les feux éphémères, mais déjà du ras de la terre, une clarté blanche nuancée de bleu s'élevait et venait argenter les parois du nuage de colère; et dans une région livide, dans une large bande de couleur meurtrie et fatiguée reparut l'astre.

D'un ton d'argent bleui elle s'étirait lentement hors d'un archipel de petits nuages; des formes énormes de lézards l'accompagnaient, puis une large auréole blanche, toute parée de lances verdâtres l'entoura, et l'orage ne fut plus, par ses feux

diminués, qu'un tressaillement de lumières blanches à l'horizon.

Darès prosterné balbutiait encore son hymne et la voix alternante ne répondait plus. Je fus surpris qu'il ne se fût point aperçu du cinglement de l'univers et de l'énorme rafale, mais pas plus que lui quand je lui affirmai n'avoir point vu d'apparition. Et vous avez entendu la voix lointaine? Oui, mais comme un écho de la tienne. — Elle était là devant mes yeux, haute et presque colossale et ses yeux me baignaient. — Savais-tu qu'elle existait, cette déesse Mobed?— Non, et pourtant je l'ai reconnue; mille signes engourdis dans ma mémoire se sont réveillés. Il me semblait parcourir, en la voyant, le jardin d'un palais oublié dès l'enfance, et j'ai cru que des statues s'animaient, pour dire : Nous connaissons ses vieux aïeux; il est venu dans nos parterres, il était tout petit et jouait avec des guirlandes trop lourdes pour ses mains; il nous connaît bien, mais peut-être il nous a oubliées.

Des bruits et des pas se firent entendre et si précis que je crus défaillir comme à l'approche de la merveille ; la voix éveillait de si profonds échos que la vérité de l'apparition s'affirma devant les yeux de mon esprit. C'étaient, porteurs de torches, quelques-uns de nos compagnons, qui pénétraient dans les ruines, malgré ma défense.

Sire roi, me dit l'un d'eux, de troublants mystères

nous ont entraînés hors du camp. Nous avons vu la face altière, l'envoyée des dieux, qui s'était dressée devant votre sentinelle. Elle nous fit signe de la suivre et vers ces ruines nous avons vu s'illuminer tout un cirque de colonnades et danser la longue file des fées multicolores avec les aigrettes sidérales au front. Des musiques et des lumières jaillissaient de toutes les pierres, et la grande apparition voilée, présidait ; nous nous arrêtâmes surpris, ravis, effrayés, et les danses continuaient ; de hautes apparences vêtues de manteaux de pourpre passaient légères non loin de nous ; mais quand nous voulûmes faire un pas de plus toute la vision disparut comme d'un seul sautillement et alla s'ébattre plus loin ; elle vient de s'évanouir en nous conduisant ici. Retournons, sire roi, retournons en votre royaume, au pays de vos pères. Partons hors la lande d'illusions et de merveilles. Ne craignez-vous pas la haine de ces temples oubliés, le courroux de leurs dieux dédaignés ? Les sables, demain ne nous seront-ils pas hostiles, des démons d'erreur ne nous tromperont-ils pas pour nous engager dans les nocives fondrières et dans les tombeaux de sable qui deviennent des ossuaires ? Et nous ne serions plus, morts si loin des nôtres, qu'une trace pour un nouveau conquérant de l'inconnu, le signe d'une chevauchée que nul peut-être ne verra. Retournons, sire roi, retournons.

Comme j'hésitais, une pâle lumière apparut au haut d'un escalier de quelques marches. Un grand vieillard en robe de lin m'appela :

Sire roi, si vous êtes arrivé jusqu'à la ville déserte et veuve, c'est que vous deviez venir. Si vous avez traversé les zones de mort, c'est que vous deviez savoir. C'était à vous de réveiller les antiques mémoires et le labeur de ce sol et de ceux qui dorment en lui. Vous êtes les fils en esprit des vieux Rois Mages qui bâtirent ici dans les temps, alors que le soleil des vertus et de la connaissance brillait vertical sur cette ville. Venez vers moi; entrez, mais entrez seul.

LE PRÊTRE DE MOBED

Il n'est point, sire roi, dit le vieillard, de contrées inaccessibles gardées par le mauvais vouloir des dieux, de pays clos dont les anges gardent la porte de leur glaive enflammé, de berges où rampent des monstres devant de trop épaisses forêts, mais il est des pays qui meurent, des manteaux d'oubli dont les dieux revêtent des tombes ; des arbres se dessèchent et des fleurs se tarissent. L'homme n'est pas le maître de sa propre durée, il est le maître de ses dieux et de la durée de leur culte ; il en est le maître, car il en fut l'ouvrier. La ville où se

trouve ce palais presque vide fut grande et opulente quand les cités que tu connais étaient, comme d'humbles passereaux, craintives sous toutes les menaces et des dieux et des hommes hostiles. Sa puissance ordonnait les flottes et les armées, sa science créait les fidélités et les cultes qu'on impose par les flottes et les armées. Tu n'as encore vu ici que ce que tu devais voir. Tu as vu l'orage et la foudre qui, en effet, se manifestèrent; tu les as reconnus, car tu les savais. Tu n'as pas vu la face vers laquelle montaient les prières de ton esclave, car ton âme trop compliquée n'y a senti qu'un jeu de l'ombre sous la nocturne lumière diffuse; tu n'as pas vu les fêtes et les danses qu'ont aperçues tes cavaliers, car ils furent pour toi les feux de la foudre s'éloignant dans les espaces. Tu n'es plus, sire roi, de ceux qui croient, tu es de ceux qui créent la foi, la croyance, la légende, la vérité, puisqu'elle est. Écoute donc les conseils et la tradition du prêtre de Mobed; je suis le dernier de ses prêtres.

Si les hommes de ce pays adorèrent, au principe des choses, comme tous les autres hommes à la même période de leur vie, les grossières idoles, puis le sens mystérieux des épouvantes terrestres, puis les forces qui les domptèrent, ils en vinrent tôt à une conception plus forte, et ils adorèrent leurs moyens de lutte et de salut ; à ces murs tu vois des balances, des haches, des aigles et des lions; les

balances symbolisent leur prévoyance qui, avant l'action, pesait leurs forces en même temps que leurs dangers; les haches rapides sont l'évocation de leur décision dans le conseil, qui était, à leurs yeux, la vraie sagesse; les aigles signifient les sages respectés qui pouvaient, d'un œil calme, scruter les rais solaires, l'idée de la force qui enchaîne celle de la superstition et de l'erreur, et les lions sont les hommes d'action qui défendent la cité. Longtemps, grâce à leur culte qui assurait la prédominance du sage, ces peuples marchèrent puissants et sans terreur. Des prêtres expliquaient aux jeunes hommes la vérité de la vie, et que les qualités de l'homme étaient des dieux qu'on pouvait s'assimiler par la volonté. Les cortèges de nos fêtes se paraient donc non d'idoles, mais de héros, mais de justes juges, mais de poètes. Car si le héros combat, si le sage décide dans le conseil, le poète est l'ordonnateur des fêtes, qui sont le culte et l'éducation de la cité. Le poète, dans notre ancienne et légendaire prospérité, chantait sur la place publique au seuil des temples. Son art était d'occuper et de rallier à lui les esprits; car les vices viennent de l'anxiété et des mauvais conseils de l'heure vide. Il groupait les chœurs de jeunes hommes et de jeunes femmes, il rendait tangibles les idées par des chants et par des danses, car c'est par le plaisir que la connaissance doit d'abord s'acquérir une âme. Et si tu ne vois

point sur ces murs d'emblème spécial qui ait symbolisé le poète, c'est qu'il doit pouvoir être égal à tous, et contenir, assez du moins pour en enfiévrer tout adepte, les grands aspects des réelles vertus. Les groupes de nos jeunes gens qui s'en allaient fonder au loin une patrie à l'usage de la nôtre partaient sous leur conduite. Ces colonies ne s'arrêtaient point au delta des fleuves, aux estuaires, au premier point de côte trouvé près de la mer. Elles devaient, dans les profondeurs des régions nouvelles, créer des villes semblables à celles-ci, assez gardées de l'abord étranger pour que toutes les vertus qu'elles emportaient en germe eussent le temps de fructifier adultes, entières avant qu'un mélange avec les races moins pures les pût compromettre. Que sont devenues les cent villes dont les fondateurs partirent de ce sol? Sans doute, des pierres éparses au fond des forêts étonnent au plus lointain du monde les pèlerins de l'inconnu; peut-être en quelques cités qui attribuent à d'incertains héros leur pierre angulaire, les balances signifient-elles les arrêts des hommes, les haches le pouvoir qui peut punir, les aigles et les lions les pas monstrueux des conquérants parmi la ruine et les décombres. Des feux de violence rutilent derrière les insignes de tant de calmes méditations.

Ici même le sens de la loi s'oblitéra, et au lieu d'adorer les qualités de l'homme, on en vint à se

prosterner devant ceux qui en étaient quelque peu revêtus, et les héros, s'adorant eux-mêmes, obligèrent au culte et à l'obéissance; de là les tyrannies, les discordes, et la cité ne fut plus assez forte pour se défendre contre les peuples que ses richesses attiraient, et ces murailles virent les vainqueurs.

Or, il se passa que les poètes avaient refusé d'adorer la force, et même le courage, et même la vertu; parmi les qualités humaines ils vénéraient par-dessus tout la beauté et exclusivement la beauté des femmes qui vivent selon les rites célestes de la Lune, dont les yeux sont couleur de l'aube ou de la nuit, dont le sein s'emplit de sève et qui comme la nature enfantent. Les qualités de l'homme, les vertus maîtresses qui sont les dieux, s'évertuent à parer la femme, en signe qu'elle est le reflet de l'au-delà qui nous est clément. Le héros agissant, le poète ardent ne vit que par le latent effort naturel qui se produit aux flancs de la femme, et par l'accumulation de ses pensées qui doivent rester silencieuses, et plus précisément toutes les voix de la nature et toutes les harmonies créées circulent en elle pour que quelques-unes se cristallisent et surgissent en un héros. Si l'on prend soin de les rendre plus fortes, ne lutteront-elles pas à côté des combattants ?

Et nos guerres prouvèrent la véracité des paroles de nos poètes. Mobed fut une femme, sans doute

plus belle que toutes et plus forte, et qui sut ramasser les armes que des hommes laissaient tomber. Elle réédifia les murailles et le culte pour un temps, et pour la récompenser ce peuple déifia son souvenir.

Depuis longtemps, à leurs heures dures, ils espérèrent, ils appelaient Mobed, mais personne ne parlait plus aux héroïnes qui s'ignorent, la langue sacrée d'autrefois, et le peuple devait disparaître et l'heure de la ronce était venue pour la ville, et tant d'admirations et de prières ont créé la déesse que voici.

Et le prêtre dévoila une large fresque.

Telle est l'apparition que tes compagnons ont vue et réellement vue, car elle a vécu dans la mémoire des hommes, et elle vit dans leurs pressentiments. Reflet d'une immense croyance, elle peut s'extérioriser ; sa forme plane sans doute entre ciel et terre quand elle veut, quand il faut qu'elle montre à nouveau sa beauté triomphale et les astres de ses yeux. Moi, familier de cette image, je ne sais si je l'ai jamais vue hors d'ici, ou si je la vois partout.

Cette fresque où sont tracés ses traits, tu l'emporteras pierre à pierre ; cette fidèle représentation contient toute sa sagesse et toute la pensée d'un vieux peuple dont certes tu descends un peu, puisque ta volonté t'a poussé à en rechercher les poussières.

Va, quitte-moi sans plus me parler.

Et comme je tentais de le décider à me suivre :

Va, dit-il, je devais parler une fois encore. Je suis désormais un tombeau muet.

LE FOL DANS LA FORÊT

Comme Darès, selon sa coutume, après le repas s'était accroupi sur des nattes, non loin du roi Balthazar et de Joseph d'Arimathie, le roi lui dit : Darès, conte à notre hôte une de tes histoires. Jamais il ne t'a entendu bien longuement et depuis le temps que je lui parle de toi, peut-être le désir lui en est-il venu.

Et sur l'approbation de Joseph d'Arimathie, le vieil esclave commença :

Il était une fois une grande forêt près de la mer; elle avait autant de feuilles, elle avait autant de nids que la mer a de vagues; elle avait autant de clairières jolies, avec des divans de mousse et des tapis de gazons, que la mer s'égaie d'îles; autant de faons la traversaient en bondissant que de jolis poissons dorés virent dans l'étendue marine; autant de sources filtraient en elle, que de petites étoiles rouges et vertes se mirent au miroir d'Océan. Elle possédait, aussi, bien des vifs lézards aux yeux d'escarboucle, aux corps d'émeraude qui glissaient

parmi les pierres, qui glissaient parmi les racines, et des milliers d'ailes volaient, et des milliers de gosiers chantaient sous les dômes verts de ses arbres; il y avait aussi des oiseaux qui parlaient et de pieux solitaires qui les écoutaient.

Il n'y avait pas de route à travers la grande forêt. C'étaient des milliers de petits sentiers qui couraient comme les ruisselets au fleuve, au fleuve qui descend vers la mer. Les petits sentiers couraient, ils butaient contre des fleurs et alors se contournaient pour chercher meilleure route; ils butaient aux racines des arbres géants et alors ils s'enfuyaient pour trouver meilleur chemin, et parfois ils se cachaient sous les taillis drus où seuls les lièvres pouvaient les suivre, puis ils couraient se blottir dans les roseaux au bord des sources, et jouer au pied des lauriers-roses, et se diviser et se poursuivre. Il y avait mille petits sentiers sous l'ombre de la grande forêt.

Il y avait mille miroirs à l'ombre de la grande forêt, des miroirs ronds où l'eau attendait les vols légers des papillons et la toilette des oiselets, et de longs miroirs où l'on pouvait se regarder tout en marchant, tout au long d'aveux, de discours, tout au long d'une chanson; des miroirs inattendus s'agrandissaient sous les herbes hautes; il y avait mille miroirs sur le sol de la grande forêt; mais personne ne les connaissait, car il n'y avait pas

de route sous tant d'ombre et seuls y menaient mille petits sentiers, qu'il fallait savoir par cœur, qu'il fallait avoir aimés, avant d'y pénétrer, car les gens du pays voisin s'arrêtaient sur l'étroite lisière. A quoi bon aller où ne mène nulle route?

Il y avait un fol dans la grande forêt, il en guettait les aubes, il en savait les clairs de lune. Il s'en allait gambadant et flûtait ses trilles à côté du solitaire qui écoutait l'oiseau parlant. Que lui faisait à lui, le dire du bel oiseau? il était agile, il était joyeux, il dansait tout le long du jour; s'il ne savait voler, il savait grimper vers la cime des arbres. Que lui importait le pieux solitaire. Le fol n'avait guère plus souci de penser que l'oiseau léger, et des plumes il en ramassait toujours les plus magnifiques pour s'en parer, et sa couronne était toujours tressée des plus fraîches et plus rares fleurs.

Le fol n'était pas sans quelques connaissances; il retrouvait sa route à travers tous petits sentiers, il connaissait toutes les baies, il appelait les chevreuils méfiants, et ceux-ci le suivaient; il charmait les petits oiseaux qui sautillaient sur son épaule, il savait qu'aux lisières de la forêt la plaine était nue, qu'au loin d'affreuses tours de pierre étaient bien moins belles que l'ombre de sa forêt, il savait toutes les pentes par où la forêt dévalait vers la mer, et il restait couché des heures à voir les

petites nuées se parer de robes nouvelles, ou de longues heures encore il regardait venir l'ourlet blanc de l'écume et se briser, inoffensive, la grondante colère du flot, et il riait, et il riait, puis d'un bond s'en revenait taquiner les solitaires ou chanter dans la forêt.

Et comme les solitaires absorbés dans les méditations ne quittaient guère la cahute d'arbres d'où ils pouvaient juste apercevoir une clairière, qu'absorbés en eux-mêmes ils ne regardaient point ni les animaux se jouer, ni les beaux couchants inonder d'or les frondaisons, qu'ils ne connaissaient ni les miroirs nombreux, ni les mille petits sentiers, le fol était le roi de la grande forêt. Le fol était l'enfant de la grande forêt, car d'où venait-il, il ne le savait guère, il s'en inquiétait peu. La forêt l'habillait de feuilles, elle le nourrissait de fruits et de baies, il y dormait entre deux branches ; il avait peut-être quinze ans, peut-être vingt et ne s'en souciait. La vie lui était bonne dans la belle forêt.

Un jour le fol vit, du haut de la mer, accourir une belle nef toute pimpante de voiles blanches, toute glorieuse de voiles pourpres, et des hommes vers les mâts étaient si somptueusement parés qu'on eût dit des statues de lumière, des statues de soleil, des statues couleur de midi.

La nef venait vers le rivage, et des hommes en

descendirent, si nombreux que le fol prit peur ; d'ailleurs, à leur arrivée, il avait sauté dans un taillis d'où il les regardait. Des biches légères, curieuses aussi, broutaient non loin de lui, il en vit une tout à coup tomber, des gouttes d'écume et de sang à la bouche, et n'eut que le temps de s'enfuir, car les hommes de la nef accouraient.

Quand il revint pour les épier, il les vit qui, armés de cognées, défrichaient le vert taillis ; leurs feux, alimentés de brindilles, étaient violents sous de grands vases de cuivre ; il vit que la biche, et d'autres bêtes encore, étaient dépecées. Il s'enfuit et ce jour-là le fol fut triste en sa forêt, et de longs jours la forêt retentit de grands bruits, les arbres saignaient, les chevreuils fuyaient, d'autres nefs accoururent rapides sur la mer, et lentement un grand manoir se dressait, avec des murs et des haies vives, et vers les portes les haches des hommes d'armes scintillaient ; le pauvre fol était triste en sa forêt. Il se retira aux plus sombres ravines où il avait peur qu'on vînt le surprendre et il avait peur qu'on vînt l'en chasser.

Il consulta l'oiseau parlant, le bel oiseau au plumage de vermillon, de safran et d'azur, à la gorge blanche, à l'aigrette soyeuse. Bel oiseau, dis-moi quel est notre danger ; mais l'oiseau était fier : Tu m'as dédaigné lorsque tu étais le roi de la forêt, tu jetais tes trilles quand je parlais au solitaire, tu

m'as dédaigné, tu ne sauras rien : moi je vais au château, j'y suis bien fêté, je me pose sur l'épaule de la dame, et je lui parle et je lui parle ! elle sait déjà qu'il y a un méchant fol dans la forêt.

Et le fol s'adressa au plus sage solitaire. Ah ! pauvre fol, tu sais bien le chemin de ma cahute de branchage, assez longtemps tu vins déranger ma prière et ma contemplation par tes courses de lièvre et tes bonds de faon ; enfin je veux bien te le dire ; ne va jamais vers le manoir des étrangers, ton cœur plus tard en saignerait. Lors le fol y fut tout d'un trait :

A travers une haie de rosiers, il y vit, qui de blanc parée jetait des bribes à ses grands lévriers de pelage blanc et dansant devant sa main ornée d'anneaux, une femme jeune aux longs cheveux couleur des nuées d'automne parmi les feuilles jaunies ; et c'était la première fois que le fol voyait tel spectacle et son cœur en fut déchiré en même temps de mille plaies, et son cœur grossit d'impatience de ne la point voir de plus près. Mais un jeune homme vint qui portait couronne d'or, et l'épée longue, et s'approcha pour baiser les lèvres de la dame, et le fol ne le put supporter et s'enfuit d'un trait.

Mais il revint ; dure est la glu des beaux regards. Et la belle disait : Prince, restez auprès de moi, je suis si seule quand vous partez, mes heures alors

s'égouttent si lentes, et tout me gêne et tout m'irrite; remettez ces fâcheux devoirs et demeurez. Nous irons dans les arbres, là-bas, voir derrière leur rideau ombreux ce qu'ils décèlent de merveilles ou nous demeurerons, ne vous irritez pas, dans votre palais de marbre et d'eaux-vives, et nous compterons les roses en même temps que nos baisers.

Oui, Glyphtis, encore un jour je resterai, mais l'ombre du soir m'avertira de l'aube, qui doit un jour m'arracher à vous, de vos bras. Mais pour si peu de temps, que j'aille, puisque j'y suis contraint à l'appel de mon souverain, et je reviendrai tôt près de vous.

Las, prince, ceux qui partent sur la mer ne savent guère quand leur retour. La route est ma marquée sur les vagues. Mais les pilotes! — mais les sirènes. Mais ma nef est solide! — et les récifs durs. Et ce n'est pas loin! — Qu'en savez-vous bien. — Quand la force d'Éros nous emmena ici, nos voiles étaient gonflées de toutes les puissances de la terre et de la mer. Notre navire nageait au plus léger mouvement des rameurs. Mais quand vous partirez... et si jamais vous ne revenez. — Et si jamais je ne reviens? Vous vous moquez. Que feriez-vous? — J'irai trouver le fol, le fol dans la forêt. Et la reine riait d'une jeunesse de perle, elle riait si joliment qu'encore que le fol fût froissé, car le prince aussi riait, son amour en grandit encore.

De la cime d'un cèdre, le pauvre fol vit partir un jour la nef à grandes voiles pourpres. Et comme il en était joyeux, il entendit l'oiseau parlant : Ah! voici le bel amoureux avec sa couronne de fêtes et son joli pagne de luxe. Ah! n'aura-t-il point un jour une belle ceinture d'écorce neuve. C'est cela qui sied joliment à qui prétend au bien des fils de roi. Ah! ah! ah! ah! Et comme il descendit du cèdre, il aperçut le solitaire qui lui dit : Fils de roi, où donc allez-vous en guerre? — Et pourquoi Fils de roi? répond le pauvre fol... — Fils de roi, tu ne l'es guère, mais pourtant le deviendras, pour ton grand malheur à toi.

Quand le fol vint vers le palais, il se glissa parmi les haies, pour éviter le regard des archers. Quand il fut près du grand jardin, et qu'il aperçut sa Dame, le fol se mit à trembler et de grosses larmes lui coulèrent. La reine vers lui avait levé son pur visage de neige, mais ses yeux étaient froids et fixes, et son corps, comme une statue, attendait. Et l'âme de la reine s'en était allée, sans doute sur la mer, avec la nef aux grandes voiles.

Alors le fol saisit sa flûte et entama sa chanson copiée sur les pâmoisons de l'aube, et la reine, croyant que quelque oiseau passait, leva les yeux vers les hauts arbres, les baissa vers l'ombre de ses pieds, regarda parmi les haies, mais elle ne voyait pas le fol de la forêt; mais comme il s'ap-

prochait, ému, la face pâle, elle l'aperçut et s'enfuit en riant. Elle était redevenue légère et gaie, et sourieuse. Elle rentra dans le palais et se montra à une tourelle, puis à une autre, puis à une autre, et le pauvre fol courait; à chaque tourelle, elle montrait ses dents de rires et ses seins gonflés, et le pauvre fol courait; puis si vite elle se montra avec son rire à chaque tourelle que le pauvre fol éperdu s'enfuit, s'enfuit dans la forêt, et à toutes les tourelles riaient de blanches femmes aux dures gaietés.

Ah! qu'il pleura le pauvre fol, mais comme il s'en revenait vers la rose dont il souffrait, il vit poindre de la haute mer des nefs aux voiles pourpres, des nefs aux voiles blanches. Et le prince descendit qu'aimait Glyphtis la jolie; mais l'autre nef débarqua des hommes d'armes et un fils de roi. Donc les deux princes se combattirent, et le premier fut tué. Toute l'horreur du sang versé qu'il voyait pour première la fois transit le fol, mais moins encore que l'accueil de Glyphtis au vainqueur, car elle vint à lui et lui donna son cœur.

Son cœur avec un geste confiant de ses deux mains, on eût dit des colombes aux mains du boucher; son cœur avec son col s'inclinant sur l'épaule du nouveau venu et son front vers ses lèvres; son cœur avec ses yeux qu'une buée d'aurore et de langueur emplit alors qu'elle vit cette face, pour

la première fois sous le casque; son cœur avec sa taille, qui, souple, ploya, et ses genoux qui défaillaient sous sa robe de lin blanc et sa natte qui se dénoua. Et comme tous deux se dirigeaient vers le château, elle aperçut le fol horrifié. Alors, se serrant contre le capitaine, à qui son âme était allée, elle lui donna encore son rire puéril et crespelé.

Elle lui donna son rire et le manoir fut clos. De nouveaux hommes d'armes en gardèrent les murs. Fol, fol! dit l'oiseau parlant, tu devrais te faire un casque des clochettes qui poussent dans la forêt, et des grands roseaux tu tirerais des flèches, et d'un grand jonc léger te taillerais un bon arc, et d'un pauvre fol taille un bon archer. Ah, ah, ah, ah! Fils, de roi, dit le solitaire, où donc allez-vous si triste? Vous ne chantez pas, vous ne trillez pas. N'y a-t-il plus de baies mûres en la forêt?

Fils de roi, je ne le suis guère pour mon malheur à moi. Solitaire, dites-moi, qu'est-ce qu'un grand manoir là-bas près de la mer, où scintille la belle qui m'a rendu plus fol? La connaissez-vous? Son visage est profond comme les miroirs de la forêt, mais combien plus blanc et plus délicat. Toutes les nues du ciel passent autour de ses yeux. Les pupilles en sont des étoiles tranquilles, son col est la tige d'un roseau plein de lait. Elle passe parmi les fleurs et se rit aux tourelles du grand nouveau

manoir qu'on a tantôt bâti ; et les galères viennent vers elle, à tire d'ailes, du haut de la mer, comme des oiseaux marins. — Et le fol de la terre, comme un enfant timide, le fol de la forêt comme vers les œufs des nids, ah! le vilain fol, qui ne sait ce qu'il dit, glapit l'oiseau parlant !

Alors les passereaux, les rossignols, les beaux oiseaux qui ne savent que chanter leur souffle en quelques notes, leur souffle, qui est tout leur être, de partout accoururent autour du pauvre fol et pour le consoler chantaient comme sa flûte qui résumait leur cri d'amour parmi les aubes, et le fol prit sa flûte, et les faons et les daims vinrent lécher ses mains, et des oiseaux vigoureux et que le fol n'avait jamais visés se jetèrent sur l'oiseau parlant, qui dut, de toutes ses ailes, s'enfuir vers le grand château, et dans une heure très douce, le fol conta à la forêt, à sa gent emplumée, à ses timides coureurs, le mystère de son âme à la leur très pareille, et la forêt était en fête religieuse et toutes ces petites âmes adoraient la Tendresse.

Pauvre fol au tiède cœur d'oisillon, dit le solitaire, crains le manoir aux beaux sourires. Écoute, ce n'est pas la première tour qu'on construit pour Glyphtis. Dès longtemps on parle de ses cheveux de chanvre auré, et de ses beaux yeux où toutes forêts et tous fleuves se viennent peindre, et de sa beauté toute, pour toi si neuve, ô pauvre fol.

Elle naquit, il y a tant d'années si incertaines, qu'on ne sait si elle ne jaillit pas de la première source du monde, et depuis ce temps, c'est elle que cherchent les jeunes princes dont la barbe point, c'est d'elle que pleurent en leurs palais désertés les vieux rois découronnés.

Il était un très vieux roi, si vieux, si chenu, si tremblant qu'on le portait tous les matins dans une longue verrière blanche d'où il pouvait regarder l'horizon. Son horizon, c'étaient les vertes collines de la mer en courroux ou le tapis calme de ses indolences, et le très vieux roi ne parlait. Il avait perdu ses fils qu'il avait envoyés par les routes difficiles consulter l'oracle ; et ce qu'il demandait aux dieux c'était de savoir quand il reverrait Glyphtis qui avait été la colère aimante de sa jeunesse. Et il écartait ses filles, car il voulait qu'aucune image féminine ne vînt troubler l'image qu'il gardait sous ses paupières. Et le très vieux roi mourut dans le désespoir.

Il était un jeune berger qui vit Glyphtis dans une cour splendide, les plus ardents chevaliers briguaient son sourire, le roi son époux dominait l'élite des villes. Il l'aima, elle l'aima, car son sort est d'aimer sans cesse, il l'emmena vers sa ville et sa ville brûla longtemps, car le roi et ses chevaliers la vinrent reprendre après un long siège, et toute la race du berger s'effondra dans le passé noir.

Glyphtis vient, vit et disparaît; les dieux l'enlèvent dans l'orage, puis nous la renvoient plus belle, et cette beauté c'est le masque de leur colère. Elle descend des trônes pour suivre les pirates; elle quitte le pirate pour l'amiral triomphant, et l'amiral pour des jeunes princes qui la cachent en pays perdu; mais quel pays reste ignoré où elle rayonne. Fol, fol, espère que des navires armés la viendront emmener d'ici. Fuis au profond de la forêt, loin du château, loin du sourire, et chante ou danse, ou pleure, mais fuis. Et le fol reprit : Je ne puis.

Pourtant un jour le beau manoir fut attaqué par tels ennemis, ords et velus, qui eux aussi étaient venus pour conquérir la face de jeunesse et de sourire; et leur vigueur a renversé le dernier beau prince et ses bons servants, et le manoir s'est embrasé comme une torche de résine, et sa fumée noire monta aux cieux, étrange et tortueuse comme une corde de colère, comme un bras calciné qui encore implore, comme les premières nues de l'éternelle nuit, sur l'incendie, dernier soir du soleil ; Glyphtis s'enfuyait par les haies de rosiers, tout apeurée. Elle aperçut les yeux du fol agenouillé, qui brillaien comme braises et ses mains qui tremblaient d'émoi vers le visage et les mains de Glyphtis. Comme elle ne riait plus, il la prit dans ses bras et bondit vers les taillis verts. Fol, fol, bientôt ta

retraite sera découverte; oh! le beau fol ardent, les claies et les fouets sont tout prêts pour lui. Ah! ah! ah! dit l'oiseau parlant. Mais Glyphtis si tendrement l'implora : laisse mon ami me cacher près de ses étangs, dans son château de feuilles et ses tourelles d'écureuil; et l'oiseau les suivit sans plus rien dire et le solitaire, la voyant passer, leur donna son pain.

Alors ils errèrent par les mille sentiers, bien au loin, bien au loin! Glyphtis se regardait à tous les miroirs. La fuite des biches et des faons, et les craquements des taillis les avertissaient des approches ennemies. Puis, bientôt lassés, les barbares partirent, et le fol redevint le roi de la forêt.

Les herbes et les arbres repoussaient vers la mer, les petits sentiers y coururent et les lianes les suivirent, les haies de rosiers devinrent gigantesques et fermèrent l'approche d'un épais rideau près de la mer. Et le Fol gambade auprès de Glyphtis au cœur des clairières. Ils s'asseyent tous deux sur les divans d'ombre. Le Fol est fils de roi puisqu'il est le vainqueur et que Glyphtis ne saurait sortir de la forêt.

Car il n'y a point de route, mais des petits sentiers qui tournent, s'évadent et disparaissent sous ses pieds quand elle est seule, car l'oiseau parlant ne voudrait pas lui dire quand rôdent les nefs non loin du rivage, et le solitaire l'amuse par ses

gronderies et ses bonnes exhortations, autant que le bon fol par sa flûte et ses trilles et aussi par ses bras nerveux.

Et de plus, il écoute les beaux contes qu'elle lui, fait sur les grands manoirs lointains, les rois entourés d'une garde de mille hommes, les pontifes dont un geste arrête les armées. Elle le voit un peu souffrir à ces récits du monde bien grand, et peut-être rêverait-elle de revenir par lui au pays des cités. Mais le fol, qui devient plus sage de jour en jour, l'incline vers lui. La forêt est belle, dit-il. Elle lui répond que oui.

CHAPITRE IV

THÉANO

Parce qu'elle craignait les sages et méprisait l'inspiré, la foule les traqua, les exila, les tua. Elle appela à elle, de sa voix de houle, ceux qui dépècent les bœufs et les moutons, ceux qui débitent des boissons fermentées, ceux qui comblent leurs greniers aux saisons d'abondance pour en trafiquer aux années de famine. Elle s'adressa à ceux qui vivent de l'injuste justice pour qu'ils colorassent son action. Et les chefs de la plèbe armèrent ceux qui labourent pour autrui, ceux qui tirent le sel du rivage aride, ceux qui rament en mer pour un maigre salaire, et leur promirent l'âge d'or s'ils pillaient avec eux les palais des sages. Ils les appâtèrent de cette espérance que ceux qui dédaignent les fonctions publiques et les négoces devaient avoir engrangé d'immenses richesses et que leurs souterrains regorgeaient d'or et d'argent. Quand ils eurent tué et pillé le peu qu'on trouva, il se dressa parmi eux des soldats cruels et fanfarons qui les

séduisirent et les pressurèrent; et les êtres de violence souffrirent.

Il n'est nulle part un havre sûr pour qui vit selon sa conscience et la vraie loi; pourtant les sages ne meurent pas tout entiers; si leur lampe se brise sous le poing du plus fort, plus tard sera repris le parchemin qu'ils lisaient, lues les tablettes qu'il remplissaient.

Toute la science est dans le désir de la science, toute intelligence dans l'étude de l'intelligence, toute vertu est d'aimer son intelligence dans l'intelligence universelle. La primordiale obscurité, le chaos où rampaient les êtres informes, ne sont point abolis par une structure postérieure et supérieure de l'homme et de l'univers. Ils existent aux âmes basses absorbées par les fonctions du vivre.

Et toujours la foule se saisira du contemplateur taciturne et doux, pour le battre de verges ou pour le mettre à mort. Le devin ignorant prescrira le crime et les plus heureux parmi ceux de l'idée traîneront par le monde la vie déshéritée.

C'est ainsi que vint mourir ici, miraculeusement sauvée des poings et des pierres d'une populace et toute froissée du nombreux sarcasme d'une foule, Théano la savante, qui vécut et pensa comme un homme. Ceux de sa ville la détestaient pour sa beauté, parce qu'elle était éclairée d'un reflet d'intelligence plus puissant que chez les autres femmes,

et que ses grands yeux noirs scintillaient d'une durable goutte de ciel, que cette beauté était distante des agréments de celles qui filent la laine et aussi de celles qui se promènent indolemment devant les jeunes marchands. Ils la haïssaient de ne la point comprendre, car, outre l'élévation de son esprit, elle était diverse. Elle expliquait longuement aux jeunes hommes qui cherchaient la vérité, les naissances et les jeunesses de l'univers, puis elle chantait les souffrances endurées du Titan et la beauté de celle dont le sourire naquit dans une aube de nacre sur la mer.

Quand les aïeux chantaient, disait-elle, les Immortels hantaient la feuillée légère, ils circulaient dans la nuée, et la caresse de la brise gonflée de tendresse sous les étoiles c'était leur méditation et l'allure de leur bonté. Leur courroux tonnait dans la rafale et leur bénignité donnait l'arbre aux campagnes, et le blé; et tout devenait dieu pour avoir apparu. L'homme couché sous la main des dieux rêva d'abord les sources de bonheur et se réjouit de les voir maîtres du feu qui le réchauffait, et des troupeaux qui le nourrissaient; il les pria les longues années d'errance et les remercia de sa cité commode; puis, comme les orages sont plus fréquents que les jours de pureté albe, et que le malheur visite plutôt les maisons, demandant humblement l'hospitalité et fuyant sournoisement,

parmi l'éclat des pleurs, que le bonheur qui vient au son des flûtes et des gaies sonnailles, ils les craignirent. O terreur lourde de celui dont une arbitraire colère des dieux peut disperser la chimère, comme des pailles qui dansent folles à tous les coins de l'horizon! O terreur de l'homme qui ne peut vivre sans l'invisible témoin et qui entend par la nuit noire l'approche rauque des Euménides, cherchant le péché dans la ville endormie!

Les dieux fils des hommes devaient disparaître. Jupiter est fils de Minerve, la déesse de l'Intelligence, la parure constellée d'étoiles de notre mirage. C'est Minerve qui le bâtit sous nos yeux, statue colossale dont le front touchait le fronton du plus haut temple, en symbole de l'idole énorme que peut construire l'immensité de nos terreurs et l'exiguïté de notre science. C'est un débile rameur pleurant dans l'ouragan, qui vit se lever Neptune échevelé, c'est un poltron embarrassé de son bouclier dans le bois obscur qui rêva que Diane lançait des flèches, et entendit dans les chênes agités par le vent le hurlement formidable de Mars. Il n'est de dieux ou de déesses que la Beauté; laissez conter encore qu'elle naquit dans l'aube de nacre de la mer, et la sagesse, laissez conter encore qu'elle protégea le subtil Ulysse, car il faut rêver tout haut, et que les autres qui nous écoutent rêvent aussi, mais rêver de la joie et non de la ter-

reur. Écoutez la voix fabuleuse de Marsyas; si quelqu'un court les bois si fort qu'on l'entende de toutes les cités c'est lui, car il est le bois lui-même, ses oiseaux, ses bonds de bêtes et l'agilité des bergers, et leur chanson.

Déchirez vos robes de terreur! Vous ne suppliez que des pierres non spécieuses; déchirez vos robes de terreur! car personne ne veille d'un œil jaloux sur toutes vos actions; le ciel de cristal clouté d'étoiles d'or est vide et sans regard. Seul votre esprit va se cogner à la coupole solide. Vivez dans la contemplation, vivez dans l'esprit. Les minutes de l'esprit sont fécondes et le bonheur naît de vous-même. Laissez passer les brillants cortèges, avec les corbeilles de fleurs odorantes reposant sur des têtes jolies, et les chariots ornés, et les prêtres heureux, car là est toute la religion. C'est un chant à certains jours. Déchirez vos robes de terreur!

Il n'est de dieu et de déesse que la Naissance, et que la Mort et que l'Esprit. Vous ne mourez pas, vous finissez, vous repartez dans la course bondissante des atômes et vous virez selon des curiosités recommencées. Les champs de la mort sont clairs et dorés, ils sont ceux de la connaissance. Il n'est point de Tartare ni de juges à son seuil, il n'est que Léthé et que Champs-Élysées. Vivez et mourez pour apprendre, pour marcher aux sentiers de la connaissance qui ne descendent

point dans les abîmes, mais montent en blanches collines vers l'infini bleu. L'âme, de son feu bienveillant, vous éclaire, vous enveloppe, vous conduit. La lampe inextinguible de l'âme dure. Elle reste seule et identique; que t'importe de n'être plus le même, ne pas te souvenir des travers que tu subis en ta ville, des injures des sots, des vexations des riches, du fer de l'ennemi, de ta faim, ou de l'apaisement de ta faim, si tu te réveilles vers une autre aurore sans souvenir d'hier. La mort serait le guide bienveillant qui te conduit vers une autre facette du monde. Ne crains jamais. Demeure dans la vie, puisqu'à cette heure ton intelligence y vit parmi des aubes embaumées et des crépuscules éphémères; ne désespère jamais. L'éternité est une clepsydre qui se vide et se renouvelle, et c'est le même sable toujours; n'espère jamais, ne t'attriste jamais; tu peux découvrir demain les mêmes fleurs d'un cœur tellement plus chaud qu'elles t'apparaîtront plus belles. Le monde est un auvent où l'on voit passer l'heure en robes de pierreries, en voile de regret; demeures-y. Seuls tes mouvements et tes voyages sont cause de souffrance; honore la beauté; la pensée se doit mouvoir calme dans l'éther, comme la trirème foule les blanches écumes. Protée doit toujours reprendre sa vraie forme et redevenir un vieillard évasif et pensif. Protée, l'âme humaine dans les

gouttes liquides et innombrables de l'existence.

Il n'est point de hasard; il n'est point de destinée particulière; il est un univers qui meurt et s'engendre à tous les instants. Attends donc tranquille que l'instant t'apparaisse ou plus agréable ou plus grave...

Le scribe ne sait rien d'autre de celle qui vint mourir ici, sinon qu'elle ne priait les dieux de sa nation et pourtant les avait célébrés dans ses vers comme des statues dans les jardins de sa race. Elle était belle, savante et fut persécutée...

Joseph d'Arimathie reposa le papyrus qu'il déroulait, où de vieilles annales étalaient les ors surannés des vies disparues, et il murmura : Mobed, Glyphtis, Théano.

AGAR

Dans la galerie étroite et haute, le roi Balthazar s'avançait, et les longs plis de sa robe orangée ornée au pectoral de dessins d'argent bleui, glissait sur les dalles de marbre blanc. Il s'arrêta près de la vasque d'où giclait un bref jet d'eau parfumée. Joseph reposa le manuscrit.

Il lui dit : « Sire roi, Mobed, Théano, Glyphtis, puisque les archives et la légende les dépeignent, furent des êtres ? »

« Des êtres, des formes, des apparences, des

récits, c'est tout un. Si elles ne vécurent pas, ou si l'on jeta sur leurs épaules le splendide manteau d'une féerie de gloire, qu'importe. Le poète, qui porte en son cerveau, la race qui porte en ses flancs les mythes et les fables, n'inventent rien qui ne soit possible. Ils se souviennent, ou ils prédisent ; ils créent en décrivant d'avance par l'indication de vie qu'ils donnent aux grands cœurs, mais toute invention de poète est latente sur la terre; donc elle vit. Imagine-toi le monde intellectuel comme la plus vaste prairie. Les surfaces vertes sont aussi grandes que la terre, les mêmes fleurs y poussent partout; le pollen est le même et le même vent l'apporte.

Ah ! si nous savions tout, et je ne parle pas des lois de l'univers, lois reculées et qui se retirent encore dès que nous étendons les mains vers quelque certitude, mais seulement les mémoires de l'homme, et ce qui s'est passé et ce qui s'est pensé, les mélancolies des barbares du Nord, auprès de leurs fleuves grisâtres qui coulent par le flot noirâtre de leurs forêts, et leurs cris de joie auprès des coupes de bois écumantes, et les rêves nonchalants du pêcheur de la mer Persique, et ce que lui disent les étoiles calmes, et ce qu'il murmure aux flots susurrants, et les promesses que, parmi le jeûne et la diète, leurs propres esprits, tendus et éclairés de ciel, font aux solitaires des hautes cimes d'Asie, et les paroles des Chaldéens sur les hautes tours plus proches des

astres, et l'infini du verbe de tristesse des grands nomades des déserts du Sud, et ce que les sages de Grèce ou de Palestine n'ont pas dit, car il est des bourreaux, et toute la souffrance, et tout l'amour, et toute la légende. Ah ! si nous savions.

Sur la prairie verte du monde, à des distances énormes, la même plante germe et déploie sa beauté éphémère, son instinct de beauté qui recommencera demain, donc beauté éternelle. Un pâtre, un pauvre, une jeune fille cueillent la plante commune, la fleur joliette et vulgaire; ils l'emportent, et qu'importe en quel vase ils la mettent, jarre de terre, pot de cuivre, vaisseau de bois, verrerie parée de perles. Et si le fils du roi des rois passe devant la fenêtre de la jeune fille, et qu'il emporte la plante qui fut un instant la confidente des pudeurs et des hésitations charmantes, la plante peut se sécher, une autre repoussera. C'est un vers de plus à la chanson de la fillette. Le fils du roi a passé. Et si le pâtre aime la jeune fille dont les yeux se brûlent au mantelet du fils de roi, c'est une phrase de plus à la chanson; c'est la même chanson dans les palais du Nord, les fournaises du désert, les pierreries liquides des rivages bénis ; et la douleur parmi la diversité des langues parle partout selon la même modulation belle et triste, éphémère mais éternelle puisqu'elle existe simultanément et de toutes parts.

C'est aux mêmes fuseaux que se dévident les fils de la vie et du rêve, des heures et de la mort. Dans les fables, les gardiennes d'oubli, les numératrices de la mort, sont des vieilles à jamais, qui n'eurent jamais de jeunesse, mais les devineresses, et celles qui chantent près des torrents jouissent de la jeunesse et de la beauté éternelles. Confusément les sages et les faibles ont d'accord pensé, que peut-être des âges avaient coulé sans trace, et leur énigme gît en ces gardiennes toujours séculaires; et le printemps recommencé, quand, nous ne savons, vit et fleurit, pour combien de soleils ardents, nous ne savons, et tous nous chantons, et chanterions plus fort comme les oisillons au lever de l'orage. Parcours la grande prairie verte, et tu n'y entendras que le cri alterné de la peur ou de la certitude. Voilà l'écho qu'on entend bruire des peuples, et les sages sont des enfantelets devant un mur noir.

Mais, dit Joseph, le chant est aussi d'annonciation.

— A toutes minutes, puisque rien n'est arrivé devant les yeux du monde. Mais écoute l'origine peut-être du mythe de Mobed, la guerrière pour les uns, la plus belle pour les autres, l'apparition totale de la femme pour beaucoup de ceux d'ici et qui est leur sœur de toute époque, un esprit, tandis que Glyphtis et Théano leur viennent, si variées des milliers de bouches qui répétèrent leurs noms, des

rives méditerranéennes, à moins que toutes trois ne soient le reflet de quelque culte dispersé et plus antique encore que nos fables les plus audacieuses.

Dans la grande prairie verte vivait le roi Abraham avec des guerriers, avec des troupeaux et quand ses tribus venaient sur quelque lande nouvelle de la grande prairie bâtir leurs huttes de branchages, on eût dit, le lendemain, l'éclosion merveilleuse d'une forêt. Le roi Abraham savait la justice, domptait les fauves et terrassait les rebelles, et nul ne défendait mieux la part qu'il s'était conquise contre les barbares du Nord et les pirates du Sud. Quand le roi Abraham était encore tout jeune, son père, qui était puissant dans une grande ville près du plus ancien berceau humain, l'avait fait partir au loin, lui et les serviteurs fils de ses anciens serviteurs qu'il ne voulait plus nourrir, car la cité, en ses murs de pierre sèche, était devenue trop étroite.

Abraham augmenta son peuple des esclaves qui gémissaient d'un lourd collier de fer, il les prenait aux cités avares, il en diminuait les tribus en marche; il appelait les pauvres du renom de sa justice, ainsi que les peuplades aux mœurs douces qui fuient devant le galop de hordes. A l'aube encore pure, au coucher sanguinolent du soleil, Abraham offrait à l'Inconnu les paroles d'attente et d'espérance de ses peuples, et il écoutait les conseils de douceur

de la nuit jusqu'à ce que l'Inconnu lui eût parlé.

Tu sais qu'une ambassade de son vieux père Tharah, qui vivait aux villes de Chaldée, lui avait, amené une compagne, la plus belle qu'il eût trouvée parmi les filles de sa race. Brune et blanche et grande, Sarah savait mieux qu'aucune autre tous les travaux de femmes. Elle devint la reine auprès du roi; mais nulle lignée ne sortait d'elle et Abraham se désespérait.

Et les siens disaient : Nous ne serons pas, comme les races qui nous environnent, un grand peuple, nous n'enverrons pas au loin, sous le commandement du fils de notre roi, nos fils qui iraient édicter nos lois et fonder dans les plaines lointaines un peuple à notre image. Les Elohim firent l'homme à leur image, l'image de l'homme le plus près des Elohim, le roi, doit guider la tribu, image du peuple, vers les lointains. Notre peuple ne pourra engendrer le peuple fils, notre peuple n'est pas élu par le Seigneur et nous ne ferons pas souche de races nombreuses et dominatrices.

Abraham pensait comme eux. Il pensait douloureusement que ses lois et ses symboles demeureraient bornés en un coin de l'univers, et que la sagesse des rois pasteurs allait mourir en lui; comme il aimait Sarah, qui était pour lui le seul reste, aussi le signe évident de la maison de son père et de ses aïeux, il se désespérait sans agir, et il aimait

Sarah et pour sa beauté et pour les souvenirs qu'elle évoquait.

Il advint que, parmi des esclaves délivrés, se trouva une très belle jeune fille. Elle s'appelait Agar. La matité brune de son teint faisait ressortir ses larges yeux noirs et phosphorescents; ses nattes lustrées comme l'onyx, belles, lorsqu'elle les serrait en couronne, abondaient, lorsqu'elle les dénouait, comme la frondaison du saule, et les hommes disaient dans le peuple : la reine Sarah n'est plus la plus belle du camp. Elle est splendide comme la froide lune dans un ciel doux, comme un fruit mûr, mais celle-ci est la fille du soleil, et ses yeux réchauffent tel un midi flamboyant.

Et Abraham partageait l'enthousiasme de ses hommes, si bien qu'il la refusa aux meilleurs de ses guerriers, et qu'il eut d'elle son fils Ismaël. Mais la reine Sarah menaça de se retirer vers les villes de Chaldée. J'emporterai, disait-elle, avec moi, le souvenir de ta race et le chaînon de la chaîne d'aïeux qui te relient aux Elohim; et l'on dira que tu n'as point su conserver les lois de la justice, et tu seras retranché dans le passé, et ton peuple sera une horde neuve, sans lois et sans droits dans la grande prairie verte.

Sarah, répondit Abraham, un peuple ne vit pas seulement du passé, il ne peut être seulement une migration qui plante ailleurs qu'en son berceau

les lois et la foi de la patrie ; tu ne m'as point donné de fils qui puisse conduire les fils de mes hommes vers les terres lointaines et les mers inconnues et celle-ci a été sanctifiée par la vie. Alors, dit Sarah, je ne veux point attendre qu'il ait l'âge d'homme pour porter ailleurs ton nom et tes lois ; qu'il parte tout de suite et elle avec lui pour le guider ; qu'ils partent seuls. Et le roi Abraham, encore dominé par le souvenir des années longues du premier amour, le permit.

Agar partit par le désert et peu d'hommes l'avaient suivie. Les lourdes fatigues les décimèrent ; beaucoup rentrèrent dans les campements d'Abraham, car il les humiliait qu'une femme eût l'apparence du commandement suprême. Agar erra dans le désert. Elle souffrit de la faim, elle souffrit de la soif, elle souffrit de l'effroi quand la voix des grands fauves se répercutait dans les solitudes ; aux maigres oasis, parmi les points d'eau, elle trouva des peuplades encore enfantines ; elle leur apprit les arts qu'elle savait, et ceux-ci la défendirent. Elle fut reine, elle fut captive ; ses fuites préparaient ses triomphes, ses triomphes succombaient sous les conspirations de l'avarice et de la ruse, et souvent loin des tentes incendiées elle dut s'enfuir emportant son fils entre ses bras, et le petit Ismaël souriait à ses larmes abondantes et jouait de ses doigts avec les belles tresses noires. Sa beauté lui sauva souvent la vie,

quand elle apparaissait droite et brune entre les feux des nomades pour leur demander le pain et l'asile, et ceux-ci se prosternaient d'abord comme devant une apparition.

Enfin, Ismaël grandi devint un chef de guerre, et son peuple s'accrut nombreux ; il régna par la conquête et par la science, et Agar luttait près de lui dans les combats, elle promulguait des lois sages, et le souvenir de sa grande beauté vivait parmi les peuplades.

Aucun des vieillards n'avait pu oublier le charme de sa première apparition et la sérénité de ses premières paroles. Et quand elle mourut, son souvenir se déifia et devint pareil à celui d'une Isis victorieuse ; c'était la mère des races de splendeur et de courage dont les chevaux vainqueurs ne s'arrêtent que devant les flots d'océan, et quand le soleil se lève, c'est sa face de victoire qui met en fuite la lune charmante et pâle.

LE DIEU ET LES DÉESSES

Tout ceci, dit Joseph d'Arimathie, est le murmure de l'homme; moi j'ai vu l'aube du divin.

Le roi reprit : une aube de douceur, mais une aube humaine. —

Les anges de merveille vinrent prédire la nais-

nance, des harpes résonnèrent au soir d'annonciation. —

Dans le parvis du temple les anges de lumière se manifestèrent à la femme de Manoah. La promesse céleste flamba devant les yeux d'Hannah, et toutes deux, toute leur douce vie demeurèrent en prière devant l'hôte miraculeux de leurs flancs. C'était aussi, à cette heure-là, l'aube du divin. Il est souvent venu l'homme de la promesse, l'Incarné, pour mourir sans avoir parlé! Dalila tua le fort, et quand Samuel s'éleva du sol chez la Pythonisse c'était du dur exil qu'il revenait, et non point de la tombe. —

En ta pensée, sire roi, dans ta science qui est ton culte, pourquoi des formes féminines se lèvent-elles immortelles et presque divines, et pourquoi l'homme du passé n'est-il à tes yeux qu'un sage? —

Le divin, reprit le roi, est un culte accumulé par de longues prières et de longues contemplations. Puisque le monde pensant vit en l'homme et en la femme, pourquoi l'humanité n'érigerait-elle pas ses déesses? La beauté n'est-elle pas la forme immédiatement sensible du divin, et la femme ne contient-elle pas autant des possibilités de souffrance qui la complètent? L'homme, la race humaine, est, malgré les apparences contradictoires, toujours identique à elle-même. La même minute revit depuis que le monde existe, on la raconte depuis

qu'on parle. Les mêmes faits ne se lassent pas d'être. Tout cet entrelac de joie, de douleur, de haine, d'amour, qui passe, aux yeux des simples mortels, pour la complication profonde du monde, la femme le contient, autant que l'homme, plus intensément, plus rapidement. Les fanfares de victoire et les lugubres gémissements des deuils elles les entendent à la même minute ; elles pensent et elles agissent, toutes données à l'impulsion. Elles entraînent par l'existence vers la voie. Elles proclament d'un mot l'orientation de la route qui souvent sera si dure à fixer dans les sables. Dans le monde physique l'homme agit et la femme écoute. Dans le monde moral, la femme agit et l'homme contemple.

A l'humanité primitive, il fallait donc des formes de déesses. Le dieu de l'homme, le Messie annoncé, n'est jamais venu, il se construit lentement de ceux qui arrivent et meurent en laissant un balbutiement plus profond que ceux naguère entendus. C'est en eux, c'est en nous chez qui leur vie brève se multiplie par la méditation et par l'étude, que se construit le Dieu, c'est-à-dire la beauté mentale de l'homme. D'eux les voyants aimables, les voués à la mort dure, il demeure un signe, et ce signe c'est nous qui ouvrons toute notre âme à leur essence.

Des milliers de tabernacles attendent avec un

socle vide pour la statue, une table rase pour le livre, et les fêtes sont déjà prêtes depuis longtemps pour le ruissellement du vrai ; mais qu'en voit-on d'autre qu'un reflet! Et la conquête de la vérité est si infiniment ardue que les grands émissaires de la conscience nous la laissent filtrer entre les doigts comme des gouttelettes d'eau pâle.

Celui des rives du Jourdain, dont la voix tonnait sur la Palestine, le lustral prophète, qui ne resta sur les frontières du monde que pour emmener plus de disciples de la pauvreté et du silence vers le désert, celui dont on trancha la tête, que reste-t-il de sa pensée? Et de Jésus que demeure-t-il, outre les larmes des femmes, notre tristesse et des pardons sur des consciences? Les Fils de l'homme agitent l'univers, comme une pluie. Des gouttes brillent un instant sur toutes les feuilles et toutes les fleurs, puis, tout se sèche et la même apparence qu'auparavant revient. Bien des gouttes ont dessiné des sphères mobiles et passagères sur les lacs, les rivières et sur l'océan. Il passe une nuée fine et pleine des mansuétudes bénies; la terre se rafraîchit; puis l'ardent soleil redevient maître, disque d'or, disque de gloire et de pompe, disque flamboyant de passion, avec sa leçon de désir violent et journalier. —

Alors que faire? dit Joseph d'Arimathie. —

Attendre. Si tu restes les yeux fixés sur l'avenir,

sans rien regarder que l'apparence de l'énigme, la vie de la terre et de l'homme t'apparaîtront immobiles, et tu t'attristeras de ce que l'immortalité non encore démentie de l'effort humain sur la terre n'aboutisse qu'à regarder le même rayon de soleil découper le même pan d'ombre fixe sur un mur. Si tu regardes derrière toi, l'espoir te viendra des chemins parcourus; ah ! si après un jour d'audace ne venaient des années affaissées, si l'homme n'hésitait si souvent devant les hautes herbes des landes inexplorées ! Le vaisseau de bois que tu m'apportas prend place parmi les éléments de notre culte puisqu'il représente une prescience et une douleur et sans doute en sera-t-il longtemps l'objet le plus précieux, puisqu'il est le plus nouveau et signifie ainsi tant d'idées accumulées, aussi parce qu'il émane du plus instinctif des héros de vertu, et aussi parce que tout fait croire, en raison même de sa récente existence, que de longtemps aucun ne se lèvera dans le rayon de vie que nous pouvons atteindre de notre pensée.

Mais, Joseph, c'est comme l'arche, une cassette, un signe, et tu ne m'en saurais expliquer que la belle mélancolie qui te saisit lors de sa contemplation. »

Darès entra. Sire roi, un voyageur vient de par la route des sables de se présenter au château; il est très las, d'aspect très pauvre, ses yeux sont

caves, sa chevelure longue et noire est emmêlée d'une broussaille d'argent.

Nous le verrons, dit le roi.

Et devant le voyant et le saint qu'ils étaient, Darès introduisit un homme. A cette minute un rayon de soleil pénétra dans la haute galerie, si intense et chargé des vigueurs célestes, que le vaisseau de bois de Joseph d'Arimathie, déposé sur un socle d'autel, sembla s'embraser d'un feu poudroyant et fixe.

CHAPITRE V

AHASVERUS

Sois le bien-venu, dit le roi. Étranger, tu peux à ta guise nous dire ou nous céler ton nom, et d'où tu viens. Notre volonté et notre loi exigent seulement que tu sortes de ce château quand cela te plaira, moins triste et plus doté des biens de fortune, que tu n'y es entré. —

Et l'homme répondit : Je suis Ahasverus, un pauvre artisan de Jérusalem.

Et comment es-tu venu jusqu'ici ?

Je fus banni.

Et d'où viens-tu tout récemment ?

Du désert large.

Et où vas-tu ?

Je n'en sais rien et peu m'importe.

Je ne te connaissais point à Jérusalem. Je suis Joseph d'Arimathie.

Il y a peu d'apparence qu'un puissant comme vous se souvienne d'avoir aperçu un pauvre hère comme moi.

Bois, dit Balthazar; il tendait une coupe à l'homme, qui d'un trait la vida. Sa tête aquiline, sous ses lourds cheveux, s'éclaira, et sa main trembla un peu comme de plaisir, et ses tempes battirent sous la coulée de la source de force. Ses mains étaient larges et osseuses, dures, et quand il reposa le vase de métal, toute sa stature apparut haute, forte; sa face était couleur de cuir fauve, et ses pieds nus; une longue tunique brune et un vieux manteau le couvraient.

J'ai vu souvent, seigneur Joseph, votre palais dans les vignes et vous-même je vous ai vu partir pour la chasse sur votre beau cheval blanc harnaché de cuir rouge et votre faucon blanc au poing, et la suite de vos serviteurs, plus magnifiques que vous, dans leurs costumes et dans leurs armes; je vous ai vu revenir joyeux lorsque las du travail j'allais regarder le soleil rougir comme du sang, sur la ville.

Où habitais-tu ?

Vous n'y passiez guère, dans cette rue qui mène de la ville au charnier, à la voirie, au lieu des exécutions capitales, dans une rue salie de ces voisinages de chenils de pauvres et de courtisanes misérables, en un terrain pierreux où les arbres ne poussent pas, où c'était la lie de la ville qui causait le soir auprès de la fontaine.

Quel était ton labeur? dit Balthazar.

Aucun et tous. J'aidais aux maçons, j'étais un peu charpentier, un peu forgeron, toute besogne m'était aubaine qui me donnait quelques poignées de farine, ou une petite outre de vin. Il ne fait pas bon être pauvre en Israël.

Pourquoi fus-tu banni ?

Ne le saviez-vous pas, seigneur Joseph ? J'ai ouï dire, en effet, que Caïphas vous avait fait emprisonner; d'ailleurs, qui sait quelque chose d'une vétille telle que moi? ou peut-être Pilate avait-il déjà ouvert votre cachot. Je fus banni sans qu'on m'en dît la raison. On me menaça des supplices si je demeurais, au vrai je n'en avais guère envie, qu'importe où l'on est malheureux... Je crois que ce fut pour n'avoir point ouvert ma porte à Jésus qui montait au Calvaire ou ne lui avoir point offert une place sur mon banc. Je n'agis point par dureté ; mais tous les condamnés passaient devant ma maison et quand on doit mourir, autant se hâter... C'est moins de misère.

J'aurais cru, dit Joseph, que les prêtres t'eussent félicité.

Oui, quelques-uns, ils sont assez durs... je donnerais de bon cœur les années de misère qui me restent pour ne l'avoir point fait... Pourquoi ai-je refusé... d'un premier mouvement ! j'étais dur dans la ville dure... et puis tout a passé, et malgré la lenteur apparente, si vite... et réfléchir parmi ce

hurlement... « Il veut être le roi des juifs, il veut être l'esclave du César... oh, le beau fils de David... fils de David appelle tes gibborims... protégé de Dieu, que les anges nous viennent flageller et nous ouvrir le crâne du sabot de leurs chevaux ailés... il nous faudrait cela pour te croire... où sont tes miracles, et toi qui as ressuscité Lazare, l'occasion va se présenter tentante et opportune d'une résurrection... Lazare était un comparse... C'est la Maddaléenne qui... et des cris, une bourrasque de cris comme chaque fois qu'on menait quelqu'un à la mort.

Tu ne l'as pas reconnu ?

Lui, Jésus?

Lui, Jésus, le doux Sauveur.

Eh non! la haine qui lui lâchait ses dogues escortait de même tous ces funèbres passants et j'en vis tant, et les grandes voix du pauvre, c'était en des fosses du palais qu'on les emplissait du sable épais de la mort, ou bien dans ces fonds de caverne traqués où trompés et attirés dans un bois obscur les hommes de liberté sont morts; il y a des poisons... On ne nous montrait guère de héros dans notre rue qui mène à la croix, ou l'on nous disait que c'étaient des voleurs ; oui, j'ai vu des braves pris de l'autre côté du Jourdain, vendus par le guide arabe, trompés par les émissaires de l'Hérode que Javeh confonde, de l'assassin pourri, mais

quand on les amenait à Jérusalem, blessés, attachés sur des chameaux comme des ballots crevés, car leur sang coulait, on racontait surtout leurs vols et leurs déprédations. Beaucoup étaient partis parce que le publicain les ruinait qui ont parfois volé le publicain, et même fait pis.

Ahasverus, tu n'as pas été étonné d'entendre Joseph d'Arimathie appeler Jésus, le doux Sauveur?

Non, c'était son ami, et puis j'ai peut-être vu quelque chose.

Grâce à quoi?

A l'ombre de sa mort sur la ville; et de n'avoir rien compris, de n'avoir rien vu, rien su, d'être resté ce jour-là, et sans doute d'autres jours avant, devant des âmes plus frêles et plus profondes que la mienne bourrue, durement châtiées, sans que je puisse faire autre chose, et ce peu n'est rien, que les laisser reposer sur mon banc, c'est mon souci dans ma nouvelle détresse moins pire que l'ancienne, c'est ma seule détresse.

Je vis ceux qui pleuraient près de son corps, ils se désolaient en leur cœur, et celles qui étaient avec eux étaient belles de noblesse et de filiale souffrance; les pharisiens se moquaient d'eux, ils étaient fertiles en anecdotes, mais ils semblaient des fouines, au moins ceux que nous autres du petit peuple rencontrons, en les comparant aux

amis de Jésus. Ceux-ci emportèrent pieusement son corps ; quant à l'Iscariote, je pense qu'ils l'ont tué. Peu de temps après cette mort, on conta, c'étaient les Galiléens qui parlaient, que la mort de Jésus était crime plus grand qu'aucun précédent, qu'à cause de ce crime on reverrait les vieux malheurs, et les Hébreux seraient dispersés comme autrefois par le fléau du conquérant; et beaucoup de pauvres allaient vénérer et pleurer au lieu du supplice... Les prêtres commencèrent à parler autrement; à les entendre on les avait trompés, on n'eût dû que bannir Jésus, ce doux, qui n'avait eu qu'un tort, celui de toucher aux menus détails de la cité, autrement homme instruit, favorisé parfois des communications divines. Ils ne le craignaient plus, et ils craignaient les Galiléens qui s'étaient conquis tant d'amis par leur douceur et par les promesses de l'extase éternelle pour qui suivrait leurs enseignements. On me reprocha durement d'avoir refusé mon banc, d'avoir fermé ma porte ; je n'en étais déjà pas si heureux. Enfin, vous pensez bien qu'on ne reprocha rien à Caïphas, ni aux puissants du Sanhédrin ; aucun de ceux qui avaient commis le meurtre ne fut inquiété, mais ils furent heureux de me désigner aux haines et de me bannir, comme on eût pu exiler le charpentier qui avait coupé le bois de la croix, le cloutier qui avait fabriqué les clous, et les pères des soldats romains qui, comme tous les

jours, montèrent la garde près des suppliciés. Et l'exil me fit plaisir, car j'avais déjà banni ma ville et ma race de mon âme, j'étais trop malheureux pour aimer une ville; maintenant voyageant durement, ne voulant m'arrêter nulle part longtemps, anxieux de n'être plus d'un pays, de ne plus agir collectivement, de ne plus être trompé collectivement, je vais à la recherche de nouvelles détresses, toutes moins pires que l'aspect de blanc mensonge d'une cité. Voulez-vous me redonner une coupe, je suis las, malgré ma force.

(Et la buvant...) Seigneur, ce vin est le courant heureux de la vie, il est chaud, il est bref; le plaisir qu'il cause est court comme celui d'une pensée heureuse, ou de l'espérance d'un rêve heureux. Le vin est impalpable, presque comme la vérité qui nous fuit, nous laissant aux doigts un goût de pulpe. On en est saisi tout entier comme d'un espoir et aussi abandonné tout entier, mais on ne l'en déteste point, pas plus que l'espérance et on veut ressaisir le charmeur qui chante en un palais sous le crâne, fût-il dur et épais comme le mien, celui d'Ahasverus, du pauvre tâcheron de Jérusalem. Et j'ai tant marché, depuis tant de jours, Seigneur, que je vous supplie de me donner licence d'un peu de repos ; demain je repartirai, et vous aurez fini de voir un pauvre sot.

Ahasverus, dit Balthazar, depuis que tes pas se

sont éloignés de Jérusalem, en ton périple n'as-tu point rencontré de Juifs ?

Ah si, Seigneur, quelques-uns; ils prêchent la foi nouvelle, et la nouvelle incarnation de Javeh. A les entendre, Moïse n'était qu'un petit garçon ; ils recommencent; un Hébreu, c'est un homme qui prêche la foi nouvelle. Ils n'ont jamais fait que cela, et quand leur foi à Javeh leur paraissait trop ancienne, ils étaient parfois idolâtres ; j'ai aussi de mon temps sculpté des Baals pour des amateurs riches, grossièrement, pour mettre dans un coin de jardin. Mais vous les entendrez pépier la foi nouvelle à tous les carrefours du monde, jusqu'à l'heure où les gentils les réduiront au silence, jusqu'à ce que leurs corps et les bûchers s'évaporent avec les fagots en flammèches d'or, dans un peu de fumée ; il leur faut toujours un peu de fumée ; ils prêchent courageusement, et des tas de pierres servent à la fois de tombeau pour eux, et d'indication pour reconnaître la route. Mais ils prêchent bien courageusement. Ils recommencent, c'est le signe de la race.

LA NEF DE SALOMON

Ahasverus ne quitta point le château sitôt qu'il l'avait déclaré, car l'ingénieuse hospitalité du roi le

retint assez longtemps sous prétexte de menus travaux de fer ou de bois. La plus grande partie du jour Ahasverus besognait avec fougue, puis vers les heures du crépuscule, il s'attardait longuement à causer avec Darès. L'esclave noir aimait l'errant et il eût voulu le mieux connaître pour le guérir plus sûrement de sa tristesse, car, pour le bon esclave, ne pas être tout à fait heureux, c'était montrer la plus profonde douleur, et pour le distraire il lui contait ses plus merveilleuses histoires. Connais-tu, lui dit-il un jour, l'histoire de la barque du roi Salomon? Et comme Ahasverus, en riant, professait l'ignorer, Darès lui dit : Pour qui, ainsi que toi, veut ronger sa vie au long des routes multiples, il faut la savoir, elle est vraie et utile.

Lorsque Salomon eut construit le temple immense qu'avait rêvé son père David, que les treize mille piliers de cèdre soutinrent les dômes où les lamelles d'or présentaient dans leurs courbes toutes les hautes paroles inspirées des Elohim, qu'il y eut suspendu la lampe merveilleuse sous laquelle le plus simple prêtre transfiguré de lumière semblait un roi tout-puissant, il se demanda s'il avait assez fait pour que la louange de son Dieu fût proclamée par toute la terre. Il parcourut le temple et fut satisfait; la joie des fidèles emplissant les parvis de leurs cris admiratifs, leur respect plus grand lorsqu'à travers la forêt des piliers de cèdre ils

apercevaient la chaire d'argent massif du pontife en face le trône d'or du roi, et le merveilleux tapis qui se déroulait vers le sanctuaire pour que le roi et le pontife pussent s'agenouiller devant les battants du tabernacle avant qu'il s'ouvrît, le contentèrent. Il regarda aux murs les palmes, les ailes de bronze qui semblaient emporter les prières, les grands bœufs d'airain qui soutenaient les vasques de purification; il longea les terrasses extérieures et monta sur les tours; il vit avec plaisir tous les oiseaux familiers à qui l'on avait construit des nids pour que leurs volettements et leurs cris parussent continuer dans le ciel infini le verbe enthousiaste des femmes heureuses de leur piété. Il vit l'étang consacré d'une eau si claire, que, malgré sa profondeur, on déchiffrait sur le fonds de marbre des mosaïques aux vives couleurs qui étaient les noms du Dieu créateur, et pourtant quand il rentra vers le palais au pas lent de son char il était soucieux et sentait que son hommage au Très-Haut était incomplet.

Et, cependant, rien ne manquait au temple superbe, et sa colline dépassait les plus hautes du pays de la foi; les chœurs chantaient les louanges de Javeh d'une voix si mélodieuse que les rois captifs et les hôtes de Salomon dédiés à d'autres religions sentaient sur le glissement argentin des sons l'amour du Dieu d'Israël les étreindre, et quelques-uns se convertissaient lorsqu'au rythme le plus

doux, tendre comme des répons de fiancée, glissaient les portes devant l'étincellement blanc et vif comme foudre figée, du sanctuaire. Ah! ces temps-là, dit-on, les allégresses d'Israël sonnaient en chansons admirables, les tambourins rythmaient la joie sereine de la Palestine, comme celle d'une jeune et belle épouse d'un dieu triomphal, et les peuples dans leurs îles, dans leurs déserts, derrière leurs fleuves, regardaient jalousement, énamourés, passer sa beauté sur le char d'or aux roues de rubis. Sion nonchalante tendait la main vers ses corbeilles et c'étaient vendanges ruisselantes et gaietés bruissantes avec des chansons dans les chemins pierreux, hymens sur les hauts lieux, et des milliers d'ânes et des chargés d'outres grimpaient vers les villes. Sion étendait la main vers ses ports, et sous ses pieds, en vidant les galères, elle entassait les ballots de pourpre, les grandes idoles dorées des pays jaunes, celles des noirs qui sont en bois mal travaillé, mais les yeux sont des escarboucles, de rubis les pointes des seins des déesses et de toutes les pierreries splendides, au hasard assemblées, leurs colliers; et aussi les idoles des Hyperboréens, bois mal équarris, mais revêtus des plus belles toisons douces et blanches ou bleuâtres des bêtes inconnues, et entre ses pieds s'amoncelaient des amas de bois parfumé, si bien que la maison du plus pauvre à Sion contenait des arômes des terres odorantes.

Aux jours de fête, Sion se parait des plus belles étoffes de lin qu'on pût trouver dans le monde, et elle élevait au-dessus de sa tête, pour que les peuples en fussent charmés, des écharpes de colliers lumineux comme des astres. Puis elle souriait de toute sa face et de toutes ses femmes à son maître Salomon, le plus beau des fils de Javeh. —

Songe ancien, dit Ahasverus, Sion est amaigrie dans son enceinte, et le temple, quoique si beau, parure encore de la ville, n'est pas cette merveille que tu crois. —

Je te conte, dit Darès, les beautés du vrai Temple, celui que Salomon bâtit pour lui, autant que pour Javeh; ne se pensait-il pas le reflet de Javeh bienfaisant. Celui que tu vis, des hommes le rebâtirent, des hommes seulement. —

Mais, reprit Ahasverus, des hommes éprouvés par l'exil et le malheur, et n'est-il pas plus beau, ce temple où les piliers sont de la souffrance, où les palmes s'obstinent à l'espoir, oui peut-être plus beau, et moins cependant, que les salles aux murs nus, où les Hébreux des exils s'assemblaient pour ne point oublier leur langue et leur loi. —

Pour toi, l'errant et le solitaire, mais n'est-on pas plus près des forces éternelles lorsqu'on peut tous les jours voir leur temple illuminé et leurs statues...

Non, l'image fixe d'une divinité me gênerait.

J'aime mieux écouter en moi le temple se bâtir.

Enfin, dit Darès, tel ne fut pas l'avis du roi David ni du roi Salomon. Ils étaient puissants et fils des Elohim, et toi tu n'es qu'un pauvre diable, cela fait une différence dans les idées ; moi je ne suis qu'un esclave, j'accepte les pensées des puissants et les crois vraies, parce qu'elles sont plus belles et fleuries. Ceux qui portent une amulette sont plus contents que ceux qui à ta mode cherchent le désert dans les villes et des piscines dans le désert. —

Bien. Que manquait-il donc au temple de Salomon ? —

C'est ce que le roi chercha longtemps. Il consulta les pontifes, les sages, les juges ; tous étaient heureux sous leur tiare enrichie ; il demanda l'avis des marchands avisés, tous lui dirent que l'été du monde florissait; il consulta des gens du peuple, ils s'enchantaient de pouvoir paisiblement dormir près de l'aire ou de la fontaine, roulés dans leurs manteaux, sans que jamais plus les cris de panique signalassent à l'horizon les pillards arrivant sur leurs maigres chevaux en rapides déprédateurs. Il proposa son inquiétude à des dames, dans le palais; elles ne s'étonnèrent que de son singulier souci, et pour toute réponse lui montraient les coupoles effulgentes et les tours colossales, et les terrasses de la ville comme une joyeuse pelouse aux pieds du temple et du palais.

Un jour que le roi Salomon errait assez loin de sa maison de plaisance à Gilead, célèbre par ses grandes ombres et ses colossales pommes d'or, il avait abandonné la route droite et ombreuse; il se vit dans une région qu'il ne lui semblait pas connaître, et bien distante de toute la beauté lustrée de son royaume. C'était comme une gorge entre des collines de pierre grise qu'escaladaient en bouquets les genêts et le thym et au-dessus de la gorge planaient des éperviers. Là il vit venir à lui chantant et dansant, cambrant sa ceinture rouge et des crotales à ses doigts, une belle fille ismaëlienne. Elle avait les traits de ces tribus qui errent dans le centre des déserts arabiques, à qui l'on attribue la prescience et le don de dévoiler le sens des chansons de l'oiseau et de la forme du nuage, et beaucoup d'entre elles vivent sur les confins du pays de Madian.

Et la jeune fille lui dit : Salut au bien-aimé, salut à l'homme anxieux... puis elle s'enfuit en riant. Le roi la poursuivit, mais la capricieuse jeune fille très agilement passait à travers les grandes touffes et sautait le lit pierreux et sec du ruisseau. Enfin elle daigna s'asseoir sur un quartier de roc et ainsi Salomon put l'approcher. Il lui demanda le sens de ses paroles... « Bien-aimé, lui dit-elle, tu l'es de tout Israël, car tu es le roi Salomon; anxieux tu l'es, car tu cherches ce qui manque au temple et personne

n'a pu te le dire, et la fille ismaëlienne ne veut pas te le dire. Devine si tu peux. » A côté d'elle deux grands lys flexibles et superbes se penchaient. Elle en arracha un et le lança dans l'espace; le vent le saisit, il tournoya et fut bientôt hors de vue, et tandis que le roi réfléchissait, l'Ismaëlienne s'enfuit à nouveau sans qu'il essayât de la poursuivre.

Salomon chercha dans sa sagesse. Il lui sembla que ce lys sauvage c'était l'Ismaëlienne elle-même et la disparition de la fleur, sa fuite vers les collines arides; un des lys demeurait sur sa tige. Cela signifiait-il que ces deux fleurs devaient être séparées, qu'une autre devait croître en place de l'arrachée? Et sa pensée ne cessait d'identifier les lys sauvages et la belle fille grêle et forte. Il quitta de nouveau les cèdres de Gilead et retourna dans la gorge rocheuse, sans y voir désormais personne et il en souffrait, lorsqu'un jour, sur la terrasse de son palais, la jeune fille apparut droit devant lui et le roi ému la pria de rester dans Gilead. Si j'acceptais, Seigneur, vous m'en renverriez bientôt. Comment le roi puissant peut-il se laisser charmer plus d'une minute par une fleurette de rocher, et je croirais toujours que c'est pour savoir le mot de l'énigme, que vous me dites que vous m'aimez. Roi puissant... je m'en vais; cherchez seul, et elle disparut.

Et le roi resta en lui-même. Il sentait bien qu'en tout ceci il s'agissait du temple autant que de lui. Si moi, se dit-il, j'ai ressenti tant de plaisir à respirer un instant ces lys sauvages, moi, habitué aux plus merveilleux parfums, si je flambais de telle joie à l'approche de la fille errante, moi que touche la satiété, et l'aridité de ce sol me ravit, moi, le maître des domaines et des palais! Il pensa que Javeh également pouvait ressentir un instant d'éloignement pour le luxe qui lui était préparé, que le dieu des espaces infinis et des gouffres où bout la matière pouvait trouver mesquin et indigne de lui, le plus somptueux des assemblages de marbre et d'or, et voici ce qu'il fit, obéissant à sa méditation.

Il fit construire une nef, du bois le plus magnifique, et la para sobrement des plus moelleuses étoffes; au milieu de la nef on aménagea une sorte de pavillon clos, et le roi Salomon y plaça une des épées et une des couronnes léguées par David. Les flancs de la carène furent peints extérieurement du vert qui signifie l'espérance, intérieurement de la pourpre où rayonne la gloire. La poupe, la proue, les mâts furent enlacés des plus belles guirlandes des fleurs résistantes et spontanées qui croissent non loin de la mer. Au dedans du pavillon, près de l'épée de David et de sa couronne, Salomon fit graver sur une plaque d'or : « La nef, l'épée et la couronne sont destinées au nouvel élu du Seigneur;

elles seront ses témoins les plus humbles auprès de ceux de la terre. » Puis, devant ses principaux officiers, en petit nombre, ceux à qui il dévoilait sa pensée, on lança la nef à la mer, sans qu'aucun matelot y demeurât. Elle fendit les flots avec l'aisance d'un cygne sur la rivière et bientôt disparut dans la brume légère de l'horizon.

Et Salomon dit aux siens : l'Éternel a maintenant ses deux temples, celui de la colline de Sion qui lui dira notre amour, sa force, sa volonté et notre contemplation devant ses bienfaits, et cette barque consacrée qui va vers lui, par les caprices des horizons, hommage à sa forme inexplorée, à sa forme peut-être secondaire, mais existante, le Hasard.

Et Ahasverus souriant dit à Darès: Heureux vieillard chez qui vivent, comme l'arbre en pleine terre, les contes d'or des aïeules.

LA PAQUE

Comme les jours de la Pâque approchaient, Ahasverus demanda au roi Balthazar la permission de partir. Sire roi, dit-il, j'ai trop tardé en votre gracieuse compagnie et le remords me point d'être un heureux de ce monde. Le devenir d'Ahasverus n'est point d'assister à des fêtes qu'il ne comprend plus,

et je ne veux, sire roi, maintenant saisir autrement que par moi-même et de la souffrance, le sens de ces fêtes que jadis je célébrais passivement. Laissez, sire roi, le pauvre Ahasverus accomplir la destinée qui est inscrite en tous ses rêves, et marcher puisque c'est le vœu de toutes ses fibres. En agissant ainsi j'obéis à des buts, je crois, supérieurs à moi. —

Je voudrais, seulement, Ahasverus, que tu nous quittes avec un peu de joie, et, s'il se pouvait, diminuer tes prochaines fatigues. Veux-tu qu'une nef te mène vers telle côte lointaine que tu désigneras et t'y laisse avec un peu d'or? Veux-tu qu'une caravane t'accompagne par les sables; quand tu seras arrivé aux riches cités, ou bien aux campagnes abondantes, tu la renverras, en conservant de son chargement ce que tu croiras nécessaire? —

Merci, sire roi, dit Ahasverus, je veux marcher seul, et partir par la route de terre; je vais vers les pâturages maigres, les gorges désolées et les tribus pauvres. J'y veux entendre, plus à l'aise qu'aux grandes villes, si mon âme, que vous avez rafraîchie, continue à revivre. —

Au moins accepteras-tu un bon cheval qui diminue pour toi les premières fatigues... —

Je l'accepte, dit Ahasverus, pour passer plus vite à travers les hommes, et sur vos domaines. Je ne veux de longtemps voir personne, pour que ne soit point gâtée l'exquise impression de halte et de trêve

que j'emporte de votre hospitalité. Arrivé à d'autres régions, dès que je rencontrerai un beau jeune homme qui croie encore qu'à courir plus vite on arrive plus tôt, je ferai don de votre cheval à sa jeune impatience. —

Va, dit le roi, et sois heureux. Darès va te mener aux confins des jardins; et Ahasverus prit congé de lui et de Joseph d'Arimathie.

Vieil ami, dit Ahasverus à Darès lorsqu'ils furent arrivés aux confins du jardin où un jeune écuyer tenait déjà en bride un beau cheval, je n'ai plus de ma vie ancienne, du temps où j'étais sec et dur et préoccupé de mille minuties, que cet anneau de bronze. Je te le donne, il ne me rappellera plus le vieil homme que je fus et il te fera souvenir du répit que j'ai trouvé dans tes contes et dans tes chansons; que la vie te soit longue et que la paix de ton âme soit la douce fontaine intarissable du ton de ta chanson, où tu tresses le plaisir de vivre, d'écouter et de regarder, comme un homme habile assouplit l'osier pour les corbeilles qu'on remplira de fruits; prends, et adieu. Non, ne me donne rien en échange, je ne veux rien posséder que moi-même. Adieu.

Et Ahasverus sauta sur son cheval et de quelques bonds s'éloigna.

Au jour de Pâques, des trompettes sonnèrent de

toutes les tourelles vers le ciel limpide et infini, vers la beauté du jour. La veille, les serviteurs avaient dépouillé les jardins de leur abondante parure, et les murs du château étaient étreints par leurs soins d'un ensoleillement embaumé. La terrasse et les marches de l'escalier qui descendent vers la mer s'ennoblissaient de roses rouges comme le sang du soleil, de roses jaunes et blanches comme les feux de l'aube; parmi la jonchée verte des branchages respiraient de larges fleurs aux tons de chair ivoirine près de celles qu'on croirait parées des robes magnifiques des reines. Des amas de fleurs rouges comme des lèvres s'associaient à celles des fleurs au cœur velouté comme des yeux. L'encens fumait dans d'énormes vases de bronze parmi la plus tiède des brises, et les blancs oiseaux marins qui tournoyaient dans le ciel paraissaient des fleurs ailées.

Dans la plus haute salle du palais, des tables étaient préparées pour l'agape, et les plus aimés des sujets du roi et ses plus anciens serviteurs y devaient prendre place à côté de lui. Auparavant que de s'y asseoir, le roi et ceux qui vivaient dans le château se portaient à la rencontre de ceux qui arrivaient par la route de terre. Leurs chevaux étaient parés de plumes d'une blancheur étincelante et de larges étoffes où des dessins d'or étaient tramés. De majestueux vieillards et de vigoureux

jeunes hommes les laissaient aux mains d'écuyers noirs, au casque léger, au corselet d'argent mati, et damasquiné, puis s'abordaient les uns les autres; des aigrettes surmontaient leurs turbans ornés d'escarboucles et de topazes, et les lotus chimériques et les autres fleurs de rêve brillaient sur leurs longues robes à couleurs vives. Des chefs des tribus du désert, plus secs et plus basanés que les autres, se mêlaient à eux drapés dans leurs manteaux d'une seule teinte et relevés seulement par les pierreries de leurs agrafes. Par une large route dallée de marbre, arrivaient d'un pas lent les éléphants énormes, et des femmes en longs voiles blancs relevés d'or en descendaient, des couronnes légères et étincelantes cerclaient leur tête et elles ne se dévoilaient qu'arrivées au portique sous lequel les attendait le roi Balthazar.

Puis ce fut de la route des sables, les files de chameaux, tout pimpants de clochettes, qui venaient, allongeant le cou, montés par des nomades serrés dans leur tunique, portant la lance et des boucliers polis dont le soleil faisait des miroirs, ou menés à la main par des esclaves à pied et balançant les deux lourds coffres dont ils étaient chacun chargés, offrandes des peuples au roi.

Et le château si grave et silencieux, le château habité de taciturnes vieillards, s'éveillait, riait tout entier à la joie de ses hôtes, à la pompe de leur

arrivée. Autour du vieux roi, vénérable dans ses longs habits blancs bordés de pourpre, et l'étincelante tiare au front sur ses abondants cheveux blancs, un collier de pierreries nonpareilles et toutes incandescentes de feux blancs sur sa poitrine, maintenant se pressaient, rieuses et respectueuses, les jeunes femmes, le voile rejeté sur les épaules, laissant voir les robes argentines, orangées, blanches avec des envolements sur leur surface de fleurs chimériques aux couleurs radieuses, des lotus violets, des fleurs mauves aux tiges corallines, et les ceintures aux franges versicolores et surtout leurs faces un peu brunes aux longs sourcils noirs et arqués et leurs tresses couleur de la nuit en fête, et leurs yeux. Darès était occupé des enfants qu'on amenait au roi Balthazar pour qu'il les bénît, et toutes leurs questions, leur gaîté et leur gentil babil fusaient autour de lui, et ses yeux étaient humides de joie dans sa face noire, et les petits l'entouraient en tous ses mouvements, comme un lierre vivant et mêlé de fleurs colorées s'agite un peu un jour de grand vent, autour d'un pilier de basalte.

C'était la Pâque, et cette année-là le roi, qui depuis longtemps ne la célébrait plus, y avait convié, longtemps à l'avance, ses principaux sujets.

Après l'agape, tandis que les jeunes femmes et les enfants s'étaient dispersés dans les jardins, que les

jeunes hommes étaient retournés vers leurs chevaux et que beaucoup déjà reprenaient la route de leur contrée, le roi Balthazar dit aux sages de son royaume :

« Je vous ai fait venir, mes amis, et vos fils et vos filles autour de vous pour vous voir une fois encore, la dernière, car des pressentiments m'ont prévenu de ma fin ou de ma transformation prochaine. Je vous ai fait venir en ce jour d'allégresse, le seul que j'aie conservé un peu plus joyeux dans ce château, où les orgues se sont tues, et les voûtes de prières sont closes, pour m'associer encore une fois à la joie de la vie renaissante, car si quelques-uns pensent que cette fête signifie l'exode des peuples de Sem, hors la main du conquérant, idée familière à quelques rameaux de notre race, je pense que Pâque signifie le renouveau de la vie, le triomphe de la vie sur la mort. C'est l'éternel sujet de réjouissance de l'homme, c'est la fête qui éclôt quand éclatent les promesses du printemps, c'est avant les jours de l'incendie du soleil sur la terre, la joie de le sentir toujours vivant, toujours vivifiant que les hymnes que vous sonnez ailleurs signifient ; c'est pour cette coïncidence d'un éveil de fleurs plus vif avec la résurrection de toutes les minutes qui se déroulent en l'univers que Pâque fut choisi, et j'admets que des jeunes intelligences perçoivent dans la pérennité de la fête une promesse des Forces

éternelles, puisque ces Forces dégagent en même temps la vie et le charme.

Mais le vœu du vieux Roi fut de regarder de la jeunesse et d'entendre un écho de la sienne avant de disparaître. Que je meure demain, que je vive encore de longues années, ce château est clos à toute arrivée du dehors, ce château est mort bientôt, vivant ou mort; moi-même je me mure dans le silence définitif. Sans doute mes amis, les Rois Mages, comme moi, dans leurs palais, se préparent à la venue d'Azraël; les neiges de nos têtes nous désignent à fondre dans le néant, et d'autres hommes et d'autres pensées naissent qui ne nous doivent point rencontrer sur la route. Allez et que le coucher du soleil vous voie loin de ce château qui, comme moi, entre, pour n'en plus sortir, en son hiver, et que mon souvenir vous soit doux. » Puis il se retira, et tous quittèrent le château comme à voix basse.

Le soir de ce jour, le roi Balthazar et Joseph, Darès près d'eux, s'étaient accoudés sur la terrasse et regardaient la mer; ils écoutaient mourir le bruit de la vague sous la clarté livide de la lune; ni Darès ni Joseph ne troublaient la solennelle tristesse du roi.

Je m'éteindrai bientôt, dit Balthazar, et vers quelle renaissance irai-je. Ah! qu'elle est bornée la science du roi-pontife. —

Jésus, dit Joseph, nous disait qu'un jour les morts ressusciteront. —

Et que ressuscitera-t-il de ce qui les faisait eux-mêmes, de leur moment, de leur heure parmi le monde? Que deviendront-ils; c'est bien la même foi, la nouvelle et non l'ancienne, avec les mêmes incertitudes, et toi, Darès, que deviendras-tu? —

Je ne pense guère vous survivre, reprit l'esclave. Ah! si l'on pouvait choisir. —

Et que choisirais-tu? —

Je voudrais naître en sachant toutes les chansons et en les comprenant toutes. —

Ce sera peut-être ta part, dit Balthazar. Remplis-nous trois coupes. Et Darès le fit; et parce qu'il était las de la journée, ses mouvements furent plus lents et comme empreints de cette fatigue lointaine qui se réunissait maintenant sur toute la face du roi. Je bois, dit celui-ci, à l'inconnu des forces éternelles, à la puissance déterminée d'avance de leurs volontés, aux forces nouvelles qui peuvent naître de la nécessité des destins.

Tout à coup une voix profonde et douce se fit entendre qui disait : « Joseph, Joseph », et Joseph d'Arimathie répondit : Me voici... — Viens et emporte avec toi le vaisseau de bois que tu apportas Joseph l'alla quérir. La nuit était devenue claire et lactée, on distingua au bas des marches de l'escalier, une nef, et sur la proue une forme blanche et

claire. Mobed, celle des ruines de la ville du passé! murmura Balthazar, vois-tu, Darès! Mais Darès répondit : Je ne vois rien qu'un grand reflet de lune sur la barque. Ah! s'écria-t-il, c'est la nef du roi Salomon, elle vient chercher l'Élu... Joseph était revenu sur la terrasse. La voix reprit : Joseph et le roi Balthazar doivent tous deux entrer dans la barque qui les conduira où le destin les doit mener. Obéissez de suite à la voix divine. Et Balthazar répondit : Ne puis-je emmener mon fidèle Darès? — Non.

Et Balthazar dit à Darès : Il faut bien que quelqu'un m'attende en ce château de toute ma vie passée où je reviendrai mourir. Attends-moi, mon frère.

Ils embrassèrent Darès, et tous deux descendirent. Aussitôt la barque bondit sur la mer; une grande forme blanche se tenait à l'avant, celle que Balthazar avait reconnue, mais à cet instant Balthazar ne regardait que le château faiblement éclairé pour y apercevoir encore son fidèle serviteur, et Joseph se prosternait devant le vaisseau de bois qui effulgeait comme un fanal, et la nef continuait sa route.

Quand Darès se vit seul, il prit une des lampes et s'en vint comme tous les soirs considérer l'image de la déesse Mobed, et déjà ses lèvres marmonnaient une oraison, quand il la vit brusquement

scintiller comme d'un feu intérieur. Elle lui apparut un instant splendide, aveuglante, puis brusquement s'éteignit en crépitant, et des pierres des mosaïques se détachèrent et comme elles rebondissaient, Darès tomba à la renverse et mourut, tandis que la petite lampe se brisait.

Et la nuit se fit plus noire et plus profonde et s'épaissit autour du château comme si elle l'envahissait et l'ensevelissait.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

MAITRE EZRA

La grande Ville auprès du fleuve allonge ses maisons basses. Les barques sont nombreuses auprès du quai de pierre. Le lacis tortueux des rues tourne autour de la cathédrale dont le granit, rose comme la chair vive du saumon, s'élance vers le ciel; au-devant des portes les bonnes gens parlent; le pas d'un cheval sonne, des enfants rient vers le nuage; sur la place un harpeur s'avance et chante et près de lui un baladin vêtu à la mode sarrasine amène un ours dressé aux jeux. La grande ville au clair visage se mire au grand fleuve qui descend des montagnes, et tout à l'heure, comme ayant terminé son œuvre, qui est de baigner la grande ville, il s'épandra par les campagnes en mille rivières petites, en ruisselets qui courent à la mer. Les cigognes aux pattes rouges se tiennent sur les toits et des bourgeois passent, de drap vêtus, une aumônière de cuir à la ceinture. Ils sont gais quoique d'apparence sévère, car la vaillance du nouvel em-

pereur a dissipé les dangers de guerre, et il leur a tant coûté de subvenir à la guerre! Et l'autre ennemi, la maladie, est repoussé aussi; elle avait rendu livide toute la province et les rues étroites de la ville. Si les bras des jeunes gens luttaient contre l'infidèle, les bras des vieillards avaient servi à porter les civières. La province et la grande ville respiraient; les files de mulets chargés de ballots revenaient aux jours fixes pour les marchés, l'or des gens de guerre sonnait dans les tavernes, et dans l'air pur, d'où les miasmes de la peste furent exilés par les longues prières des clercs, les cloches de la cathédrale sonnent gaies comme aubaines d'argent, sonnent joyeuses, délivrées; l'interrègne du malin est passé et voici l'aube sur le royaume de Dieu.

Au couchant le soleil brille au ras des collines, le grand globe de feu est entouré de longs voiles pourprés; des anges de magnificence semblent encore le tenir en leurs mains de flamme. L'homme ne pourra regarder en face le ciel que lorsqu'ils se seront voilés de toute la blanche distance de l'horizon. Ils s'en vont vers des portes lointaines où des gardes les attendent parés de boucliers d'or vivant et ruisselant, gardes vêtus de pourpre comme des rois de la terre et placés là pour faire escorte à l'astre rentrant dans les palais divins. La colline, qu'a dorée le soleil, en garde la bénédiction

d'une fertilité, et au-dessus d'elle le ciel se revêt de bleu tendre et profond, de teintes blanches comme d'un lac immatériel plein de sourires, qui pipent le rêve et dont l'onde est encore échauffée par les mille feux de tous les trésors ; des angelots en robes d'or le sillonnent encore et tiennent en respect les monstres du rêve impatients de régner à leur tour et de voiler aux hommes les avenues d'étoiles. Dans les rues de la grande ville, comme une paix profonde s'est épandue. Voici par les mille cheminées fumer les feux de l'âtre et les feux des cuisines, et les lampes briller, orangées et pourprées dans le jour finissant. Elles vont scintiller, sereinement jaunes comme l'or, dorées comme la puissance, pour protéger derrière la porte bien fermée, le calme et le repos, contre l'incertitude et l'anxiété du crépuscule ; cependant que le repas du soir renouvelle partout la force humaine, fête de tous les jours, boisson du labeur, pain du devenir, or du temps, chair de la pensée; et des lignes d'or immense partagent encore le ciel, comme des ponts sur les abîmes, pour les messagers d'infini, avant que la nuit triomphe sur toute la terre.

Voici la nuit sur la grande ville. Le fleuve se tait presque; près des piles des ponts comme un ronron mélancolique du rouet que dévide sans cesse et sans cause le flot. Le falot de quelque lourd bateau veille, immobile comme un œil de chat, la clarté

lunaire se reflète à l'eau comme un blanc bâton brisé. Parmi la solitude céleste on dirait une longue forme éparse en la nuit toujours vierge, et ses doigts, plus beaux d'être débarrassés des bagues du monde et du jour, jouent avec les nuées. L'océan impondérable des éthers roule ses flots transparents, les étoiles sont les grains de sable de cette mer, où s'ouvrent des ravines noires et bleues, profondes comme l'ombre toute du silence. La Face de solitude et de nécessité apparaît pâle et indistincte aux feux médiocres de la lune et son corps s'étire comme pour barrer toute espérance. Le ciel est une mer sans fond sous son apparence de mur clos ; et voici des nuages troubles comme les jours de blanche grêle, et voici des nuages plus noirs que l'énigme du destin, et toute la face du sphinx sourit parmi les ballets de pierreries des petits mondes dispersés, et la voie lactée, vallée bienheureuse et illusoire, s'éclaire comme d'un retour de fête, avec de joyeuses lumières aux mains d'énigmatiques passants d'on ne sait où, si ce n'est d'au delà et de plus haut. Les maisons dorment derrière leurs chaînes de fer autour de la cathédrale, un rayon de lune glisse sur le Saint-Georges du portail. Les maisons dorment, au clapotis de l'eau, qui vient se diviser contre leurs logettes feuillues dont les degrés baignent au fleuve près de la hanse ; les maisons dorment sur la grand'place,

les statues dorées, les emblèmes des façades, les nefs décoratives des toits, les aigles de la maison impériale sont baignés de la même ombre diffuse que le beffroi colossal où le maure de bronze au pagne de vermeil vient mécaniquement frapper l'heure sur la cloche d'argent pur, et par les pièces d'eau des allées de promenade, les cygnes, la tête sous l'aile dans cet enlinceulement de mystère léger, dans ces voiles de cendre claire, dorment comme la grande ville, ses tours, son fleuve et ses hommes. Sur une petite place, où plus encore de solennelle tranquillité semblait peser sur deux cèdres, sans doute rapportés de croisade, tranquillité plus grande encore de par le lent égouttement d'une fontaine en sa vasque de marbre, égouttement si lent qu'il semblait compter des minutes d'éternité, un rais de lumière prolongeait sa veille, mince comme une ligne. Un pas rapide traversa la place vers cette maison, et le marteau de fer sonna contre la porte, continué d'un aboi rauque et puissant, grondant comme une menace et une lamentation. Une fenêtre s'ouvrit et sur le balcon de bois s'avança un homme qui demanda : Que me veut-on?

— C'est moi, Seigneur Ezra, mon fils est plus malade.

— Je viens, attendez.

Ezra le médecin sortit de sa maison; un grand

dogue gris, qui se serrait contre ses jambes bondit sur la place, puis, à demi tourné, les oreilles droites, regarda son maître, soucieux de la direction; il revint flairer la femme qui se tenait près de lui. Un serviteur sortit à son tour porteur d'un falot, et la porte se referma d'un bruit grave de bronze qui se répercuta, et Ezra suivit la femme, le dogue flairant aux murs, le serviteur renseigné sur la route à suivre les précédant. Ils passaient par des ruelles torses; sous une image pieuse une petite lumière vacillait, un rat détalait, sous un auvent une torche résineuse enfermée dans un réseau de fer finissait de s'éteindre et tordait sur le mur des ombres plates. Une place s'ouvrit énorme et noire, ils longèrent le palais impérial; au-devant du premier portique, d'espace en espace, huit chevaux de métal cabrés érigeaient très haut des guerriers de bronze le javelot, aux mains; un garde, la hache à l'épaule, s'approcha d'eux pour les reconnaître et les laissa passer; ils retombèrent au lacis de ruelles, traversèrent le grand pont vide, au milieu duquel, sur le pied d'un haut calvaire, dormaient des mendiants, puis par des ruelles plus étroites, au dur cailloutis, aux maisons maigres et petites, ils allèrent jusqu'à ce que la femme les fît entrer en une très pauvre demeure.

Une petite lumière y veillait ; sur un lit bas, un jeune homme était étendu; une grande jeune fille

brune, élancée, se leva et dit à la femme : Il n'a point bougé; Ezra s'approcha de lui; les femmes avaient rallumé une autre lampe plus vive.

Ezra lui fit avaler des gouttes brunes d'un liquide qu'il avait apporté, et dit aux femmes : J'attendrai. Rizphah, dit la femme à la jeune fille, va te reposer, j'aiderai le seigneur Ezra, s'il est besoin.

Ezra s'était assis près du lit sur un fauteuil de chêne, la femme non loin de lui s'assit sur un escabeau. De longues douleurs avaient creusé l'entour de ses paupières et celles-ci semblaient comme des coques à des yeux las et ternis ; d'un serre-tête noir sortaient des cheveux gris et rudes, ses joues parcheminées, ses lèvres rentrées, son front au milieu duquel saillait fortement une veine, sa longue robe noire, ses mains décharnées, son buste attentif porté en avant pour épier quelque parole du malade ou du médecin, la paraient d'une tragique allure d'attente, et toute minute à ce chevet lui paraissait décisive et peut-être irréparable. Elle était petite, elle était vieille, et l'infirmité et la douleur, l'extrême fatigue semblaient sa robe et sa chair ; la pauvreté de la demeure était évidente comme sa vieillesse et parente de sa vieillesse; au plafond à solives grises, très bas, des herbes séchées et quelques vases de cuivre pendaient, une haute cheminée noirâtre chômait, il n'y avait que deux escabeaux hors le sien, le dogue gris s'étendit

aux pieds de son maître et Ezra demanda : Que faisait-il quand la fièvre l'a repris?

— Il lisait, répondit la vieille.

— Quoi ?

— Voici, dit-elle, il le lit souvent ; elle tendit au médecin un vieux livre couvert de cuir, aux coins de cuivre. Ezra se mit à le parcourir.

LE LIVRE DE LANCELOT

Le château de la dame du lac était caché dans les arbres de la forêt de Briosque ; au-devant de la forêt un grand lac barrait la route, si merveilleux que profond et mortel pour tout ennemi, il s'éloignait devant ceux qu'on attendait au manoir et les laissait arriver jusqu'à la haute et forte porte. Là vivait le jeune Lancelot, que sa mère, la pieuse Hélène, de la lignée de Joseph d'Arimathie, avait enfanté parmi les grands désastres de son époux Ban, roi de Benoïc, vaincu par le roi Claudas. Comme forcé hors tous ses châteaux, le roi Ban, n'ayant plus autour de lui et de sa reine et de son fils qu'un seul écuyer, s'était arrêté sur la ligne extrême de la forêt, les engourdissements de la mort l'étaient venu saisir, et son cœur se brisa. La reine Hélène se désespérait tant sur son pauvre

corps, qu'elle oublia un instant son fils enfantelet Lancelot, qu'elle avait laissé près des chevaux, un peu plus loin. Le fidèle écuyer, hagard de douleur, s'était agenouillé non loin du corps de son maître et la malheureuse mère accourue vit son fils entre les bras d'une belle damoiselle qui, à son approche, s'enfonça silencieusement avec l'enfant dans les eaux du lac, devenu à la douleur de la reine miroir fermé et barrière infranchissable. Lors elle s'évanouit, pour ne plus se réveiller qu'en un moutier où l'abbesse la supplia, puisqu'elle était si seule et éprouvée, de demeurer. C'est elle que l'histoire nomme la reine aux grandes douleurs, et tous les jours elle allait prier près du lac où son fils lui fut ravi.

Dans ce château si proche et si lointain, de l'autre côté que celui défendu par le lac, s'étendaient merveilleuses la forêt et la lande, et les vergers étaient beaux des fruits des Iles fortunées comme de ceux de Bretagne et de Bourgogne. Là grandit le jeune Lancelot, dans les jeux et les conseils aimables des damoiselles, sans qu'homme intervînt sauf pour lui apprendre à tendre l'arc et monter à cheval et manier le glaive et l'épée. Nul ne lui apprit son nom, ni son rang, ni sa terre natale. Seule, la Dame du lac l'instruisit d'après sa science. Elle avait été aimée du prophète Merlin, lorsque déjà le voyant sentait les voiles de vieillesse se tendre parfois

devant ses yeux. Elle lui avait arraché sa science, et comme l'on sait, par sa malice des buissons touffus et d'errants chèvrefeuilles, des rosiers à cent roses pourpres, et toutes les lianes capricieuses vinrent ceindre le pavillon de repos d'où Merlin ne pouvait plus, ne voulait plus sortir, car toutes ces fleurs étaient les beautés de sa bien-aimée, et les branchages ses gestes, et les lianes enguirlandantes, qui s'élançaient de la terre aux cimes d'arbres pour venir darder une fleurette contre les verrières de son pavillon, ses ruses. Or, Merlin lui avait dit : « Dame, c'est peut-être bien et mon vieil âge est cause que légèrement j'accepte de vivre entre vos doigts. Loin que j'aie plaisir comme autrefois d'étonner les hommes par mes voyages rapides et mériter leurs créances par de vraies prophéties, j'aime mieux, et vous le savez, vieillir, la tête sur vos genoux, et ce rideau de nature qui me cache, je vous en remercie puisqu'il est vôtre et bien à votre semblance, rubans naturels d'astuce magnifique. Dame Viviane, vous n'avez devancé que peu mon grand désir de vivre tel rêve indéfini, parmi les repos et les parfums, car ma tâche est faite, je n'ai plus de messages pour les rois, puisque Artus trône en une gloire. Mais faites ce que je vous dirai; quand l'enfant de la reine aux grandes douleurs sera fort et grand et d'âge d'homme, envoyez-le vers le roi Artus, et près de lui il trouvera sa vie

tracée. En attendant apprenez-lui la force et la grâce, et que tous les matins il trouve à son chevet un chapeau de roses toujours fraîches, sans savoir jamais d'où elles viennent, pour que son esprit ne se ferme pas à la compréhension si simple des merveilles qu'ont perdue tant d'hommes; cela lui permettra plus tard de suivre sa prédestination qui s'effacerait si dès les premiers pas il butait dans des raisonnements. » La dame Viviane obéit. Peu à peu elle s'habitua à penser qu'en élevant le jeune homme le mieux du monde et le parant de vertus, elle rachetait un peu du tort qu'elle avait fait aux hommes en leur ôtant le prophète Merlin, et que l'enfant serait le gage de sa rédemption.

Sitôt qu'il fut grand, avant que les premières fièvres d'amour aient varié son sang, elle le fit partir pour la cour d'Artus, et non sans chagrin, car Lancelot était très beau : de longs cheveux, de larges yeux verts comme l'étendue marine et l'étendue des feuilles neuves au printemps, les lèvres incarnadines, grand et bien fait, et d'une allure souple et forte. Elle l'aimait autrement qu'on aime un enfant, mais elle avait peur que son souci d'aventures ne l'entraînât loin d'elle en lui laissant mauvais souvenir. Elle aima mieux baisser elle-même les barrières que de les lui laisser briser, et les obscures paroles de Merlin sur la prédestination de Lancelot la troublaient ; puis qu'aurait-elle souffert

si le jeune homme, après un enivrement d'années, l'eût un matin regardée avec la surprise de la voir depuis si longtemps. La fée Viviane le laissa donc aller et veilla sur lui dans les dangers.

Ezra parcourait les pages du vieux roman connu, et c'étaient de belles armes, de belles prouesses et des chevaliers navrés et des tournois bien férus et des caroles... et Lancelot voit la reine Genièvre. Ezra se pencha vers son malade au lourd sommeil agité de rêves...

Le varlet Lancelot, quand il vit la reine Genièvre, le souffle lui manqua et comme une douleur lancina son cœur. Elle était grande et blanche. C'était la première belle femme qu'admira Lancelot, car ses yeux avaient vu trop jeune, la fée Viviane et ses compagnes, et trop s'y étaient habitués. Il ne trouvait en leur face qu'amène accueil sans gronderie et de la bonté qui le réchauffait, mais plus rien qui le surprît. Il savait de quels combats Genièvre avait été le prix et pourquoi son père Leodagan en avait fêté son sauveur Artus. Car Rion de Norwège, monarque des frimas qui entraînait les rois captifs vers ses côtes dentelées, et les tenait dans les régions de neige à parer ses beuveries et ses fêtes grossières en ses palais de bois, avait voulu courber l'orgueil de Leodagan, et le vieux seigneur ne fut sauvé que par Artus et Merlin. Le jouvenceau s'émerveillait de Genièvre, de ses yeux égaux de

flamme bleue, de son teint pur, de son col parfaitement rond et de ses longues mains annelées. Et quand elle marcha, il crut voir glisser un cygne, et quand elle s'approcha il crut défaillir. Quant elle lui parla pour le questionner sur sa terre natale. une angoisse monta à la gorge de Lancelot qui ne sut que répondre, et la reine passa; il ne la voyait plus, mais son image seulement en grands traits pourprés sous ses paupières.

Le malade encore se retournait et presque Ezra suivait son rêve; il le savait courageux, épris d'aventure et de beauté, il se doutait qu'en sa fièvre passait semblable image et semblable vœu; la vieille, inquiète près du chevet de son fils, marmonnait des prières. Ezra tourna des pages... .

Dans la plaine, près du camp d'Artus et de Galehaut séparés par la rivière guéable, la reine Genièvre a fait venir Lancelot : Et c'est pour moi, ami, qu'avez accompli tant de prouesses? — Dame, oui. — Mais maintenant il vous faudra rester près de nous. — Dame, auriez-vous aimé homme sans vaillance? Et la reine Genièvre pensait à l'ancienne valeur d'Artus maintenant se reposant sur les fortes épaules de ses chevaliers pour soutenir sa puissance et dominer la paix du monde. Elle vit que tous deux étaient semblables et de la même race d'hommes. Sans doute Artus était tel ce jeune homme quand il arracha Escalibur et se fit ainsi recon-

naître pour le roi désigné. Tel il était encore quand il vint lutter contre le païen en Carmelide. C'était la future vaillance de la terre qui était près d'elle, et Genièvre s'inclina vers Lancelot.

Et le malade se réveilla et, pensif, regarda Ezra et sa mère, et dit : Je rêvais.

— Oui, dit Ezra, lui montrant le livre, et le jeune homme rougit...

— Oui, maître, je lis la belle aventure.

— En sais-tu la fin peut-être mieux contée qu'ici ?

— Que la reine mourut et que Lancelot en languit, vers le temps où Artus vint à disparaître vers Avalon.

— Je sais celle-ci.

Quand Artus eut visité le château de la fée Morgain, la salle où Lancelot prisonnier avait dessiné toute la légende de son amour, les heures de ses pâleurs et celles de ses baisers, Artus revenait ardent à la vengeance, quand il se heurta contre la révolte de Mordret. Et Genièvre était captive de Mordret. Lors elle crut tant, que ceci, d'avoir été à la merci du traître, la fanerait pour Lancelot qu'elle voulut s'enfuir, au plus loin, dans un monastère, et ce fut sur le dernier cap de Galles qui s'enfonce au plus loin parmi des vagues montueuses. La reine fit couper ses blonds cheveux, une guimpe cacha son visage, un long manteau noir et un vêtement blanc la couvrirent, et tous les jours, comme autrefois la reine aux grandes douleurs,

elle longeait la longue terrasse sur la mer, malgré le vent qui la fouettait et l'arrivée des roues blanches des vagues jetées contre le balcon de pierre colossale pêle-mêle avec les criardes mouettes; et la mer tumultueuse lui semblait courir comme les minutes de son ancien amour, de son amour vivant. Tous les jours au matin, au sortir de l'office, les nonnes devaient passer par ce couloir ouvert de rochers pour regagner les cellules, et l'abbesse passait la dernière. Depuis l'arrivée de la reine, elle passa l'avant-dernière pour lui laisser le pas libre et le séjour solitaire sur cette terrasse. En face le moutier des religieuses, à quelque distance sur un îlot, était un couvent, où quelques religieux, subis à la plus dure règle, expiaient, dans la prière et la contemplation, des bonheurs trop grands sans doute. A d'autres heures que celles habituelles aux nonnes, les religieux passaient aussi sur une terrasse qui dominait la mer et regardait le couvent, et les vagues de ce détroit resserré venaient aussi couvrir d'écume leur étroite allée. Un jour, derrière la file des moines, un homme de plus marcha, la cagoule sur la tête et les longues bures autour du corps, et lui aussi, le prieur le laissait regarder longuement les flots enragés du détroit, et à l'extrémité de la terrasse, ces vagues furieuses qui s'en allaient se calmer dans la mer. Et la reine Geniévre vit le religieux qui, l'apercevant indistinc-

tement, fut frappé au cœur et resta quelque temps adossé à un pilier comme sans mouvement. La reine attendit qu'il se fût remis et lui adressa une lente inclination de tête. Et depuis ce temps, la reine Geniévre et Lancelot, plus réunis et plus séparés à la fois qu'ils furent à leur temps de caresses, se saluent tous les jours une fois, lentement, suivant chacun la file des âmes de foi, avec lesquelles ils vivent. Et de peur de trop s'apercevoir, de savoir trop quelles rides ont marqué leurs faces orphelines de leur amour, ils ne demeurent sur la terrasse qu'un instant, celui de se saluer, et jamais Lancelot ne lève sa cagoule ni la reine sa guimpe, et l'illusion immortelle plane entre eux au bruit violent de la mer et vibre entre eux, ses blanches ailes étendues. C'est grande souffrance que le grand amour et grand froid quand il est détruit, et grande fièvre quand il commence.

Et le sage Ezra, après avoir versé une large dose de Lethé dans une coupe, la tendit au jeune homme qui bientôt se rendormit, et Ezra dit à la vieille: « Demain il sera guéri, tu l'enverras chez moi. » Et il repartit par la nuit de la ville.

LA VILLE

La ville s'éveillait; par la fuite de l'ombre les

hauts beffrois et les aiguilles des clochers semblaient s'étirer; des matelots pressés appareillèrent; à la remorque des barques les radeaux glissèrent, des volets frappèrent les murs et des faces fripées de vieilles se montrèrent un instant, puis des fumées s'élevèrent des hautes cheminées. Des auvents de boutiques furent enlevés et l'on aperçut des gens tailler le cuir, couper l'étoffe. Un chant matinal s'éleva discord, multiple, et les gros charrois se présentèrent aux ponts tout chargés de légumes et de bêtes mugissantes et bêlantes. La faim de la ville s'éveillait. Des pêcheurs se hâtèrent et leur butin humide et scintillant tressauta sur des dalles de marbre. Des panerées de fruits et des cruches de lait encombrèrent la grand'place, et les bourgeois aux larges manteaux circulaient difficilement au milieu de ces encombrements, augmentés par le bruit aigu des cris de porcs, des cris de volaille et les jappements joyeux des chiens émerveillés, comme toujours, devant tant de nourriture. Les tavernes s'étaient déjà entre-bâillées. L'on débitait la bière et les poissons salés; des tintements de métal sur les tables des cabarets, des tintements de métal à l'échoppe du changeur, et le soleil glissa par-dessus les toits dorés et se tint immobile sur cette multitude vendeuse, acheteuse, jacassante; des casques et des lances et des cuirasses flamboyèrent à l'entrée de la place et une file de cavaliers passa lente

pour se perdre vers les ponts et la campagne. Des sonneries de cloches correspondirent, et bientôt les portes de l'église laissèrent sortir des files souriantes de femmes vêtues de velours et les beaux jeunes gens s'empressèrent ; de blancs lévriers boulaient des mâtins, de doux propos s'échangeaient de l'église à la place et les robustes gens de métier s'interrompaient pour voir passer, puis reprenaient la besogne, et des impatients attendaient devant leur échoppe la fin de leurs distractions pour réobtenir qui un manteau, qui des chaussures, confiées un peu vite à l'obséquiosité flâneuse de ces artisans. Au pied des échafaudages les maçons se croisaient méditativement les bras, à la façon des poètes, les marchands d'herbes et de légumes s'arrêtaient pour écouter la belle voix des crieurs publics enorgueillis des richesses qu'ils claironnaient d'autrui à autrui. Et les petits marchands de boissons chaudes couraient avec leurs marmites de fer, leurs écuelles et leurs gobelets, autour de tous, pépiant, et vantant, et criant, et offrant, et incitant chez tous le goût, grâce à leur prétexte, d'une minute de loisir ; et le joyeux tumulte matinal ne se contenait pas dans la place du marché, il courait par les rues jusqu'aux ruelles étroites et ses clochettes joyeuses pénétraient jusqu'à l'étroite ruelle où Rizphaph, sur le seuil auprès de la vieille safranée et parcheminée, regardait partir le jeune homme dont le vieil Ezra avait, la

nuit précédente, calmé la fièvre. Et le jeune Samuel, après s'être encore une fois détourné vers elle, se perdit au premier tournant de rue dans le remous courant de la foule.

Il passa d'abord devant le palais des empereurs dont les chevaux dorés agrémentaient en se cabrant la colonnade de marbre rose. Un balcon cintré marquait la place d'où l'empereur tout nouveau couronné se montrait au peuple la couronne en tête, et la coupe de bienvenue de la ville à la main. En face, parmi un grillage contournant dans la légèreté d'un fer aminci des grappes et des roses, une fontaine pleurait. A la corniche du bâtiment des statues colossales symbolisaient la force; une haute tour permettait au seigneur de tant d'hommes de percevoir la mer par où s'en allaient les audaces de ses fortunes, par où revenaient les moissons de victoire, et les flèches de mille mâts commençaient non loin de là à se serrer contre des quais; puis il arriva sur la grand'place où les clochetons de la maison de ville et de nombreuses statuettes de pierre regardaient l'encombrement du marché, et les halles, masse énorme et noire, leur faisaient face, d'où sortaient des valets chargés de quartiers de viande et des artisans portant du drap et du cuir. Si le palais des empereurs était étincelant de statues dorées et d'emblèmes aux riches couleurs, portant sur ses tons blancs et roses un grand

aspect de jeunesse parée, si la maison de ville, en sa robe grise ciselée, parsemée d'écus aux bandes de couleurs, avec ses statuettes, pierres égrenées d'un symbolique collier, parure acquise pierre à pierre, semblait une dame opulente, à la force de sa maturité, encore belle, recueillie dans une sobre parure et une quiète contemplation, les halles c'était l'amoncelis trapu de la brique, brique par brique, et d'épais travaux se devinaient, et le bâtiment gauche avec son beffroi latéral avait quelque allure du geste lourd d'un ouvrier habitué à porter les sacs pesants sur une épaule. Le bâtiment suggérait une force dure, et ramassée, qui s'ignore et se borne à jouer avec les fardeaux. C'était le bâtiment nu où des fresques devaient venir.

Plus loin la cathédrale barrait de sa façade la plus grande place et ses hautes tours dominaient la ville, plus hautes que le palais, la maison de ville les halles. L'immense masse scintillait par ses vitraux; l'or du soleil se transmuait, passant parmi les transparences en pierreries énormes et rares, en impassibles ornements d'or, d'argent, de rubis, de feu fixé, en promesse de terres de merveilles; à des vallées claires, vertes comme des prairies du ciel, des sages lucescents marchaient, ou c'étaient les Persées terrassant les anciens dragons aux squammes d'azur et de lumière, avec autour de leur casque la couronne auréolée; des théories de

vierges descendaient vers les fleuves entre la masse plus grise des archers fer-vêtus, et la claire lumière et cette matière vitrifiée aux splendeurs d'eau magique agrandissait l'extase de leurs yeux, et des saints en prière étaient beaux comme des dieux païens, et d'apolloniennes chevelures d'or couronnaient le front des Saint-Michel. Sous les trois portails immenses, des bas-reliefs enchaînaient à la porte de l'église les ennemis vaincus : les Pans fourchus, et les diables qui se déguisent en moines, et ceux qui prennent le costume des prud'hommes introduisent, sous l'apparat connu et usurpé d'une parole dévalant parmi la plus vénérable barbe blanche, les mauvais conseils et les luxures parmi les familles, et abusent les fillettes pendant que le père au loin guerroie, et des mains robustes enlevaient par l'oreille des sylvains grimaçants. La beauté des vierges folles étincelait dans le granit, et de maigres corps de saints, les yeux creux vers là-haut, semblaient exorciser le souvenir des ardeurs de cette faune captive. Et la flore des champs contournée, volutée, simplifiée, parfois déformée aussi en mille tentacules sculptées, enguirlandait ce tableau des victoires et des captivités, qui contenait même la victoire de l'âme sur la mort, l'âme pure s'échappant de la barque où la veulent maintenir les doigts gourds et griffus des estafiers velus du péché. Les portes de l'église s'ouvraient d'un battement lent

et se refermaient sans bruit. Malgré leur épaisse solidité, le fidèle devait percevoir que ce n'était là réellement que rideaux pour séparer du dehors, du monde un instant occupé ailleurs, le palais de la prière, et les triples nefs s'élançaient dans une symphonie de pierres sculptées, de colonnes qui étaient les hauts arbres pétrifiés. Dans les étincellements des vitraux, tantôt semblables à l'aube radieuse, tantôt au coucher du soleil sur une plaine de merveilles, près d'un fabuleux Jourdain, les hautes colonnes polychromées jouaient la forêt éternelle et primitive, la forêt des cultes, celle où l'homme apeuré s'arrête pour bégayer une prière, revient pour écouter le prêtre exilé qui lui prêche la bonté, et prend coutume à jour fixe de revenir pour le sacrifice et l'offrande. Et cette forêt primitive ils l'emportent avec eux dans leurs villes lorsque les fois sont victorieuses, et la reconstruisent solide contre les vicissitudes de la saison, contre l'automne qui ébranche la gracieuse voilette des légendes, et l'hiver qui jette le gel réfrigérant sous les pas nus. C'est la forêt d'été avec tout le bruissement de sa légende, ses parfums simplifiés, refaits, montant des cassolettes pour entretenir l'illusion de la chaude clarté des apparitions sur les clairières, et les orgues redisent le chant grave des massifs et des lointains dont le vent joue comme d'instruments. Si la foi contient quelques problèmes qui se puis-

sent agiter entre quelques philosophes, ici il n'en est point de trace. Le populaire a construit l'enveloppe autour de sa chimère, et aux côtés du dieu dont on lui parle, de celui qui crie dans le tonnerre et apparaît au fond des âmes en des conseils de mansuétude, il a apporté tous ses dieux, tous ses anciens dieux auxquels toujours il demeura fidèle, et avec eux sa foi au moment présent, et sa volonté de ne pas mourir, car voici des voussures s'élancer les longs clairons des résurrections; il a apporté son amour de la beauté candide en robe bleue, aux yeux bleus, aux cheveux de lin, au pas hésitant, s'avançant par la fraîcheur tranquille des prairies, en une campagne riante et fréquente, car voici Marie marchant avec précaution sur la croupe du malin; il a apporté son amour troublé, gêné devant la beauté impérieuse, la beauté éclatante, la vraie beauté, et ses rancunes contre les yeux trop volontaires et dominateurs, car voici dans l'or de sa chevelure Marie-Magdeleine humiliée.

Le populaire y ajouta l'imprévu de sa chanson, et il se souvint de ses humbles amis, de l'oiseau qui chante pour le distraire, de la tourterelle au col gonflé qu'il rêve obscurément comme un symbole de son désir, des oiseaux messagers qui portent à l'amante les gratitudes de l'amant, car voici la colombe blanche. Si le maître architecte a prodigué dans la nef des allées heureusement disposées en

forme de croix, pour rappeler le martyre, le populaire ne s'en aperçoit guère, et c'est aux signes de résurrection qu'il va, parmi la forêt des piliers, sous la voûte sombre où grondent les musiques ; et ces musiques, ce sont, quelque effort qu'on ait fait pour les cadencer sévèrement et jeter sur leur clarté un lambeau de voile de deuil, ce sont ses anciennes chansons, celles qu'il jetait à pleine gorge, le long des routes, aux solitudes sylvestres, et dans ses fêtes, et qu'eussent reconnu les modèles des statues colossales, statues de martyrs, statues de rois ancêtres de la vierge, ses créatures ou du moins ses souvenirs, ses héros embrumés d'un rêve millénaire.

Au long des parois de l'église, sous des pierres tombales horizontales, dormaient dans une fausse humilité sous la marche des passants les vieux comtes et les vieux ducs, et l'altière splendeur de leurs épouses y était à côté d'eux allongée en mensonge d'égalité, en mensonge d'humilité qui leur semblaient convenable, dernier et seul sacrifice fait pendant leur vie aux chimères populaires de venir dormir au ras du sol de la forêt de pierre, sans un tertre ; rien qu'une image comme le jeu industrieux de quelques pierres en une clairière indiquait leur présence ; c'étaient de très anciennes sépultures. Mais déjà près du chœur, dans la partie de la cathédrale où règne davantage l'orgueil organisé des hiérarchies de prêtres, non loin des stalles

à têtes de griffons, où s'asseoient les dignitaires, les hautes tombes apparaissaient, droites et pleines d'orgueil. Le cuivre soigneusement martelé et repoussé gardait des tons d'or aux armures de ceux qui étaient couchés là, sur un pavois de marbre que portaient sur leurs épaules de longues formes au manteau de marbre noir, dont le capuchon soigneusement baissé cachait les faces. Étaient-ce ces formes sans attribution de sexe, sous leur durable et dure draperie, les pauvretés, les humilités, les charités, les pardons, ou bien les aspects morts des courages, des volontés, des violences du désir? Dans leur geste abaissé sous le poids du corps et de son lit de parade, fallait-il lire la joyeuse soumission des vertus assouplies, accompagnant le corps et l'âme qui fut son hôte, ou des captifs vaincus, ou des servantes domptées, et ces faces de marbre blanc, pourquoi les avait-on encapuchonnées de noir, modestie ou peur de les apercevoir. Et à plusieurs tombeaux la funèbre théorie immobile semblait, dans le dédale des colonnes, un sombre cortège de deuil arrêté parmi les arbres de la forêt. Elles semblaient étrangères parmi toutes les joies sculptées, peintes et chantées qu'avait ici léguées l'âme du peuple ; trop d'orgueil des armures brillait sur trop d'humilité des porteurs du brancard définitif, mais plus haut toujours, plus haut vers les voûtes, au plus élevé des vitraux continuait

la fête colorée des personnages de féerie dans les plaines de liesses, des petits dieux, des joyeux guides des corporations, des saints aumôniers, des esprits familiers déifiés, toute la menue et royale lignée de dieux enfantés en foule par tous les âges, et puis la flèche montait vers le ciel bleu, montait inachevée toujours, toujours plus haute, car à tous les siècles les hommes ont toujours tenté de construire Babel.

Et tout autour de la cathédrale des ruelles s'entortillaient, profondes cavées sous le ciel, ruelles presque silencieuses, où les pas se taisaient, auvents déserts, calmes murailles avec des images en des niches et des petites lampes brûlaient comme dans l'obscurité et ce tortueux lacis semblait les racines enchevêtrées de la grande forêt populaire et des âmes rudimentaires y vivaient silencieusement, murées dans l'éclosion prodigieuse, vivant de la vie végétative des germes avec toutes leurs menaces et leurs promesses. Et il sembla au jeune homme que dans ce rigide amoncelis de fleurs et d'arbustes de pierres avec les roses vives et les pourpres de ses vitraux, ses hélianthes, ses lys, ses colonnes enroulées de chèvrefeuilles, peut-être une âme dormait comme dormit Merlin, endormie et enlacée de quelle Viviane! Et pour jusques à quand! Ses pas l'avaient mené jusque près d'un quai et en face, à travers les barques, il aperçut défiler des cavaliers

aux armures de fête, et jeunes, joyeusement.

Ah! parmi cette ville, pensait-il, et ce monde tel que l'ont fait les architectes de la cathédrale et les pères de ces gais cavaliers, où sont les palais de Viviane l'artificieuse, celle qui attire les hommes dans son sein et les enchante un siècle au son d'une chanson? Où sont les palais de Morgain qui les entraîne dans des rondes où ils dansent sans fatigue et chantent durant un siècle pour un seul baiser de Morgain ; où sont les portes des hautes vallées bleues sur lesquelles traînent des bandes d'argent de nuage, voile, avec la distance pour cacher les berges de départ à ceux qui ne peuvent être appelés. Où se cachent les sources qui sont des miroirs des fées, et quelles dures coutumes pèsent sur le monde aussi loin qu'on peut marcher, savoir, apprendre. Depuis que les compagnes de Morgain recueillirent parmi les roseaux le corps pâmé et navré d'Artus, les miracles de la contrée du rêve ne se sont guère renouvelés; où sont les grands palais aux terrasses immenses sur l'étendue bleue d'une mer sans rides, et dont l'écume semble une frange de fête éternelle et dont le ciel sourit en écartant ses nues blanches; pour qui fleurissent les fruits d'or d'Avalon? Qui va, par les chemins semés d'embûches, gardés de bêtes fauves et d'hommes d'armes, pavés de merveilles, vers les maisons inattendues où tout à coup la vérité reluit, simple comme un beau soir de fête, em-

preinte de mélancolie heureuse et de musique grave, et combien d'hommes ont les yeux levés sans qu'on sache s'ils suivent encore des yeux l'ascension déjà disparue du Graal ou s'ils attendent que le firmament s'entr'ouvre pour leur montrer du lointain, encore du lointain, encore de l'espace, encore de la fête et de pompeux cortèges, même si lointains qu'ils ne leur laissent que le souvenir confus d'une chimère. Et que faire, demeurer comme eux, ou vivre la stricte couleur des choses, ou se dorer le présent de ce que l'on préjuge de l'infini.

Qu'en contenait-elle, la princesse entrevue, si blanche et liliale, à la longue traîne, un cercle d'or mat autour des longs cheveux, qui écouta si ingénument, les lèvres entr'ouvertes et les yeux ravis, les chansons des trouvères, et qui sembla plus particulièrement se plaire à la sienne. Aimerait-elle, puisqu'elle parut moins apparente, moins elle-même en une jolie candeur, à l'audition des couplets grandiloques de tel chanteur, le bercement de la musique de Samuel et la fraîcheur de sa chanson captée près des roseaux du fleuve. Avait-elle entendu ce frisson du passé qui se mêlait à ce frémissement d'avenir, peut-être, en sa chanson si elle était bien celle qu'il avait voulu chanter, et si le méchant magicien qui change en cuivre les morceaux d'or pur qu'on sort de son escarcelle, ne les avait pas transmutés pendant qu'il les arrangeait. Il revit l'orgueil

d'être appelé parmi les meilleurs qui sont la musique d'une race et d'un temps et le son de leur voix s'amplifie aux poitrines des autres, et c'est sur leur cadence qu'on marche par le monde. Peut-être aux yeux de la douce princesse étaient les vallées bleues, et ses cheveux des cordages parfumés de la nef sacrée d'amour, et sur ses lèvres les fondantes délices d'Avalon et peut-être sa voix saurait-elle, dans le blanc palais de ses bras, dans la bleue vallée de son manteau déployé, charmer le poète afin qu'il chante comme en un rêve, toute son âme, tout un siècle, dans une seule chanson aux modulations infinies, vie vraie de l'amour, ignorant les labyrinthes de la puissance et les broussailles de la force où il vit.

Ces belles méditations amenèrent Samuel à la porte du vieil Ezra.

***

Ceux de la ville ne savaient presque rien du vieillard. Il était venu un jour, il y avait longtemps, d'une autre capitale; on présumait, on racontait qu'il était parti d'Orient, mais il y avait des années, et sa marche lente avait été interrompue par des séjours, par de longues et patientes guérisons. Sa figure de vieillard, à la longue barbe blanche, aux yeux vifs, n'offrait pas de symptômes d'âge parmi

les nuances de la vieillesse : il était sec et droit ; les pauvres du bas quartier recouraient toujours à sa bienveillance, les gais et puissants seigneurs à sa science. Souvent on l'avait vu entrer au palais des empereurs, et dans les cours dallées de marbre son pas marcher de concert avec celui d'un puissant évêque ou d'un conseiller écouté. On lui attribuait de spéciales vertus pour calmer les pauvres fous, ceux qui font retentir les hautes chambres des maisons attristées d'un lent et continu ululement, ceux qui se glissent à quatre pattes en balançant des faces hagardes et baveuses, ceux qui cachent leur tête d'un lambeau d'étoffe, drapent l'air autour d'eux, agitent un bâton vers les nuages et semblent commander à l'infini d'un geste verbeux. A ceux-là il endormait les douleurs et les ambitions, et ramenait le pauvre puissant souverain trahi et abandonné, se recoucher au long de son grabat, et le renvoyait dans le domaine clos et calme du songe. On lui amenait les pauvrettes qui pleurent inguérissablement et dont l'âme filtre par les yeux fixes, et il berçait ces endolories, et les douleurs trop profondes et silencieuses qui pèsent trop sur le cœur, il les résolvait en menus pleurs rafraîchissants. Quand il passait dans les rues de la ville, invariablement vêtu d'une longue robe brune avec un collet et une toque épaisse, l'hiver de fourrures, l'été de velours, les bourgeois sur leur porte ôtaient

leurs bonnets et les seigneurs le saluaient, car tous lui devaient quelque reconnaissance. Néanmoins, malgré son pas toujours égal, son silence rompu seulement pour répondre et pour soigner, la monotonie simple de sa mise, pour tous ces gens qui le voyaient tous les jours, il demeurait un étranger, venu d'Orient, pouvant y repartir, soit par le chemin de l'est, allant à la rencontre d'une caravane arrêtée aux grandes foires, soit par la route de l'ouest, sur une nef nolisée pour le lointain parcours. Sa justice et son esprit d'équité l'avaient constitué l'arbitre de bien des difficultés entre particuliers, et même certaines d'ordre plus général, mais c'était aussi parce qu'on sentait qu'il n'était pas particulièrement intéressé à ces litiges qu'on s'adressait à sa ferme clairvoyance, dégagée d'impressions trop personnelles. Il semblait ressortir de quelque chose de plus fixe, de plus exact, de plus personnel que tout ce qui l'entourait; les plus sévères modulations des orgues étaient moins lointaines que sa pensée, et les discussions théologiques, les disputes sur l'organisation de la cité paraissaient, au regard de ses aphorismes, un peu juvéniles. La gravité marchait à ses côtés, et le prestige mystérieux de ses guérisons l'accompagnait. Il était goûté avec une nuance de craintif respect, et à cause de son utilité immédiate ; et sa claustration presque perpétuelle en même temps

que sa facilité sans hâte ni empressement, à se déranger pour soulager une douleur, étonnait ainsi que le choix de ses amitiés peu soucieuses des puissants et des fertiles.

— Samuel, dit Ezra au jeune homme, tu bois à une coupe étrange. Le vin de la chimère dissimule trop bien de dures murailles où l'on se brise la tête. Là était toute ta maladie, et ta pensée flotte trop à la dérive. Prends garde qu'elle ne s'enchevêtre en tel nœud d'herbes aquatiques au-dessus d'un tourbillon.

— Est-ce une maladie d'être jeune, de chanter ?

— Non, mais de rêver sur place l'impossible. Où tentes-tu d'aller? Tu es faible physiquement, tes yeux ne sont point ceux d'un conquérant, mais ceux d'un contemplateur, tu sais comprendre l'heure fugitive et cueillir la fleur rare de l'émotion, mais te crois-tu les bras et la vigueur pour remonter le courant d'une société avide et dure? Vis, tu le peux, ne cherche pas à régner. Il y a de trop petits monarques d'un écu, d'un fétu et d'une coque de noix autour de toi. N'essaie pas, travaille, sois silencieux et vis.

— Mais, sage Ezra, tel est mon seul désir et ma seule ambition.

— Mais alors, pourquoi cette ardeur perdue, ce cœur effleuré de plaies, cette attente devant un

songe, et quelle possibilité vois-tu qu'une princesse sorte de la vie, comme des vieux contes, et qu'elle incline vers le poète un cœur que tu veux croire doux. Ne sais-tu pas les mères hautaines, et les durs barons parmi les aïeux; et puis quand elle voudrait s'échapper hors des chaînes, hors des barrières, hors des liens de soie, où irais-tu avec elle. Et ta foi, n'y penses-tu point?

— Je n'en ai pas d'autre que celle que j'entrevis à vos enseignements.

— Et qu'importe, tu es juif. Ta race tout entière se cramponnerait à toi, malgré elle-même. On la forcerait à te ressaisir comme tu te rejetterais vers elle, n'ayant d'autre route environné de pointes menaçantes, non d'épées, mais d'instruments de supplice.

— Mais sous l'empereur nous vivons heureux.

— Accalmie ! Crois-tu donc sérieusement que ce que l'on reproche aux riches du pont des Orfèvres, aux armateurs et aussi aux pauvres de tes taudis de ruelles, ce soit la participation de leurs pères à un grand meurtre ? Non, mais puisqu'un prétexte suffit pour les écarter de la route où roule la fortune, où passe la puissance, on le conserve ce prétexte, on les écarte, et toi, le trouvère, si tu trouves grâce au point de frayer parfois avec les plus hauts c'est que ta jeunesse est aimable, et la jeunesse n'est qu'un instant. Sais-tu guérir comme moi ? Et

tu ne veux pas l'apprendre, pour te faire tolérer quand tu seras fané ?

— Je vais vers la splendeur des formes, vers la beauté des faces et des parures, et vers les grands jardins enamourés de luxe et vers les beaux cortèges où je veux prendre place. Maître, à ta foi ne manque-t-il pas l'audace ! Tous les jours ne sont pas les crépuscules où tu te complais, attendant la venue divine d'une nuit molle, pleine de hautes clartés atténuées, tentes pour le soleil humain, propice à un long rêve, inerte et doux. O maître, la vie de tous les jours disjoint notre pensée comme les pierres d'une vieille muraille, et des semences y sont apportées par les courbes logiques des vents doux, et des fleurs y naissent, qui pourtant devaient venir et sont parfums du pays. Pourquoi ne point se mêler à la vie agissante, à la vie qui sourit et crée, et pleure, je le veux bien, mais rit aussi autour de nous. Vois le cortège en tête duquel marche l'empereur dans son manteau d'or et derrière lui les prêtres aux crosses gemmées, et les guerriers fastueux des pierreries incrustées dans le fer, et les dames si belles, si hautes sur leur estrade, du balcon paré de tapis d'où elles regardent passer, si proches à la musique du chanteur, à la parole du poète ; et ceux de la richesse et ceux de la vaillance les uns sur leurs belles mules, les autres sur leurs destriers, et ne crois-tu point qu'il y a place sur les

bords de leur route, pour tous, pour tous ceux de courage, de hardiesse, d'adresse et d'honneur ? N'est-il point vrai que toi, qui au long des jours dispenses la guérison et te lasses près des lits fiévreux, tu cherches en toi-même le repos et la pensée aux gestes lents, tandis que moi, dont l'existence est d'atteindre le rythme qui chante, et de poursuivre la glissante image, et la mélodie du monde qui se refuse et ne veut point être entière captée, je rêve, au contraire, aux minutes libres, à celles où l'on se voit tout entier, de mélanger mon feu à la flamme du monde ?

— Je vois, au contraire, qu'il existe près de toi, sous ta main, une sorte de bonheur pour toi, et que, comme tous, tu le délaisses et lui tournes le dos pour chercher les aventures. Crois-tu que ce soit la première fois qu'un cri comme le tien vient à mon oreille ? Durant mes longues années, dont tu ne t'es peut-être jamais demandé le nombre, que j'en ai vu s'approcher du cortège dont tu me parles. Mais cette suite de gens que tu crois voir se mouvoir dans l'air libre, si tu la regardais avec les yeux certains de l'expérience, tu verrais que c'est une masse pleine, de fer ou de plomb, dont tu vois un des côtés, le plus somptueusement décoré. Les personnages y sont engangués, chacun dans une alvéole fixe, et c'est toujours le même qui tient la même place. Cet univers ne se meut pas. Des ondes

fixes semblent bruire, parfois la masse vacille un instant, mais il faut bien des lézardes pour qu'elle s'écroule, et que le passant de la route puisse s'y mêler. Es-tu autre chose qu'un passant? Tu peux t'arrêter un instant, et, encore étourdi de ta marche, te figurer que ce sont les autres qui marchent et non pas toi. C'est tout. Mais tu reviendras toi-même de tes chimères, et je souhaite ardemment que ce soit bientôt et que tu en sois d'autant moins meurtri.

MAITRE ASVERUS

I

Ils devisaient encore lorsque la lourde portière fut écartée et une voix joviale et profonde s'écria : « Me voici revenu, maître Ezra. Quoi de changé dans la bonne ville, dans son âme au moins, car les rues et les gens m'ont semblé identiques ! » Le nouveau venu était grand, sa face aux traits accusés s'ombrait d'une barbe drue et grisonnante, son costume était simple comme celui d'un voyageur, et tous ses traits et son corps indiquaient une très verte vieillesse ; ses yeux étaient profonds et durs, les épaules encore droites, les mains robustes et noueuses, les veines brutales comme des cordelettes.

— Sois le bienvenu, maître Asverus. Ici rien ne change qu'au bout de fort longtemps ; mais toi le voyageur, le pèlerin du beau, et aussi l'avisé marchand qui connaît toutes les routes, qu'as-tu vu en ton errance ?

— Des villes, des villes, des villes près de la mer, des villes près du fleuve, des pendus près des calvaires, des galiotes le long des quais, des villes qui préparent des pelleteries, des villes qui réunissent des amas de blé, des villes où les milliers de tisserands préparent l'étoffe, préparent la toile, pour que des grandes villes comme celle-ci les achètent, et dans maints endroits des avares qui comptent l'or d'une main tremblante ; il y a aussi des sages, moins sages que toi, bon Ezra, et des étourdis moins étourdis que toi, Samuel. Il y a aussi des évêques et des moines qui sont ignorants, et des savants qui étudient et des économes de seigneurs qui sont riches et abritent de fourrures leurs mains replètes et indolentes, et des paysans qui ne sont pas contents. Le monde va comme toujours, en un sens indifférent, d'un petit trot égal, pour se conformer à l'expression bien connue : « Ainsi va le monde. » Le monde en ce moment-ci est à l'ombre d'un grand arbre pas très solide. On ne sait pas ce que valent ses racines, il y a dans les branches des fruits un peu disproportionnés, qui pourraient un jour se détacher et quelques nez en pourraient saigner, mais il

se tient encore assez bien. Il y a aussi dans les boiseries des maisons des tarets qu'on entend le soir quand, après la prière, tout s'est tu, mais comme après la prière, on s'endort commodément et sérieusement, il n'y a que des oisifs et des rêveurs qui les entendent. Samuel, comment va Rizphah ?

— Bien.

— C'est court. Bien et encore ?

— Elle file, elle songe, quelquefois elle chante à mi-voix et parfois de façon tonnante; elle joue du luth, elle lit les vieux contes, quelquefois, et apprend les propos du siècle et de l'heure on ne sait comment, par la brise, la servante, par mes distractions et les récits de ma vieille mère qui sait encore bien des choses fraîches d'il y a un demi-siècle; elle est comme toutes les jeunes filles.

— Tu crois ?

— Oui.

— A quoi sert d'être un rêveur, pour si bien discerner les choses ? Elle chante, elle file, mais sais-tu ce qui se passe sous cet aspect de tous les jours ? Elle est belle, Rizphah ?

— Sans doute.

— Notre jeune ami, dit Ezra, file la quenouille des légendes. Je le crois épris de la reine Geniève, il me semble qu'il a trouvé un reflet de cette belle disparue, mais qu'il l'a cherchée un peu haut.

Il en peut coûter très cher d'aimer une inaccessible beauté. Que dirait-on d'un homme dont la vie se passerait à contempler un reflet de lune dans la rivière, ou à attendre un capricieux feu-follet dont on est distant d'un infranchissable marais? Sans doute, il est d'admirables reflets le soir sur la rivière et sur le lac, mais qu'en attrape le mélancolique héron ?

Maître Asverus devint grave : Samuel, tu n'écouteras pas mon expérience ; elle est pourtant de durée. Regardes-y à deux fois avant de fêler le miroir de ta vie. Rizphah est belle, elle est pour toi de l'avenir et du passé. Elle est la femme forte, comme celle dont elle porte le nom, elle saurait écarter les aigles du gibet de ses fils, et veiller dans le désert, les yeux secs, mangeant le pain dur, et vêtue d'un mauvais sac. Elle serait pour toi la vraie lampe des magiciens, la lampe à l'inépuisable goutte d'huile. Fais attention; il y a des êtres qu'on n'a pas le droit de froisser ; elle en est un ; songe d'abord à ton devoir et puis à toi. Tu as un bon bâton de voyage; ne le casse pas.

— Je l'aime comme une sœur.

— Mais elle, bientôt, maintenant, enfin dans un peu, quand elle aura déchiffré les premières pages du livre de vie, t'aimera-t-elle comme un frère?

— Chacun vit sa destinée.

— Eh non, on suit sa première erreur, lorsque

l'on n'a pas su sa destinée. Et quel est le reflet ?

Samuel demeura silencieux, mais Ezra dit : La princesse Marie.

Maître Asverus soucieusement considéra le jeune homme. Où l'as-tu vue ?

— Au palais; avec d'autres j'ai chanté, elle m'a remercié d'une voix si douce et m'a dit sur mon art des choses si justes que j'en suis resté charmé.

— Et te voici noyé dans ce clair petit lac bleu de ses yeux et ensorcelé de cette voix qui semble toujours moduler une romance. Te voici devenu bien impersonnel, car tu n'es pas le seul que sa beauté ait enlisé. Tu l'aimes parce qu'elle est frêle et semble douce, et cela rehaussé par la pompe de la puissance ; mais qu'espères-tu, crois-tu que de la haute cathèdre elle descendra vers toi, non plus une minute, une minute de parole banale, mais pour songer les yeux ouverts sur toute la dérive de la vie ? Ces belles beautés graciles et blondes ne sont guère le fait du vieil Asverus, et puis qu'espères-tu ? Vas-tu chanter toute ta vie, les bras levés, vers une image dont les yeux de saphirs baignent de douce lumière toute une salle pleine de poètes et de guerriers. Tu n'es pas Lancelot, si elle est Genièvre. Crois le vieil Asverus, pars et emmène Rizphah; il est d'autres villes; ou retranche de ton cœur cette partie de rêve. Ce n'est pas une flamme

droite qui te consume. Il y a chez toi seulement un tison fumeux qu'il te faut jeter. Pars.

— Certes, non.

— Alors que les grelots scintillent et jasent autour de ta tête ; mets un bonnet de fou, mon ami, et va-t'en sur les routes ; crie que tu es le chevalier de l'impossible et l'amoureux du blanc fantôme de l'Aube. Va bégayer sur les carrefours, va bégayer, car que sauras-tu, qu'apprendras-tu face à face avec ce portrait que tu emporteras sous les paupières? Car déjà, certes, une autre princesse Marie vit dans ton cerveau, que la vraie, que celle qui existe, assez belle et assez bonne, mais frêle, frêle. Un poète, un poète qui a du sang, des nerfs, qui sait chanter, naïf et franc, comme un coq du soleil, s'iriser vers une bulle d'air ! Soigne-toi, écoute Ezra, ne cherche pas à escalader un donjon sans échelle, à ouvrir une porte sans clef, et prends garde à toi. La douleur inoccupée, c'est ce qu'il y a de plus terrible au monde.

— Mais je suis fort.

— Tu es faible ; les forts c'est moi, c'est lui, les forts, ce sont ceux qui dépassèrent les âges de faiblesse, ceux qui vivent d'un idéal nourricier, dans une recherche fixe. Tu es faible, te dis-je, comme tous ceux de ton âge, et tu dois vivre près des forts, mûrir près d'eux si tu veux étayer ta débilité, jusqu'à ce que tes épaules soient assez fermes. Sinon

va rêver dans les roseaux; comme toi ils se balancent au gré du vent, et sont contents quand il leur souffle des musiques.

— Ah, maître Asverus, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir que la beauté, c'est un jeu de l'imprévu. Il me semble que je connais Rizphah depuis des siècles, que mes âmes antérieures dans d'autres existences, la connaissaient. Nos âmes ont certes déjà échangé, dans des vies précédentes, tant de paroles et de serments, et d'amour, qu'il ne me semble plus possible de recommencer. C'est la femme forte, je le veux bien, mais depuis combien de temps, combien de fois, ma prétendue débilité s'est-elle appuyée sur elle! Et les vies pourtant se brisent, et les existences recommencent. Je voudrais une vie nouvelle, sans mémoire, sans rencontrer à toutes les heures neuves, le souvenir. Ne croyez-vous pas que nous avons déjà tant vécu, ailleurs, autrement, et qu'il faudrait recommencer, que ce soit n'importe quoi, le bonheur, la douleur, la torture, mais autre chose, des eaux fraîches.

— Songes ! mais si tu as déjà vécu, si, dans des vies antérieures, tu as rencontré Rizphah, ne vois-tu pas que la rencontrer maintenant au seuil de ton existence, apportée par la fatalité sous le même toit où tu vis, c'est le signe; les volontés supérieures te la donnent.

— Elles m'enchaînent alors.

— Des nécessités impénétrables se manifestent-elles autrement que par des ordres et des liens ? Quoi que tu veuilles, que tu fasses, que tu rêves, ou que tu fuies, tu es le prisonnier de cette face gracieuse de ton destin. Crois-tu qu'à ton appel les oisillons du monde pépieront une autre chanson, que les étoiles glacées du septentrion revêtiront des robes roses, que le chant de l'église là-bas retentira des allégresses tendres, que la mort ne sera plus un vilain squelette, que le cœur des hommes bardés de fer s'amollira, qu'on ne traquera plus l'or par le geste brutal ou la parole mielleuse, et que des pas boueux n'érailleront pas de leurs traces la blanche robe du silence, que des voix grasses cesseront de retentir dans les palais blancs? Tu ne vois pas contre ton dessein la file des moines, la file des prêtres, des soldats, et les rires de la foule, mille bouches fendues, et deux mille mains pleines de pierres, et si tu crois que l'idole percevra ton rêve !

— Elle l'a déjà perçu.

— Une heure ! Restera-t-il longtemps radieux et neuf ton rêve, pur en ce moment, mais que tu devras bientôt froisser entre tes doigts de colère. Crains de vivre toute ta vie, en un coin de tanière ignorée, seul avec un désespoir, avec une parodie, avec une floraison fanée, avec un vieux sourire qui ne te sera plus que matière à sarcasmes, les plus durs, ceux qu'on s'adresse à soi-même.

— Non, j'ai réfléchi, je tenterai l'aventure du bonheur. Quelle que soit ma chute, mon but aura été beau.

— Tant pis, dit Asverus.

II

Dans la petite chambre, Rizphah file; sa face mate brille, parmi les cheveux noirs largement ondulés, d'un éclat doux de miroir derrière des gazes et ses grands yeux noirs ont la langueur douce d'une nuit sur l'Éden. Sa grâce robuste est svelte comme un jeune arbre, et ses lèvres sont des roses au cœur de flamme. Le front assez haut, la fine et fière arête du nez, les gentes narines donnent à cette face un caractère de splendeur presque auguste et héroïque; son clair regard est comme un feu de joie, et la chanson de son esprit chevauche loin, bien loin, en belles plaines de promesses, vers un horizon aux coupoles dorées, vers une fête aux corbeilles odorantes. Elle est seule, et les choses familières près d'elle semblent l'admirer.

Asverus entra.

— Vous cherchez Samuel ?

— Non, je voulais te parler. Que fait Samuel ?

— Oh il rêve, il rêve, il vient de souffrir.

— Pourquoi ?

— Il cherche dans les nuages blancs, il médite, se dépite, il souffre et j'en souffre.

— Tu l'aimes toujours ?

— Oui.

— Et lui ?

— S'il ne m'aime à présent, il m'aimera toujours. Quand il aura regardé le monde et les nuages blancs il me reviendra.

— Il va souffrir.

— Alors je le consolerai.

— Souffrir beaucoup.

— lors je le guérirai.

Et Rizphah se remet à filer, les yeux assombris mais comme des mots d'espoir passaient précipitamment et en silence sur ses lèvres fines qui semblaient compter les tours du rouet.

CHAPITRE II

VOIX JEUNES ET VIEILLES

Les jours sont tissés de fils noirs et blancs.
Le navette du temps les mèle indifférente
près de l'horloge où la cadence de l'heure est lente
et court cependant.

Le sable aux bords du fleuve trotte vite sous l'autan
et tourne comme mille sphères petites et fuyardes,
c'est le même sable et la même eau bavarde
qui voisinent toujours sans bouger d'un empan;
cela semble courir pourtant.

Les lentes voiles des nefs vers l'horizon bleuâtre
se hâtent et cent bras de volonté s'arc-boutent
contre le mur liquide et mol de l'eau verdâtre;
la nef arrive, la nef repart. Elle demeure
sur la même gouttelette d'eau qui se meurt
à la même place et se grossit et se volute
et rêve aussi d'une longue route.

Le feu qui grésille à l'âtre
s'imagine des escalades
immenses au plafond bleuâtre
du ciel et se tasse au fond de l'âtre

en cendres grises
en cendres grises,

Grises comme mes tempes et mes mains terreuses
qui parties au matin de la terre maternelle
s'en retournent le soir vers la terre éternelle
et se courbent et se nouent ainsi que des racines
qui jetèrent un éclat or et vert dans les ravines
et l'hiver arrivé se cachent au sol qu'elles creusent
Cendre, ô mot infini, ô refrain éternel.

Ainsi dans la petite maison du faubourg au plafond bas, aux grises solives d'où pendait la lampe de cuivre, près des paquets d'herbe séchée, la vieille mère sereine chevrotait la vieille chanson inoubliée, et Rizphah, qui filait auprès d'elle, reprit. (Les fuseaux de la vieille tournaient monotones.)

J'entends la voix du bien-aimé.
Il descend du haut des collines.
Son visage se mêle à l'aurore empourprée
et j'essuierai bientôt la rosée
aux cheveux dont son front est florè.
Il descend du haut des prochaines collines.
Il m'apporte des roses rouges
je l'attends avec des grands lys
et des roses roses cueillies
au jardin que j'ai pour lui.
J'entends la voix du bien-aimé
qui se hâte vers ma bouche.

J'entends ses pas rapides qui glissent
rapides auprès des citernes

où les femmes pour puiser de l'eau
inclinent leurs corps souriants et lisses.
Un éclat plus solaire reluit à mes anneaux
car les yeux de son âme s'y posent
en ce moment où nos doigts cueillent une blanche rose ;
les braises du soleil s'arrêteront à mon seuil
et parmi l'ombre et l'eau de la cour parfumée
où mon désir attend les pourpres d'arrivée
parmi le marbre blanc et les grenadiers pourpres
et les pampres d'espoir et de force couleur de mer
je le tiendrai captif et joyeux et l'herbe amère
de l'absence se fanera entre les pierres.
J'entends venir le bien-aimé.

Et la vieille reprit, lasse et chevrotante, les fuseaux continuaient à bruire monotones.

Elle est fanée la ville qui brillait comme une rose
au milieu d'un jardin de villes parfumées
la poussière l'engrise, la ville couleur de perle
parmi le sable d'or et le saphir du ciel.
La route poudroie
par où venaient jadis les longues caravanes
chargées de baumes et de mannes
vers le palais de tes rois
Jérusalem.

Les colonnes du temple gisent parmi la pierre
et s'est éteinte la voix de prière
qui montait comme un bel arbre
vers l'azur
et les portes des sanctuaires
gisent, touchées des doigts de rouille
et sur les fresques des murs

les vautours ont becqueté
les versets de vérité
et les lignes de beauté
et le lézard court sur tes marbres
Jérusalem.

La porte s'ouvrit brusque et dans un rais de soleil entra Samuel tout doré de brusque lumière, éclatant de jeunesse, en face la sombre et grise chambre où s'atténuait brune la beauté de Rizphah, en face lui, et de vives couleuvres vermeilles coururent sur les objets, l'ombre de la chambre fut percée de traits d'or par toute une dentelure d'arbres en fête et il s'écria : Mère, Jérusalem est partout où il y a du soleil et du bonheur ! Mais contre ce souffle vif et bruissant et sonore qui venait de la ville, les deux femmes demeurèrent muettes et sombres.

II

Des soirs d'été, le vieil Ezra admettait maître Asverus et Samuel à goûter avec lui la douceur de l'heure en son jardin qui descendait à pente très douce vers un lent canal silencieux. Ce jardin touffu de grands lauriers, de hauts tilleuls, de berceaux de feuillages méticuleusement taillés, beau de fleurs rares semblait, quand les vapeurs roses, reflet du coucher du soleil, s'étaient transfusées au bleu fané du ciel, comme un puits de fraîcheur. Sur un banc

de gazon sous l'avancée de branches dont un vent léger mordillait amoureusement les feuilles, ils écoutaient le silence envahir la ville, détruire un à un les bruits d'une étreinte molle, puis après avoir rampé au ras des échoppes, grimper au long des maisons, dominer la ville accablée, formidable en sa quiétude, de cette place laissée au rêve et tant d'inactions et du subtil poison de fatigue dont il arrêtait le mouvement des corps. Ce jardin, on l'eût dit loin de toute cité écarté de toute époque, sans voisin, riverain de quelque énigmatique infini, et dans l'ombre que ne perçait autre lumière que celle versée par la lune et les étoiles, les trois hommes causaient à voix lente et basse et vidaient quelques coupes. Or, un soir, aussi calme, aussi beau, aussi parfumé, aussi uni que tout autre beau soir d'été en cet enclos de sèves et de méditation, il parut à Samuel que sa coupe s'échappait de ses doigts et qu'il regardait avec des yeux de rêve, un paysage ancien, connu de lui, mais qu'il avait de longs instants oublié, et qui, dans les longs déploiements de ses palmes, de ses terrasses et de ses profonds halliers aux fruits d'or, lui disait, me reconnais-tu ? Et au fond, des escaliers sans fin montaient vers des tours énormes, couronnées d'obscurités épaisses, et de cette altitude de songe des voix solennelles criaient : Vérité ! Vérité ! et une voix plus grave répondait : Les grands feux

ne sont point encore allumés; et l'on sentait que des guetteurs nombreux fouillaient, présents et cachés, les horizons. Et comme il se tournait vers quelqu'un de proche qui fût là, près de lui, terrestre comme lui, pour lui expliquer quelle était la contrée étrange, il vit Ezra et Asverus, mais non point comme il les connaissait.

Ezra était coiffé d'une tiare lumineuse, un collier de pierreries étincelait sur sa tunique blanche bordée de pourpre, et sa face était extraordinairement vieille, sillonnée de mille rides. Ses yeux y éclataient d'une extraordinaire jeunesse, d'un feu d'enfance et de bonté. Asverus, plus maigre, plus tanné que Samuel ne l'avait jamais vu, vêtu de bure épaisse et sombre, l'aspect très robuste, les cheveux drus et noirs, lui parlait, et tous deux regardaient vers les hautes tours. Or, en descendit les degrés un grand vieillard qui portait en ses mains comme un grand vase lumineux, et Ezra et Asverus firent quelques pas vers lui, mais sous un souffle de grand vent le vase lumineux s'éteignit comme un falot. Ezra et Asverus, avec une infinie tristesse, regardèrent comme un mur opaque et fuligineux voiler les escaliers, les hautes tours, les profonds halliers pleins de fruits dorés, et toute la ténèbre grandir et menacer, tandis que lointaines, très lointaines, dénaturées comme d'un écho affaibli les voix redisaient : Vérité! Vérité!... qu'il était répondu pres-

que imperceptiblement, avec tant de lassitude, d'un timbre neutre d'éloignement, chuchotant presque : « Les grands feux ne sont point encore allumés. » Samuel crut se voir agenouillé devant Ezra ; c'était sa face, c'était le rythme de son corps mais en longue et archaïque tunique blanche, Ezra le regardait d'un air de bonté, puis la ténèbre envahit cette dernière terrasse de la contrée inconnue, et il lui parut qu'il se réveillait d'une longue absence de son âme. Ezra et Asverus étaient à ses côtés, muets. Lors Asverus dit, se levant et rajustant son long manteau de velours noir : Seigneur Ezra, je vous laisse, j'ai demain à surveiller au port le départ d'un de mes navires ; il prit congé et Samuel le suivit.

LE CHATEAU DE LA PRINCESSE MARIE

Déjà, comme elle était un peu plus qu'une enfant et pas encore une jeune fille, la princesse Marie disait souvent : Je voudrais avoir un château comme mon âme, un château fait à l'apparence de mon âme. Je suis sûre que les grandes personnes quand elles sont riches et puissantes, à plus forte raison les filles d'Empereur, peuvent se faire bâtir un château fait sur le modèle de leur âme. Je suis sûre que les bienheureux qui ont gagné le ciel par le martyre ou la bonté possèdent derrière les nuages, dans

les grandes campagnes où la terre est bleue, ou des nuages blancs courent à la place de nos sources, des châteaux bâtis selon le modèle de leurs âmes et tout enveloppés de fleurs merveilleuses, qui sont aux couleurs de leurs âmes. Car les âmes ont une couleur, ainsi que tout au monde; ne dit-on pas que les feuilles vertes sont couleur d'espérance, et les jaunes couleur de gloire, les violettes couleur de deuil, et les fleurs rouges couleur d'amour? Les âmes ont une couleur, et on voit un peu la couleur de son âme dans les nuits où l'on ne dort pas, quand les lampes maigres de la veillée se sont par hasard éteintes, et on les voit mieux en rêve, alors qu'elles se promènent seules au-dessus de vous, dans les allées du grand jardin infini, et on sait que sur un signe d'elles les toits s'ouvrent, et les laissent s'évader vers les étoiles.

Et quand les femmes dont le devoir était d'augmenter sa sagesse lui demandaient : Alors, princesse, de quelle couleur est votre âme? elle répondait : vous le verrez bien quand je serai grande et que je bâtirai le château de mon âme.

Et l'Empereur (c'était un grand et solide soldat à barbe grisonnante, qui entre deux guerres aimait jouer avec les enfants et se cacher pour leur faire peur et les vite consoler) l'ayant aussi questionnée, elle lui répondit : Mon château sera pareil au tien et dissemblable du tien, il ne sera ni de la même

forme ni de la même couleur, mais je crois qu'il sera dans le même pays. » Puis elle s'était enfuie en riant. Quand l'Empereur l'eut rattrapée il entreprit à nouveau de la faire jaser sur ses genoux, elle voulut lui raconter la belle histoire de l'enfant qui avait trouvé deux fers à cheval.

« Le pauvre Pierre avait trouvé un fer à cheval, il le suspendit au mur en un coin de sa petite chambre, il avait une petite chambre parce qu'il était très petit; l'année suivante il trouva encore un fer à cheval, alors il travailla jusqu'à ce qu'il eût ramassé assez d'argent pour faire souder les deux fers à cheval. Et puis il travailla jusqu'à ce qu'il eût ramassé assez d'argent pour faire dorer ses deux fers à cheval. Alors il voulut les porter comme une couronne; mais comme sa tête était très petite la couronne en fer à cheval doré lui tombait sans cesse sur les épaules, il n'avait donc plus une couronne, mais un collier. Alors chaque fois qu'il plaçait sur sa tête sa couronne il avait les meilleures idées, et quand il courait les appliquer, sa couronne lui tombait sur les épaules, et il s'arrêtait tout contrit, et rien ne lui réussissait plus, sauf que tout le monde disait : Ce pauvre petit Pierre a un bien beau collier brillant, mais comme ce collier n'a pas l'air d'être fait pour son cou, tiens, ni ses souliers pour ses pieds, ni son sarreau pour son corps et ni son nez pour sa figure. Impatienté, le petit Pierre fit refondre

et rétrécir ses fers à cheval, alors cela devint une vraie couronne à sa tête. Mais comme le fer à cheval avait été touché, il ne porta plus bonheur du tout, mais pas du tout, pas plus que n'importe quel métal, et comme le pauvre Pierre portait en même temps haillons et couronne, tous les gens se moquèrent de lui, il y en eut qui se fâchèrent, on dit même qu'il fut pendu à un grand gibet cornu, par des bourreaux très bourrus, le visage couvert de verrues. Est-ce vrai, père, l'histoire du pauvre Pierre? Elle s'enfuit en riant, et l'Empereur n'en sut pas davantage, car on l'appelait ce jour-là, peut-être pour recommencer la guerre. Comme le sage chapelain chargé de lui indiquer les bonnes lettres s'enquérait à son tour de ce château futur, il lui fut exposé : « Ce château ne contiendra rien de noir qui puisse rappeler l'encre, rien de blanc qui puisse rappeler le parchemin, rien de grisâtre qui puisse rappeler le sable; on y rira, on y dansera, on y chantera, on y dira des vers », et la petite princesse le laissa là demi-souriant, demi-grondant, la bouche ouverte, abandonné avant l'émission de la parole déjà prête.

Et elle avait vécu dans bien des châteaux, la petite princesse Marie. Elle avait eu peur dans certains qui ont été placés vers le Nord, au milieu de feuillages noirs et touffus, et par des routes étroites et feutrées de pommes de pin, on arrive à des

étangs mélancoliques, longuement mélancoliques, cernés des mille lances fragiles des roseaux, et qui, grisâtres comme du plomb, vous renvoient votre image comme fatiguée, malade et si pâle et si muette, encore que vous riiez aux éclats ; le soir devant les fenêtres aux légers croisillons de plomb passent des fracas de corbeaux, puis ce sont les hibous qui se posent sur l'appui de pierre de la fenêtre, les longs corridors frissonnent et grelottent entre leurs murs épais, des lumières rougeâtres et rares vacillent, vacillent toujours, se jettent en arrière comme pour s'écarter de quelque chose d'invisible.

Elle vit des châteaux riants, qui baignaient leurs assises en de grands étangs clairs ; des abris étaient ménagés pour tirer l'arc contre les canards et les oies sauvages.

Il y avait dans les chambres des tentures épaisses de cuir violet et argent, couleur de hâle et couleur d'or, où des chevaliers passaient sans fin sur des licornes cabrées et des saints en prières priaient sans fin. A ceux-là il y avait des jardins des papillons, et par terre des hommes de pierre couronnés de pampres ou d'épis, que la mousse rongeait et verruquait et dans des chambres rondes, trop blanches, de ton d'ivoire ou de chair glacée et vieillie sans rides, des lampes avaient des clartés trop droites.

Il y avait aussi des châteaux dont les jardins couraient vers la mer. Brusquement en écartant des feuillures, on apercevait la large bande blanche d'une plage, et la mer verte comme les feuillures et parfois jaune comme la moisson, ou grise comme une colère déchaînée dans les boues et les écumes. Malgré la splendeur du soleil, malgré les amusements des oiseaux de mer, qui par tribus blanches s'exilaient toujours de quelques pas dès l'approche de quelque étranger, malgré la gaieté du long ruban d'écume qui vient jouer sur le sable, heureux comme une soif qui s'apaise, et disparaît en riant, en riant, en riant encore, ces châteaux étaient tristes; la plage blanche et pure comme une page de destinée, la plage vierge comme un voile blanc non porté, s'attriste dès qu'un pas humain trouble la solitaire majesté de son silence fait de la monotonie des bruits. Elle avait habité bien des châteaux, la petite princesse Marie, mais aucun n'était celui que son âme eût choisi. Quand elle fut jeune fille elle habita le plus souvent sur les ordres de son père le palais de la ville, et non loin de la ville un château entouré de bois aimables.

La princesse Marie aimait les chansons. Elle aimait toutes les chansons qu'elle avait entendues, sa mémoire des musiques et des chants de poète était comme un jardin bien ordonné où elle errait sans cesse. La musique lui était un miroir, les chansons

lui étaient un peuple de miroirs ; comme elle était toujours en bien peu de temps triste, gaie, vive, lente, babillarde, silencieuse, folle et raisonnable, elle courait vite à tous ses miroirs et se regardait souvent. C'était, au fond, toujours une grande personne svelte, au teint très blanc, aux traits très réguliers avec un duveté de prime jeunesse et des yeux très bleus, qui étaient quelquefois un peu gris, parfois d'un bleu violent de ciel du Sud, mais les miroirs ne lui répondaient pas toujours la même chose, et elle était bien changée si elle se voyait à celui qu'avait décroché de sa ceinture un pauvre étudiant dont la chanson avait jailli d'un trait, pendant que piéton fatigué, à l'ombre d'un arbre, il mangeait des pommes sûres, ou que ce miroir eût été soigneusement ouvré par quelque grand seigneur qui parfois se penchait sur son amour pour le redire. Elle gardait tout près d'elle, toujours très près de son cœur, les lieds qui sont comme l'herbe agreste, et ceux qui sont de belles roses pompeuses, ceux qui sont des brindilles que portent aux lèvres, en marchant au crépuscule d'été, sur les routes, les jeunes filles, et ceux à qui le soir, devant le pupitre ouvert, des gens à robe de velours, rêvent répétant un vers qui a déterminé dans la haute salle sombre un écho imprévu qui force à parler pour le réentendre encore, et ceux qui sont des oiseaux dans la forêt, et ceux

qui sont des hanaps sur la table, et ceux qu'on lit après la prière et ceux qu'on ne lit jamais, qu'on n'écoute jamais, qu'on entend tout de même, car tout les chante. Les temps en avaient produit de grands bouquets, parce qu'on avait beaucoup aimé, beaucoup souffert, et des chants avaient giclé de cœurs élargis parfumés de divers soleils depuis les piscines de la Jérusalem disputée jusqu'aux grèves grises du Nord, depuis les hautes tours d'église, jusqu'aux entrailles ouvertes de la terre, où s'agitent les chercheurs du métal.

Aux lèvres de la princesse bien des chansons murmuraient en leur fraîcheur de source sur les mousses emperlées ; les fils de roi épousaient les pastourelles et les filles de roi épousaient des capitaines chargés de conquêtes et de fortunes, mais nul n'eût pu se souvenir l'avoir entendu fredonner comment une fille d'Empereur s'était donnée à un trouvère.

La princesse Marie, qui était grande, svelte, avec un mantelet onduleux de cheveux aurés, se ceignait le front d'une très étroite couronne d'argent, très étroite et simple. Elle revêtait de longues robes blanches et se ceignait d'une ceinture d'argent à la lourde agrafe, et quelques broderies dorées seulement au bas de sa robe traînante et longue ; à ses épaules elle agrafait des manteaux bleu pâle ; de son collier d'or et de perles, soit que son manteau, soit que ses cheveux, d'un flot bleu ou d'un

flot d'or le cachassent on n'apercevait que quelques maillons sur la poitrine, et ses mains n'étaient chargées d'aucunes bagues. Dans sa tenue de hautaine princesse elle amalgamait des rires d'enfances, de sorte que le robuste empereur à la barbe grisonnante ne lui savait rien refuser. Dans sa démarche lente et mesurée elle introduisait parfois de saltantes agilités, de sorte que les hommes graves, les prêtres, les soldats et les clercs avaient pour elle des bienveillances comme pour un enfant choyé. Et puisqu'elle était jeune et qu'elle savait toutes les anciennes chansons, elle voulait connaître les nouvelles, et les poètes les lui venaient dire, parce qu'elle était belle, qu'elle écoutait toutes chansons comme rêvant à un caressant soleil matineux, les poètes en étaient épris; Samuel plus que tout autre.

Qu'aimait-il; cette beauté, la musique de tant de poèmes fondue en cette beauté, quelque apparition lointaine parmi le faste des jardins du palais et l'apparat des gardes, ou bien que cette beauté et cette puissance s'inclinassent au ras de la route pour écouter aux haies quelle était la plus belle voix et la plus vive. Qu'espérait-il hors ce choix entre deux supplices: garder son amour sous tous les verroux du secret, ou en entendre rire. Si quelque tolérance nouvelle eût admis que la princesse ait par la ville un amoureux, luth sonore et docile, quelle fin à cette passion. L'aimait-il? il le croyait, il en

était sûr, il en souffrait, il n'en savait pas plus.

Il ne voyait pas clair au fond de lui. Il ne s'en piquait d'ailleurs point, pas plus que l'herbette qu'un pollen errant gîta dans un coin de roche ne réfléchit sur son pourquoi. Comme le brin d'herbe, il vivait, frissonnait, tremblait, pliait sous l'ondée, se ressuyait au soleil, il ne savait bien de la vie que les sommeils et les rosées. Il avait appris du docte Ezra ce qu'un homme de son temps pouvait savoir. Cet amas de connaissances avait passé sur lui sans même effleurer son âme. Sa science était à lui, comme une bibliothèque toujours à portée de sa main.

Il l'oubliait la plupart du temps, et à certains jours, ramené par l'occasion, étendait la main, et rouvrait un des vieux tomes. Sa science était pour lui comme la ville prochaine où l'on va parfois sous le couvert des grands arbres, par habitude, où l'on se plaît un instant, mais sans participer jamais à sa vie. Sa science était à lui, mais en dehors de lui. Il était comme un enfant chargé d'un lourd bagage, il n'aimait rien tant que de le déposer au coin de quelque place riante et peuplée, et de l'y oublier, tout son cerveau était plein de terres négligées, où les arbrisseaux du hasard pouvaient à tout loisir se développer et produire toutes leurs feuilles et toutes leurs baies. C'était aussi plaine rase où tout incendie pouvait courir en galops de feu et faire

flamber tout, d'un seul coup, sous la voûte d'un ciel bas sans assez d'étoiles. La princesse savait qu'elle était aimée et en souriait, car le poète à sa jeunesse sérieuse apparaissait un pauvret aux jambes encore incertaines; elle avait eu la curiosité de l'entendre et l'avait félicité; depuis aux horizons de Samuel, des coupoles d'or, il est vrai, parfois voilées de nuages, aux heures d'espoir effulgeaient.

LA FÊTE DE MAI

C'est le jour de la fête de Mai, le salut d'un peuple au soleil ardent, son dieu encore toujours et malgré tout, et parce que le fleuve a brisé ses cangues blanches et froides, parce que ses eaux mousseuses et jaunes ne roulent plus lourdes et limoneuses sous un long rayon jaune frissonnant, mais courent bleues et d'acier aussi vite que les flèches d'argent de la lumière, parce que l'astre a séché les boues de la terre, que de partout s'élancent les tiges, les feuilles et les ailes, toute la Ville avec ses citoyens, ses prêtres, son empereur, avec ses vieillards, ses femmes, ses enfants, sa sagesse, sa beauté, son espérance, et les bannières fleuries du devoir, du droit et du culte s'en vont par le chemin en fête de fleurs et de draperies et de musique acclamer le divin Soleil, qui, disent les sages, tourne autour de la

terre parmi l'éther impondérable pour mieux la réchauffer de toute sa caresse, et baiser ses mamelles innombrables! Ceux de la ville vont vers la grande plaine où se plantera l'arbre de Mai, ceux des côtes et ceux de la mer y montent par le fleuve; leurs fanfares répondent aux musiques de la ville comme des cris de mouettes à des chants de coqs. Les belles filles de la ville longeant les rives jettent des fleurs aux belles filles de la côte, qui leur en envoient de leurs barques enrubannées et leurs gestes sont si nobles et beaux qu'on croirait voir les Muses encenser les Sirènes.

En tête du cortège, c'étaient d'abord les hérauts de pourpre, les aigles d'or à la poitrine, les aigles d'or à leur haut bonnet, et la longue baguette à la main qui couvre les amis et touche les ennemis de l'empire. Et puis les trompettes, les longs tubes de cuivre poli comme les buccins des empereurs de Rome, s'élevaient un peu vers le ciel rayonnant et saluaient de droite à gauche selon le pas des sonneurs, et figuraient l'appel strident qui réveille, au lointain des camps immenses, les soldats; puis les longs tambours tout drapés de pourpre dont le battement bruit sourdement et lourdement, comme le pas de la foule accourue à l'appel des conques de cuivre.

Un épais rideau de cavaliers de fer, avec de l'or à la visière du casque, de l'or à l'aigle du poitrail

de la cuirasse, de l'or à la têtière du cheval, entouré de mailles de fer, et les hampes des hautes lances étaient comme une forêt d'automne ; le soleil allumait aux pointes comme un bûcher, des écharpes rouges couleur de sang, à galon d'or, évoquaient l'horreur et la récompense des guerres. A leur suite la forêt des fantassins, les longues piques étaient sur leurs épaules entourées de fleurs et de branchages, et leurs gros visages de videurs de pintes sous le large chapeau à créneaux, souriaient d'aise à la libation proche. Ils passaient à rangs larges, fatigués de leur nombre, et alors, sur un chariot tout paré des belles étoffes raides de fils d'or qu'avait délivré la chartre de l'Église, et les nobles dames, et les riches bourgeoises, dans un chariot qui marchait comme une plaque énorme de rayons, l'arbre de Mai tenu droit par des bourgeois de la ville, de velours rouge vêtus. Et, devant lui, chevauchait l'Empereur, casqué, cuirassé, le destrier irradiant d'une armure d'or et d'émail bleu. — Ce jour-là les hommes d'armes et le premier de tous, l'Empereur, n'étaient que les vassaux du Mai.

Une folie de branches vertes, de thyrses floconneux des couleurs tendres d'une mer claire à l'aube, des transparences, des nacres, l'étincellement des pourpres, des amarantes, des nacarats, autour les blancs pétales carnés, les fiamettes bleues, perses, noires, pailletées d'or, glauques parmi les émaux

des yeux les incarnats dans la candeur des longs voiles blancs ou jonquilles, les chevelures aurées irisées de soleil, les chevelures brunes cerclées de roses et d'argent clair, un incendie de pierreries vivantes scintillantes et souriantes s'avançant en un clair charme mourant comme parmi des baisers fous de la lumière, c'étaient les jeunes filles de la ville, les reines du Mai et parmi elles, dans un grand char tout fleuri d'œillets, de pivoines violentes, de branches ruisselantes de lilas, droite et blonde, vêtue de blanc et d'argent, une haute couronne d'argent et de perles enserrant la flave coulée de ses boucles, la princesse Marie.

Elle semblait guider les blancs chevaux du soleil, magnifiée de toute cette houle de beauté, de grâce et de jeunesse qui suivait la traîne de sa longue robe blanche et de son manteau bleu, par cette oscillation lente et rythmique des chevelures qui se pressait vers ses pieds; elle se dressait, fleur mystique, fleur magique comme élue de cette réunion de traits doux et éclatants, comme surgie d'une beauté générale et prête à se reproduire encore et toujours, immense et multiforme comme la lumière et la mer et leurs jeux illimités; et l'essaim des jeunes femmes rieuses était dense comme une armée. Après elles, porteurs de rameaux, tout vêtus de velours éclatants et de soies brasillantes, enluminant le sol gazonné d'une splendeur d'étoffes et de plumes dont l'éclair

des armes était banni pour ce jour-là, les jeunes gens. Pour cette fête, ils se choisissaient un chef qu'on dénommait le Prince des Amoureux, ils avaient égrégé d'eux-mêmes Samuel.

Le jeune homme, à cheval, suivi d'écuyers porteurs de luths et de guiternes, rayonnait de cette royauté d'un instant, d'un cortège, éclair vif entre le jour grisâtre de la veille et la ténèbre profonde du soir qui allait venir, quand le soleil aurait fini de déchirer sa pourpre et d'emporter avec elle vers les longs couchants qui ne finissent point, cette brève splendeur.

Et à leur suite un défilé de fête, et une mascarade de statues animées de dieux, de demi-dieux, et de déesses des chars de merveille, la Renommée légère et vibratile portant à ses lèvres la conque de joie, et Mercure agile auprès d'elle, et la Nuit en sa longue robe couleur de retraite et d'abri, le front étoilé de gemmes clignotantes. Des Faunes et des Sylvains portaient à bras durs et noueux un Silène énorme et rieur, vermillonné, mammaire, ventru et qui s'éclaboussait de rires et derrière lui, noirs et graves, la majesté de Pluton et le grand deuil sévère de Proserpine et leur sombre suite de pages d'Érèbe. Mais aussitôt les flûtes agrestes rythmaient la présence de Pan, un des rois de la fête, couronné de roses, une large barbe coulant à flots blonds sur ses épaules, sérieux, méditatif, entouré des Drya-

des et des Napées qui répandaient autour de lui les parfums, et portaient autour de lui les plus curieuses corbeilles de fleurs et de fruits rares, apportés des rives odorantes par les lourdes galiotes, fruits d'or rafraîchis aux estuaires pâles des fleuves du Nord, et l'entouraient aussi sur des chars traînés de chèvres blanches les plus beaux des enfants de la ville. Sur une haute litière, haute comme une terrasse, portée aux plus vigoureuses épaules, un Bacchus au front ceint de pampres et de tresses noires qui amincissaient son masque régulier; ses yeux avaient l'éclat d'onyx des ivresses profondes, son geste et toute son allure étaient d'annonciation lointaine sur l'or violent de la litière; coquette, molle, sur une nef de soies blanches et de colombes, hautaine de ses yeux céruléens et des nobles courbes de son visage, Vénus ; après des porteurs de lauriers et de torches vivantes dans le jour clair, Apollon traîné sur un quadrige bas, l'arc à la main; du milieu d'un faste hurlant de dogues et de molosses une légère, droite et virginale Diane, et près d'elle lui tenant la main, choisie avec une étroite ressemblance, mais plus âgée, grave, drapée de noir, avec une étoile de pierreries qui semblaient fuser dans la lueur du jour en gouttelettes micacées suspendues entre ciel et terre en rayons rivaux, la sombre et grandiose Hécate. Un frémissement de palmes long, onduleux, et des

sons lents de cymbales et d'argentines clochettes, des femmes aux bras nus, aux chevilles nues, dansant devant elle, s'avançait, tiare au front, de blancs voiles brodés de larges fleurs de rêve aux couleurs de coucher de soleil tombant sur les flancs d'un noir cheval, la reine de Saba, sa face mate et couleur d'or, couleur des fruits qui désaltèrent, couleur du métal qui délivre, couleur des tuniques éclatantes que portent les heures conduisant les chariots de la destinée : c'était Rizphah (car la coutume voulait que toutes jeunes filles de grâce, de vertu et de beauté parussent en ce défilé) qui effulgeait parmi ce décor doré, et la douceur de ses traits fins, ses lèvres d'accueil et ses yeux qui brûlaient doux dans l'ambre clair de sa face qui apparaissait changée, durcie, et magnifiée. Parmi les palmes onduleuses, et le salut angélique des danses gracieuses, et les hautes statures des gardes à bouclier d'étincelles et lances en gerbes de fleurs soyeuses, et les nains bariolés qui sautaient derrière les gardes, parmi le lent murmure d'admiration qui coulait aux berges de foules, elle se dressait en elle-même, plus qu'elle-même, comme son esthétique et véridique incarnation. Après elle, après les nains bariolés, c'était la troupe des chimères, les masques bizarres dont l'homme affuble en ses rêves, et en sa science qui est aussi son rêve les hommes des lointains qu'il ne connaît pas. Mau-

res, mécréants, noirs, gens des Catay, et gens des Taprobane, Hyperboréens, Ogres, Géants des déserts d'Arabie et des montagnes d'Éthiopie, frondeurs qui abattent les diamants des montagnes, pêcheurs des âmes aux mers de corail rose, et faces noires de ceux qui rêvent cent ans dans le creux d'un arbre grand comme une forêt et qui s'est multiplié en terre par mille piliers verdissants, tous ces masques montés sur des bœufs et des ânes, juchés sur échasses, jaunes, rouges, verts, brillants de plaques d'émail, casqués de marmites de fonte, tout le grotesque et tout l'étrange du lointain, suivaient, chantant, criant, aux sons des plus plates musiques jusqu'à ce que, après un intervalle, comme triomphants de ce ramassis des peuples, intercalé symboliquement entre les beautés de la ville, de sa richesse, de sa science et eux, marchâssent précédés d'un varlet portant en haut d'une perche enguirlandée de lys une étoile d'or, les trois Rois mages suivis des quatre évangélistes.

A la suite de ce cortège figuré, après les belles formes et les belles couleurs du passé, après les images de la force et de la beauté et de l'amour, l'image du nombre; après les emblèmes du cerveau de la ville, les emblèmes de la ville elle-même et ses fortes bannières avec son écusson de nefs et de lions, les bannières de ses guildes, portées par des alfiers

à ses couleurs, les bannières avec les images des saints patrons toutes rangées en lignes larges et profondes au-devant du populaire et devant la masse humaine qui arrivait chantante et nombreuse à pas cadencés, un homme à cheval qui était, pour ce jour-là, le Prince du Peuple.

Prince élu, prince éphémère, comme le prince des amoureux! A celui-là aussi, le Soir, après la fête et les brocs vidés, de son geste quotidien et négligent, en agrafant son ample manteau de bure et de repos, emportait sa couronne de cuivre et ce sceptre qui était presque une batte, déharnachait le cheval de ses aigrettes, et de son girel bien orné. Le peuple, qui le choisissait pour marcher à sa tête en ce jour de réjouissance solennelle, mais aussi un peu railleuse, car il y a de la raillerie dans toute joie nombreuse, n'entendait point lui conférer d'honneurs, et le mettre à sa tête autrement que pour d'amusantes cérémonies. Le prince du peuple, certes, devait être populaire, mais il pouvait l'être aussi bien par un travers que pour une vertu, pour une particularité, pour une originalité; parfois c'était un étranger qu'on voulait honorer. Celui qui, ce jour-là, marchait derrière les bannières, le peuple en était surtout curieux.

Laurent Télice était récemment venu, de loin, disait-on, sur une barquerolle pavoisée, remontant le fleuve, et son équipage chantait joyeusement. Il

avait jeté l'ancre; il disait qu'il resterait quelques jours dans la ville, et rapidement chassant avec de blancs faucons de Syrie aux yeux d'or, accompagné dans ses promenades sur le fleuve de nombreux pages, vidant des pintes et en déversant plus encore aux âpres gosiers du populaire dans les cabarets de la ville, habitant le plus beau palais qu'il eût pu trouver, et fastueusement l'ouvrant à tant d'amis nouveaux qu'il s'était faits rapidement parmi les soudards et les jeunes oisifs, il était devenu promptement notoire. On le goûtait pour son élégance virile, sa beauté, ses longues boucles blondes tombant sur des épaules d'Atlas, sa dextérité de cavalier, et la bravoure qu'on lui supposait d'après ses yeux bleus, fixes et fins. Des semaines s'écoulaient pour lui en liesses très ouvertes; puis quelques jours il ne sortait plus, sa maison se fermait; on en voyait seulement, très avant dans la nuit, les combles rougeoyer à leurs petites fenêtres, et des fumées noires se fondaient dans le ciel. Au sortir de ces courts recueillements, il reparaissait plus neuf, plus frais, plus prodigue. C'est parce qu'il était prodigue qu'on l'aimait, c'est parce qu'il était plus prodigue chaque fois qu'il descendait de ses hautes chambres, qu'on murmurait qu'il était un alchimiste, et qu'il savait faire de l'or. Pour cela, non pas haï, non pas en danger, seulement jalousé, la ville aimant l'or par-dessus tout, comme toute

cité, comme tout village, comme tout hameau, comme tout groupe mesquin ou énorme de pauvres terriens. Laurent, sachant quelle serait cette fête, mis au courant des coutumes, avait souhaité être le Prince du Peuple; il avait préludé par grandes largesses, et il était bien pour quelques heures le bon roi, celui qui verse et qui découpe pour ses sujets.

Dans la grande prairie, à une place que les pieds de la foule n'ont point foulée, parmi le semis blanc des marguerites au cœur doré, on a planté le nouvel arbre de Mai; et comme les autres ses voisins qui s'alignent à la large esplanade qui domine la courbe du fleuve, il croîtra, signe prospère d'une année de plus, si, comme à d'autres arbres, l'orage ne vient pas d'un coup sec lui dessécher les fibres. Les prêtres sortis d'une large chapelle construite à cet effet sur cette esplanade sont venus, et parmi la fumée légère d'un peu d'encens, vapeur terrestre vers la vapeur du ciel, le bénissent, et l'Empereur les remercie. Il est tout près de l'arbre, la princesse à ses côtés; des jeunes filles de sa suite accrochent des guirlandes à l'arbre de Mai; c'est l'heure où doit se présenter et offrir au Mai son hommage le prince des Amoureux.

Louange au Mai nouveau, qui rit à tant de lèvres
belles ou sages : les fleurs du rire
par tous les jardins de chair se sont ouvertes

aux mains du divin orfèvre
le printemps, jouvenceau à toque verte
qui tout à l'heure en grandissant sera l'été !
Il est venu vers l'Eglise du bonheur pour prédire
une année de joie à la belle cité.

Le jour a ses étoiles ; elles palpitent en vos yeux
dans l'éclat poli de vos clartés,
ô belles qui devidez le rêve de vos doigts
graciles et industrieux !
Des avenues d'arbres en fleurs, d'arbres d'accueil,
montrent la route aux rois
montrent la route aux preux,
montrent la route au passant pieux
qui vers l'Église du bonheur s'en va tout droit.

Arbre du Mai nouveau — encore une chevelure
que le vent mol des soirs de baisers caressera
lorsque la nuit violette, vers vous, amènera
les cortèges des baumes qui partent d'Arabie,
et traversent le monde, pour apporter à vous
leur conseil d'amour, d'espoir et d'aventure
et d'espérer vos mains bénignes à deux genoux
et de cueillir la joie à l'ombre de la nuit.

Arbre du Mai nouveau, lorsque viendront tes fruits
couronner de leur fraîcheur tendre tes fortes branches,
et que tes feuilles contre l'ardeur solaire des midis
seront le bouclier et solide et fragile
et frais, au bruissement de sources parmi l'île
prête aumône au passant, qu'il se repose et mange,
et qu'il rêve, même las et poudreux, que le dimanche
l'accueille en notre ville à cloches envolées
arbre du Mai nouveau, arbre aux racines sacrées.

Puissent aux mais du soleil futur, —
mon amour comblé, ma peine charmante et dure
terminée, et fini mon exil loin des paroles
dont ma Dame charme son miroir et la vigne folle.
de ses pensers épars. par la pourpre et les chants, —
puissent mes mains planter près de toi, un rival,
arbre du Mai nouveau, un arbre escaladant
l'Empyrée blanc et bleu de ses branches de désir
aux lourdes guirlandes de couronnes triomphales.

Et que son ombre couvre au loin les champs,
et que l'arbre d'amour soit si haut, soit si vaste
et tel retrait béni, et telle ardente coupole
que les autres qui aiment, les autres dont l'émoi
pareil au mien, transit le cœur et le dévaste
puissent s'endormir au gré de mon baiser vainqueur,
qui fera l'ombre autour de lui, où tous les cœurs,
pourront dans le silence frigide se blottir
et tranquilles s'aimer, et tranquilles se ravir,
arbre de mon amour aux racines sacrées !

Alors, ô Sire, ta ville, la ville d'Or et de Passion,
irradiera sur tous les monts du monde; les horizons
regarderont ton grand bûcher de joie qui flamboiera
et ses tuiles sanglantes comme lèvres déchirées
de baisers. Voilà la ville aux portes d'amour
où la joie tient sa lampe haute nuit et jour.
et droite et ferme comme le soleil,
et la merveille de ta cité sera bâtie
plus haute que les colosses, les tours, et les Babels
les môles les églises et les vieux paradis,
O Sire, dont la sagesse est serve du Génie.

Les heures de ma vie chantent au ras du sol,
Princesse, parmi les pierres de la route, parmi la mousse

des sources en vos forêts!
Les heures de ma voix sont celles d'un passereau
qui volète et qui dit sa peine et son émoi,
devant des paradis gardés de durs barreaux,
drus contre ses élans imprudents et trop droits.

Mais aujourd'hui fête de la feuille et du brin d'herbe,
alors que la nature ouvre sa basilique!
à paliers d'arbres, voûtes de soleil, dalles où les gerbes
vont dresser en amas le pain des faméliques,
faites grâce au poème du prince des amoureux,
Il a pour vous les yeux des nations entières,
sa voix dit leur amour, à tous et puis le sien.
un amour sans fiance en lui, une prière,
plus qu'un désir et plus qu'un vœu, amour ancien
hirondelle de l'âme, qui fait son nid sous ma paupière.

L'Empereur avait écouté silencieusement, droit et indifférent, l'empereur évidemment n'aimait pas la musique et les derniers vers le rembrunirent. Sans doute en ce jour de fête, à demi saturnalienne le soir, populaire le jour, il était, si puissant fût-il, surtout un hôte. Visiblement le poète n'était pas trop sorti du canon de ces sortes de poèmes : un compliment, un hommage à la beauté des personnes de haut rang y étaient impliqués; bien souvent les impériales oreilles en entendaient de plus rudes, car le Prince des Amoureux n'était pas toujours un poète, quelquefois un soldat, ou un chansonnier un peu trop plaisant; mais ce jeune homme d'aujourd'hui, à la figure grave, à l'accent ému, à la belle tenue

avait indisposé le souverain. Il se prenait trop au sérieux, son commencement avait eu quelque chose d'infiniment trop sacerdotal; la fin avait été prononcée d'un ton bien intime, bien profond, et des bouts de légende revenaient à sa mémoire, bribes distraitement écoutées des conversations de poètes que la princesse attirait au palais. Oh oui! l'amoureux de la princesse Marie!.. on verrait. Et la princesse, elle avait écouté elle aussi, d'un air bien attentif; mais cela n'avait point d'importance, et il regarda de côté la princesse, qui, selon le cérémonial usité, tendait, l'air naïf et blanc, les mains jolies et gracieuses, les yeux simplement souriants, une fleur pourprée au poète. Aussitôt et sans plus elle se tourna amicalement vers le Prince du Peuple qui dit :

Sire Empereur et vous Princesse de puissance, de grâce et de beauté, la ville de vie joyeuse et de douce hospitalité a voulu qu'un jour de fête ce fût un étranger qui vous haranguât, sans doute pour vous fournir l'occasion de vous divertir, de la façon dont il travestit votre doux idiome ; néanmoins l'occasion m'est agréable infiniment qui me permet de vous témoigner mon respect profond et arrête une minute vos attentions, sur votre débile serviteur; j'aimerais pourtant mieux paraître à vos yeux coiffé d'un bonnet de fou, car telle est, à moi, ma couronne ; et si telle justice m'avait été

rendue, j'aurais dit à l'arbre de Mai, souverain de ce jour et à vous, sire Empereur, son vicaire, tout ce qui m'eût passé par la tête, et ma tête produit les pointes et les folies, comme la dune de mer les chardons, les jardins les herbes folles, la bourse d'un escompteur des écus, et votre puissance, sire Empereur, l'abondance de tous biens et le signe de la grandeur, l'Or béni, l'Or maudit, a-t-on parfois murmuré. Peut-être... mais ici c'est l'Or béni. Il vient des mers lointaines sur les lourdes nefs aux proues desquelles galope sans fin le cheval de Neptune. Il vient des îles aux rivages de perles, aux forêts d'aromates, aux routes dont les fossés produisent à foison l'épice, aux vallées profondes où fleurissent l'escarboucle et le diamant, où les oiseaux sont des bulles de pierreries. Il arrive vers vous des forêts qu'on entaille à leur base, et les grands chênes tombent à votre fleuve. Il vient des larges plaines qui verdissent, puis jaunissent. Il arrive, rançon des rois sous la garde de vos cavaliers et mille chariots l'apportent vers votre chartre. Il vous vient du ciel, car le ciel est l'assistant de votre piété et de votre grandeur. Mais surtout il vous vient de la Ville.

Votre ville est un creuset où tout s'amalgame et se fait or ; vous avez dans les palais qui entourent votre haut palais mille Midas qui changent tout en or, et auxquels nul châtiment mythologique n'a

été jamais appliqué. Les plus riches filons serpentent dans vos rues, et les enseignes des marchands sont, au vrai, des vignes énormes enroulées devant leur porte et qui produisent des raisins d'Hesperides. Ils extraient l'or de tout, de la faim, de la soif, de la vanité, de l'amour, du dévouement, de la gourmandise, de la paresse, et il vous en apportent votre part, scrupuleux car ils ont peur de leur conscience autant que de la hart. Il ne leur manquerait pour être tout à fait heureux que ceci : extraire l'or de rien du tout. Ils se fatiguent de donner quelque chose en échange, de la fatigue ou la pensée, ils aimeraient posséder la pierre philosophale. Oh qui la leur donnera ! Sera-ce sous ton règne éphémère, Arbre de Mai! sera-ce ton successeur, un de tes successeurs dans un jour de liesse qui sera le bien acclamé, l'arbre de la première année de l'âge d'or du paradis marchant sur la terre parmi les flambeaux étincelants du métal. Je voudrais que ce fût en notre temps que ce bonheur, pour tout ton peuple, se réalisât.

Salut à vous, sire Empereur, et à vous, noble Princesse, et salut à la cité aux murailles énormes et à l'inconnu de merveilles que recèlent les années futures et merci à vous tous peuple, dont la bonne volonté a voulu ma présence ici, peuple sagace et sage de la grande ville.

La princesse, d'un sourire qui était un rayon de

soleil sur les blés mûrissants, lui tendit comme au poète une fleur, mais avec plus d'abandon, et l'Empereur, qui l'avait écouté en souriant, le remercia avec bienveillance appuyée, et les grands officiers et le populaire l'applaudirent de leurs vivats, et les clercs le considéraient avec une très indulgente curiosité.

CHAPITRE III

LA TOUR CENDREUSE

Cette nuit-là Samuel fit un rêve.

Dans les landes brunes de son âme, éclairées d'un petit jour froid, triste et dur, des gens étaient venus. Ils avaient goûté l'eau du fleuve, ils s'étaient tournés vers les collines rougeâtres qui fermaient l'horizon, ils avaient planté les piquets de leurs tentes, et des chevaux lâchés avaient bondi vers des plateaux mal fournis d'une herbe maigre, et des marmites avaient été placées sur des feux. Tous ces hommes étaient petits, à barbe broussailleuse et sèche, sauf un d'entre eux, à l'air mélancolique et las qui laissait tomber les ordres de ses lèvres d'une voix très basse; mais ils tendaient l'oreille de très près et ils exécutaient vite, et ce chef fit bien vite allumer un grand brasier, près duquel il grelotta jusqu'à ce qu'une flamme rapide empourprât son visage, et Samuel s'aperçut qu'il lui ressemblait un peu. L'homme qui se chauffait, — le brasier comme une hydre se tordait en cent serpents de

flamme, puis ce fut un buisson dont les branches pourpres étaient nuées de fleurettes blanches et frileuses, et des fragrances de mûriers et de genévriers et l'agreste saveur des résines, — l'homme qui se reposait à la chaleur de cette lumière se baissa et souleva à ses pieds une trappe; il en monta, plus petits encore que les serviteurs affairés dans la plaine, des hommes à la même barbe broussailleuse. Un par un il les voyait poindre et chacun lui offrait une fleur étrange et lumineuse, brillante de feux écarlates, violâtres, orangés, et l'homme les laissait dédaigneusement tomber. Enfin un de ces nains le supplia, s'humilia, et ramassant par terre les fleurs de lumière, il en tressa une couronne, et l'homme voulait bien qu'on la lui plaçât sur la tête. La couronne brilla d'un vif éclat. Lors tous les serviteurs épars dans la plaine accoururent, avec de grands signes de joie enfantins. L'homme plus pâle et plus morose encore leur indiqua du doigt la trappe ouverte, et bientôt ils en remontaient, chargés d'énormes blocs de métal brut. L'homme sourit, et alors les nains sur toute la surface du sol élevèrent des gestes de désespoir et glissèrent et disparurent, et les serviteurs montaient et redescendaient de la trappe, toujours plus chargés des pierres de grand prix. Enfin l'homme fit un geste de lassitude; alors des serviteurs réallumèrent un grand feu; comme un droit rideau bleu

et jaune où brûlaient des points d'or s'éleva, et des atômes d'or bondissaient et rebondissaient du sol à son long panache dentelé, et des marteaux firent un trou dans le silence, et les étincelles allumaient des touffes d'herbe qui d'un coup et d'un bruit sec flambaient. Une énorme couronne à l'éclat dur et continu était faite, l'homme jeta celle que lui avaient donnée les nains et la mit sur sa tête, et les belles fleurs d'inconnu de la couronne rejetée s'éteignirent avec un grésillement plaintif et cristallin. Quand la dernière se fut éteinte, une brume noirâtre à flocons légers envahit peu à peu la plaine et Samuel, aux landes brunes de son cœur, ne vit plus que nuages indécis.

Cette ombre s'amenuisa, elle devenait plus cendreuse, puis grise, puis blanchâtre, et ce ne fut plus qu'un brouillard bistré, et une plaque mince de lumière jaunâtre et maussade se montra, puis d'un rouge brun profond elle prit corps, devint disque puis creva de différents côtés des jambages jaunâtres ; on eût dit d'une araignée étirant lentement de longues pattes, barbelées d'autres longues pattes filamenteuses et tout le brouillard craquela, et par de subites fissures, Samuel aperçut des faces monstrueuses, tachées, mouvantes, dans une jaune lumière de lune lointaine et ensommeillée des derniers voiles blancs dont le vent lentement la décortique, puis ces faces se calmèrent, l'eau mobile et d'aurore

douloureuse de leurs joues se figea, une auréole blafarde entoura les faces, et des grands yeux confus de sphinx, larges comme des marécages avec des îlots herbus le regardèrent, et l'homme couronné se dégagea du brouillard, montant comme les degrés d'un escalier difficile ; brusque toute une montagne apparut étincelante, sculptée de la base au sommet, et gardée par l'accroupissement de mille sphinx à toutes ses plates-formes. Et l'homme couronné voulait monter, alors un sphinx d'un lent, d'un paresseux mouvement déplaçait tout un grand corps de lion, qui émergeait comme de la montagne et se mettait en travers, et l'homme devait descendre dans les pierres symétriques et ornementées qui revêtaient le versant de la montagne, puis contourner la bête, et peiner difficilement vers une autre plate-forme, où d'une semblable et féline ondulation, un autre sphinx lui barrait la route, et en haut vers la plate-forme supérieure d'un grand triangle de lumière vive des voix chantaient et des formes de femmes voilées apparaissaient ; l'homme couronné les regardant pleurant, joignant les mains et dans sa ferveur, il butta, trébucha et roula jusqu'au bas de la montagne et comme un velum de brume claire et dorée, compacte, murale, étincelante recouvrit tout aux yeux de Samuel.

La muraille insensiblement devenait d'une clarté solaire, de son centre, des rayons comme d'immen-

ses cimeterres effulgeaient plus terriblement or rouge sur l'or mat du fond — des frissons bleuâtres la sillonnaient d'un bout à l'autre. Elle semblait se retirer lentement, lentement. Elle recula, elle recula toujours plus resplendissante et sembla fermer l'horizon. Au premier plan, des formes noirâtres grouillaient depuis quelques instants (des temps de rêve) et quand le mur de lumière se fut assez éloigné pour que les yeux pussent distinguer à sa base ce qui se dressait, Samuel s'aperçut que c'était une forêt, qui voluta partout des branches et des arbres et grandit; on eût dit une dentelle appliquée sur le masque d'or du lointain. Et l'homme couronné était à la lisière de la forêt.

Il essayait d'y entrer, et ses bras se tendaient vers le clair joyau de l'horizon. Des rayons perdus éclairaient vivement sa face, et son corps se devinait dans l'ombre verte. Il montait de longs talus tantôt droit, tantôt s'aidant des mains; des ronces se levaient comme des ressorts pour lui flageller la face, et des halliers, comme jetés d'un coup de vent brusque, se hérissaient devant lui; à la cime d'un talus, il aperçut loin de lui, au bout d'une immense allée d'arbres, le palais solaire et il leva les mains au ciel et le découragement se peignit sur sa face, et sa barbe grisonnait, à cette minute livide de sa mélancolie; il parut à Samuel être quelqu'un de sa race qui aurait dû être son père. L'homme cou-

ronné s'assit à terre et douloureusement soupira, puis il se releva d'un grand geste d'élan, mais de l'eau clapota sous son pied, des roseaux couchés éployèrent lentement vers le ciel leurs hautes tiges gladiolées, et un ululement d'échassiers noirs tournoya sur sa tête. Il repartit et longea les roseaux, et côtoya la barrière d'eau; parfois une petite avancée de terre lui donnait l'illusion de l'obstacle fini mais l'obstacle des roseaux recommençait, et au fond de l'horizon le mur de lumière sans pâlir s'éloignait. L'homme revint sur ses pas, à regret. Il revenait, il allait. Il se baissa pour cueillir des fleurs, la secousse qu'il donna à la plante fut trop forte, il ne lui resta aux mains que des tiges exfoliées, il frappa l'air de ses deux mains, et un papillon aux folles couleurs lui échappa et bondit au ciel clair, sous ses pieds des lièvres jaillirent, et la pluie tomba en fins réseaux de plomb, et l'homme tomba à terre et sanglota; une brume olivâtre où il semblait qu'on distinguât de creuses arborescences couvrit tout.

Puis Samuel revit la lande brune aux collines rougeâtres à l'horizon; une heure pâle, un midi froid. L'homme couronné marchait seul; près des tisons des feux qui s'éteignaient les serviteurs dormaient, et l'homme se penchait vers eux pour les réveiller, et d'un geste large leur montrait toute la plaine et d'un geste droit et en hauteur semblait leur indiquer un grand but; mais eux restaient assis par

terre et tendaient leurs mains pleines d'ampoules et des pieds blessés; l'homme se tordait les mains. Les bêtes de la caravane gisaient, privées de mouvement, et l'homme allait de l'un à l'autre de ses serviteurs, ardent, inquiet, indiquant du doigt le fleuve, les bêtes, le sol. Enfin un des hommes péniblement se mit debout et s'en alla puiser l'eau du fleuve, et un à un, lentement les autres se joignirent à lui; des pioches et des bêches entaillèrent le sol. Samuel entendit bientôt à travers son sommeil les lourds coups des marteaux et les crissements des scies, et par le lent fleuve arrivèrent des radeaux, et un voile de nuit les enveloppa.

Le sombre et splendide coucher de soleil! Le sang de l'astre ruisselait à flots pourpres, à flots denses, à flots profonds; des étoiles dorées y plongeaient, tournoyant comme en un remous de gouffre rouge. D'un cœur immense, ouvert, le sang chaud et abondant coulait en mille bouillonnements, d'un cœur immense et déchiré, en une torse pâle, ivoirin par place, verdi par endroits, et on eût dit qu'une tête couronnée de nue rougeâtre et brune se penchait, flottait sur une épaule par trop lassée. Les veines du Dieu mourant, vacillant, ne pouvant ni se tenir droit ni tomber, sans soutien à portée de ses mains blessées, irradiaient à tous les lointains la semence purpurine de la vie et de la lumière, et des terrasses de lointaines Babels bien petites auprès de sa stature,

des foules, des races encore, regardaient la mort l'envahir et l'ombre préparer ses hordes et ses chevaux sombres pour l'invasion subite de ses plaines. Mais à ras de terre près du fleuve, par reflet couleur de sang, et des collines où des brasiers s'allumaient, c'étaient des murs de brique mi-bâtis, des tours de bois restées à claire-voie, des fragments de mosaïque s'enfonçaient dans le sol poudreux, attendant vainement qu'une dalle voisine les vînt appuyer, des hampes inutiles attendaient des étendards, et c'était là tout le ras et le bas d'une ville, des tessons de muraille, des matériaux épars, des colonnes gisantes et déjà autour d'elles la stérile et courte forêt des mauves et de l'ortie se levait. Tous les serviteurs, au milieu des rues à peine tracées, rechargeaient les bêtes de la caravane; ils se disposaient au départ. En vain l'homme couronné leur montrait-il la mélancolie des chantiers désertés, des échafaudages décharnés, la tristesse des matériaux délaissés, des sacs crevés à terre, et les radeaux échoués près des pontons emplis de mousse verdâtre, de chevelures plates et de viscosités violettes, les serviteurs secouaient la tête, ils tendaient leurs mains pleines d'ampoules, leurs pieds blessés, et à mesure que l'homme couronné essayait d'en persuader un de demeurer, un autre partait, non loin de lui, et découragé l'homme s'assit sur un fût de colonne, et les laissa repartir, navré.

Il leva les yeux vers le ciel ; les derniers rayons avaient saigné, et la blafardise du crépuscule montait comme une liqueur de cendres et de feu; le fleuve était couleur de plomb, et des toiles grises des nuées s'y reflétaient seules ; il alla vers la trappe qu'il avait soulevée le matin, il la rouvrit, il appela, il gémit, il supplia; un noir silence demeurait plan sur les entrailles de la terre, la couronne que les nains lui avaient offerte était restée près de l'ouverture, et jetant encore quelques feux; lors il la passa à son bras, et son pas désolé heurtait pensif les cailloux épars, lorsqu'il vit, vers lui, s'avancer, jaillissant d'un tas de pierres, un être bizarre. Sa face était de l'homme; sa barbe broussailleuse et sèche, couleur de poussière, encadrait un visage plat et vieillot de mille rides, avec des yeux ternes, couleur de plomb ; son torse brun semblait vêtu, il s'appuyait par terre de ses deux mains, étalées et élargies vers le pouce, comme les mains d'un homme se posant sur une surface plane, et les jambes repliées sous le genou sautillaient au lieu de marcher, comme des pattes de batracien. L'homme couronné lui parla. L'être ne répondait pas, mais marchait vers lui, l'homme recula, et il vit que de tous côtés vers lui se dirigeaient de tels êtres hideux; la peur le prit, il s'enfuit dans le silence de tout, et les maussades chimères le poursuivaient silencieusement.

Brusquement Samuel le revit, au détour d'une des rues de la ville. Pâle, il marchait rapide et murmurait des paroles, il se reculait des rues populeuses, entrait dans les ruelles pour aussitôt s'en retirer ; il cherchait parmi les lumières des boutiques au ras du sol. Enfin il avisa une boutique de changeur. Un vieillard au crâne dénudé pesait, derrière un comptoir chargé de petits lingots et de monnaies. Il parut à Samuel qu'il entrait dans l'ombre derrière l'homme couronné, et celui-ci ôta de sa tête la lourde couronne forgée, et tendit la couronne des nains, les deux, celles d'or solide, et celle des fleurs lumineuses, et il parla; il voulait vendre ce dernier vestige d'une splendeur, et le vieux changeur d'abord sourit, puis on eût cru qu'il s'irritait, mais regardant l'aspect hagard de son visiteur et les yeux de douleur et le manteau souillé de la boue du chemin il dit, d'un ton triste aussi... Mais ce sont des feuilles, de simples feuilles sèches.

Et Samuel se réveilla.

***

Assez loin de la grande ville, vers le nord, la Tour cendreuse; sa masse carrée émerge comme d'un îlot coupé dans les terres par quatre lents canaux, tout rectilignes, qui partent vers la mer et vers la terre. Des digues vertes, gazonnées, sans

un arbre, cheminent près de ces tranquilles sommeils de l'eau, et s'y mirent. Au miroir immobile leurs pentes se confondent si nettes que le lit des canaux semble parfois rempli d'une matière verdâtre et poudreuse, de l'air solide ou de la terre ductile. Quelques moutons broutent seuls, qui se meuvent en formes mouvantes de ces solitudes, avec quelques pâtres au pacifique bâton et de place en place quelques soldats de garde et le fer de leurs hallebardes. Dans la plaine, des saulaies entouraient d'un carré régulier quelques masures.

De la plate-forme de la tour c'étaient plus loin le bossellement uniforme et les lignes parallèles des dunes de mer. Des creux noirâtres, des creux verdâtres, des creux brillants de blanche poussière et sous les nuages à forme d'enclumes, de poissons géants, de dogues monstrueux le long moutonnement de la mer, sans limites, sans îles, l'arrivée perpétuelle et folle de longues lignes blanches qui accourent pour se briser et repartir, et rebondir; d'un autre côté la présence pressée des bruyères inclinées, chassées par le vent de mer du côté de l'intérieur des terres, les arbrisseaux fuyards se tordant hors de la terre rougeâtre, et le maigre terroir coupé de sentiers désordonnés et poussiéreux se joignait à la dune et à la mer pour ceindre la tour de désert et de tristesse. De grands étangs,

salins couverts d'herbes marines, de la croûte grise des mousses diaprées de la mer sillonnées par les vols de hérons et de courlis, s'attristaient vers le soir, des appels des oiseaux marins, et les nuées crépusculaires s'y attardaient en pans d'ombre. A midi, c'était de la plate-forme de la tour toute la solitude sans écho, effarée d'être si vaste, accablée de la lumière drue et plane, couchée à ras d'elle, et de la terreur de tant de flèches ardentes, sans refuge, et c'était le soir les cloisons tristes de la nuit venant fermer toutes les routes, et des crêpes voilaient les sentiers et masquaient tout l'inconnu des lacis d'épines, et des fondrières et des hautes herbes perfides. Certes, les beaux jours, l'œil s'égayait et la pensée partait en rêve, du côté de la mer avec les nefs qui passaient au large comme des tours voilées, et du côté de la terre sur un mince liseré d'horizon c'étaient des maisons indécises auprès de clochers et les lignes vagues de villes de lointain baignées de pulvérulences micacées. Des deux côtés c'était la vie, lointaine, improbable, car la Tour cendreuse était une sorte de prison et tout près, les hallebardes des sentinelles, les canaux servant de fossés, et les abois joueurs des dogues dressés à la chasse des fugitifs rappelaient durement la destination de cette tour massive et carrée, grisâtre et douloureuse, et Samuel, depuis des jours, ne savait de la vie et de l'horizon que ce qu'on en

peut voir à travers une étroite meurtrière; il voyait passer un gardien sur l'herbe d'un chemin de ronde.

La chute lourde des heures incolores dans le néant, la durée d'un temps que rien ne mesure plus! La minute du captif est longue comme des jours, et ses jours comme des années, et quand l'âme lasse de l'immobilité du corps s'enfièvre et s'envole, par quels ciels rugueux! et au fatal retour quelle fatigue, et les minutes grises recommencent à sourdre de la cruche grossière des captivités, si lentes, si longuement menaçantes et des stalactites se figent aux grottes d'ennui. L'inactivité pleine de rêves du jour, le cauchemar de la nuit, l'appréhension harcelante et moite de l'insomnie, rampent, chenilles inévitables, parmi les mauvaises herbes de la pensée. L'esprit, comme un beau rouage dont on a retiré un mouvement essentiel, tourne, tourne à vide, tandis que le corps gît sur le grabat, tandis que le corps tourne en sa cage, ou qu'il a cédé à tant d'heures énervantes. Le sommeil n'est que le grandissement en épouvante de l'amertume de la veille, l'âme captive se recroqueville, elle se ronge pour se nourrir, elle se combure, elle butte aux quatre coins trop resserrés du corps prisonnier et des plaques d'oubli se durcissent aux mobiles parois de l'imagination.

Le silence était profond; Samuel se retourna

sur son grabat et la somnolence et le rêve le reprirent...

LA FORÊT TUÉE

C'est une haute forêt. Les arbres sont droits, serrés, unis par d'énormes emmêlements de ligaments fleuris, leurs feuillures sont presque noires. l'homme marche, il lui semble que de partout, autour de lui, sourd un chuchotement; il s'arrête, le chuchotement s'arrête, des plantes à ses pieds défaillent, le chuchotement lui apparaît un peu plus lointain, puis il se propage, il s'enfle, c'est presque une voix, l'homme s'avance, et n'entend plus qu'un murmure de plus loin, et de plus haut. Des lianes devant lui se déroulent et, comme affolées, se rejettent sur des arbres plus éloignés; près de lui des plantes rampantes courent de droite à gauche, comme bêtes effarées, se tordent, se tendent de toute leur longueur, godent, tentent comme maladroitement de gagner un peu sur leur longueur, se retordent et retombent brisées! Des arbrisseaux d'épines le flagellent aux jambes, il recule, l'arbrisseau reprend son aspect normal, il avance, l'arbrisseau se tend vers lui et fait face de ses aiguillons, il s'écarte et le contourne, l'arbrisseau s'affaisse; les herbes vertes qu'il foule jaunissent et se rétractent,

et comme il s'enfonce dans l'épaisseur mobile ce sont des soupirs, des agonies, des frémissements, des peurs. L'Homme parle, comme une longue voix plaintive s'exhale et répond. Il arrive devant un arbre immense, de ses feuillures des lianes agiles descendent; leurs fleurs droites dressées semblent le regarder. On dirait que des serpents suspendus dardent leur tête vers lui, mais bien au-dessus de sa tête. Il lui semble que d'une large crevasse au centre de l'arbre une forme se détache et le regarde. Il y court; plus rien, que la cavité profonde et noire. Il continue à s'avancer. La voix chuchotante, murmurante, analogue au passer du vent parmi les feuilles, reprend. Elle ressemble par sa lente et mélancolique intonation à la voix du vent; mais ce n'est pas cela. Elle ressemble aussi par sa tremblotante souffrance à une voix humaine, mais ce n'est pas cela; la vibration est trop indécise; ce n'est pas un cri animal, elle est trop soutenue, trop lente, trop personnelle pour cela. Elle se module, se rejette, se répercute, se grossit et finit en souffles courts, en petits sanglots. Voici une clairière; l'Homme entre, et c'est comme des faces un instant apparues qui se sont évanouies, des branches froissées craquent, mais pas un bruit de pas n'est perceptible et le long sanglot s'accentue, grossit, grossit et puis s'apaise; les plantes du sol devant ses pas se sont renversées vers la terre de toute leur

longueur. Il brise une branche, c'est un soupir douloureux, il plonge son couteau dans une crevasse d'arbre, du sang jaillit, et une forme humaine se précipite en avant, montrant sa poitrine trouée et se renverse devant l'arbre en un grand cri, et toute une clameur de colère retentit. Effaré l'homme recule, sous la rumeur éclatante, il craint, mais tout se borne à ce grand bruit. L'être qu'il a frappé gît toujours au pied de l'arbre, il est pâle; autour de sa face de longs cheveux, ou plutôt de longs filaments verts comme de l'herbe, pendent, ses yeux fixes sont verdâtres, des rugosités couvrent son torse et ses jambes font corps avec l'écorce de l'arbre. L'homme laisse tomber le couteau et s'enfuit, craignant d'avoir immolé un dieu.

Mais la cadence régulière de bruits, comme de coups frappés sursaute d'arbres en arbres non loin de lui, et une chanson carrée rythme l'ahan des bûcherons. Un chêne s'abat dans un cliquetis sec, douleur des plantes foulées, et les cognées marchent en avant. L'homme parle aux hommes, il leur conte son histoire et l'arbre animé, et le sylvain frappé. Et ceux-là sourient. On nous a dit déjà, reprend l'un deux, gars robuste aux noirs cheveux frisés, qu'il est ainsi de grandes forêts et que des êtres y vivent qui ne sont ni tout à fait des plantes, ni tout à fait des hommes. Des prêtres recommandent de les ménager comme de pauvres frères infirmes,

d'autres prêtres ordonnent de les extirper ; ce seraient des hommes que la vengeance divine attacha au tronc des arbres. Notre destin à nous, que la pauvreté exile des cités, et que les hommes d'armes refoulent au loin des terres possédées, c'est de leur prendre ce qui leur reste du sol. Tant pis, s'ils sont des frères, tant mieux s'ils sont des mécréants, tant pis s'ils ne sont que les âmes des arbres ; et les haches reprirent leur cadence régulière. Mais, dit l'homme, n'as-tu pas entendu la voix, la large voix flexueuse et lente qui s'élève des halliers frappés ? Sans doute, reprit le bûcheron, nous l'entendons au début de notre attaque contre les branches et les feuilles, mais après, elle nous devient soumise ; le bûcheron dompte la voix de la forêt, et lui apprend à répéter ses paroles mêmes. Il provoqua l'écho ; il était très fier de lui faire répéter ses paroles, mais il ne remarquait pas, cela même qui paraissait évident à Samuel, c'est que l'Écho vaincu, modulait sa redite avec les inflexions d'une tristesse infinie.

Samuel ou l'homme qu'il entrevoyait, en sa place en rêve, marchait d'une vitesse harcelée, sans cause visible. Il avait tourné le dos à la forêt vaincue. Il lui semblait s'être évadé d'un ancien ilot du vieux monde par miracle sauvegardé longtemps, mais où les pas nouveaux résonnaient d'un neuf triomphe.

Il était au creux d'un sentier, que des herbes folles

disputaient à la poussière, des haies vives le bordaient, il y vit un petit vieillard courbé qui arrachait les fleurs spontanées, et les rejetait aussitôt, et il lui demanda ce qu'il faisait : « Je cherche des fleurs, lui répondit le petit vieillard... Autrefois, il y en avait beaucoup, il y en avait partout, dans tous les chemins, dans tous les prés, toute la terre était un jardin. Et puis ce fut plus difficile, on n'en trouva plus que sur les marchés; mais on en trouvait. Dans toutes les villes, on choisissait le plus bel emplacement. Une fontaine en marquait le centre, comme le pilier angulaire d'un temple à ciel ouvert, autour du carré tracé on avait soin que toutes les maisons fussent belles, et nettes et unies pour ne point nuire à la beauté des fleurs, et les rares ornements qu'on y permettait étaient de bois et d'imitations de feuillures pour que les fleurs se retrouvassent en leurs milieux préférés, et alors toute ville, tout village avait son temple aux fleurs, et les parfums chantaient au son des couleurs. C'est bien fini maintenant, il n'y en a plus nulle part, toutes les fleurs sont durcies, toutes les fleurs sont fausses, c'est de la cire sans parfum, même en ces routes ignorées. Elles se modifient ainsi à tous leurs passages. Toutes celles qui furent portées par elles, toutes celles qui les approchèrent deviennent de cette matière incolore. Qui elles? Mais les femmes; tout est changé depuis cette nouvelle religion de la femme. Subitement se

dressa devant le rêve de Samuel, la princesse Marie, haute sur le grand char d'argent noyé de roses blanches, et la douleur le réveilla.

LES DEUX PRINCES ÉPHÉMÈRES

Il revivait en un instant les plus douloureux moments de sa vie; que le soir après la fête de mai, lorsque l'Empereur et la princesse Marie étaient sortis de leur palais pour se promener sur la grande place parmi la foule, ni l'une ni l'autre n'avait pris garde à son religieux salut; que tous deux s'étaient plus, longuement, à la conversation de son émule, le prince du Peuple de ce jour-là, tout de rouge vêtu, entouré de bouffons brimbalettants; celui-ci quittait le grand orme près duquel il buvait, pour, la coupe encore en main, venir plaisanter et rire avec les souverains et les grands officiers; que la curiosité de la Princesse s'était satisfaite en entendant ce Prince des fous conter ses arrivées de lointains pays, et sa recherche par toutes landes, du bonheur, et les yeux de la Princesse n'étaient pas moins, à cette minute, pendant le banal récit, la candeur pensive, sa bouche n'était pas moins matée par le silence, son clair visage calmé de méditation profonde, qu'en entendant s'éveiller les chants, dans les rêveries sans minute; banals récits, qu'en

savait-il? La ville entière n'écoutait-elle pas plus volontiers que ses chants, dont les seuls jeunes amoureux et encore à quelque instant de passion avaient cure, les courtes histoires du voyageur qui était venu, avait vu, et était reparti pour voir plus loin, le regard et le verbe toujours vainqueurs, et les mains toujours ouvertes. Ah, ce n'étaient point les fleurs du vieillard de son rêve qui en tombaient à toute occasion, à tout halte brève ou longue, mais l'Or, aux diverses et lointaines effigies, l'or des princes de la terre, l'or des salaires, l'or des puissances, le verbe d'ambition ductilisé, le vouloir simplifié, une des monnaies de la Force.

Sur la large place ombragée de hêtres qui s'avançait en triangle de fraîcheur et de lumière sur la douceur du fleuve, où Laurent Telice, le prince du peuple discourait et riait, il avait vu le Vieil Ezra. Ezra s'était un instant approché de lui, puis l'avait mené non loin de Laurent, il avait écouté un instant, puis ils avaient repris leur promenade. Devant le ciel d'Ezra, tous ces gens-là étaient comme projetés sur un écran, il s'étaient minutés devant de l'éternel, mais maître Asverus s'était assis non loin de Laurent et causait gaîment avec lui. Samuel avait là-dessus interrogé Ezra qui lui avait dit: « Asverus est un sage, c'est parce qu'il est un sage, qu'il fréquente ce genre de fous, qui ne sont fous que pour certains, et quant à la plupart des gens, sont parfaitement rai-

sonnables. Ils savent que la vie court, nous savons qu'elle ne court pas, mais tous deux avons raison, logiques, d'après notre point de départ. »

. . . . . .

Aux yeux de Samuel, la ville oscillait dans la rumeur pourpre des feux de joie. Aux ruelles la lumière jaillissant des portes ouvertes, des fenêtres éclairées, des falots perchés à de fortes poutres figuraient toute une bande de jour artificiel aux rares coins d'ombre. Seules les pointes des toits atteignaient la nuit. Autour des fontaines de vin et de bière, près des baladins pailletés, les yeux levés vers des acrobates scintillants, la foule riait d'aise. Devant des cabarets ornés de branchages verts, elle s'enchantait des récits de ses conteurs, des rodomontades de ses soldats, des charades de ses beaux esprits, des gloussements rieurs de ses chansonniers.

Un bonheur physique, une aise matérielle éventaient les imaginations du nombre. Tous étaient légers et heureux. Auprès des hommes aux yeux un peu clignotants de fatigue et de bonne chère, les femmes passaient lentes, par groupes, d'une gaieté un peu aiguë, fusant en trop de rires sous leur grand air de calme, énervées, et expectantes, comme n'assistant encore qu'au prologue de la Comédie. Les plus simples lazzis allumaient les bonheurs de tout un carrefour. Aux grandes places des chaînes de

danseurs et de danseuses tourbillonnaient; et dans la fraîcheur délicieuse et fertile du soir et de la terre des sérénités embaumées partaient de la plaine, du fleuve, des jardins pour planer sur la ville.

Las, Samuel s'était dirigé vers un jardin au long du fleuve, planté de très vieux marronniers, pour abriter, de tous ces grelots de plaisir, sa solitaire tristesse, il s'accouda; quelques barques pavoisées de lumières s'éloignaient déjà vers les villages. Le vent lui apportait, messager de la claire folie de là-bas, des notes éclatantes des musiques, puis le bruissement de l'eau et des feuilles revenait seul clapoter en sa mélancolie. Des nuages noirs s'unissaient pour emmurer les étoiles; au quai qui bordait l'autre rive, des flambeaux lui indiquèrent en une roussâtre fumée des œgipans roses qui couraient. De la nue un éclair jaillit, fendilla la paroi noire, et la ville lui apparut une morne série de cubes blancs; sous le triple étincellement livide d'un nouvel éclair, il perçut un char de violence lâncé par une avenue de tombeaux. Ces musiques lointaines, ces étoiles qui se laissaient tomber dans l'immense filet d'ombre, les étincelles des torches qui du quai se perdaient dans la ville, les carrés de lueurs vives des maisons qui une à une se fermaient comme des yeux de somnolence, le roulement encore distant du tonnerre, et les bruits sourds de l'agitation de là-bas, plaçaient son esprit comme à

l'extrême limite de l'appréhension du malheur. Sous le coup de fouet de l'éclair il revit la cité toute et ses tours et ses dômes, et puis le brasier blafard de ses clartés, et c'était une hypogée colossale et multiple, où l'on s'agitait encore avant l'ultime sommeil. Sous le coup de fouet de l'éclair, ce fut la cité près du fleuve qui descend vers la mer, et ses mains abandonnent aux berges sinueuses des vies d'hommes et des cargaisons; des hangars sans fin, la bonne nouvelle qu'ils connaissent descend lentement vers les départs, vers les perspectives des rades et des havres, vers les îles et les continents du large, vers où d'autres fantômes pressés accueilleront la hâte de ces spectres d'ici, et converseront avec eux, inanes, de leurs riens, et échangeront leurs plates chimères ; ce fut la cage où bourdonnent près des torches les mille phalènes qui doivent mourir à l'or des torches. Ils leur apportent leur corps de neige et de bure, et leurs yeux de braise, les points brillants comme du feu, et qui ne savent voir que le feu, la cage dont la forme modèle tous les vols des Éphémères, et ceux qui ne périssent point tout entiers à la flamme, rampent à la terre, ou viennent finir sur la berge visqueuse; et l'insuffisant fanal de la lune s'enfuyait dans les nues comme masqué, conseil médiocre, ou témoin à tout jamais pâli. Et de quelle fatigue ou quel ennui, si ce n'est d'errer sur les mêmes gâteaux de cire aux si

régulières alvéoles, avec la même passion, le même ennui, le même destin, au fond de tous ces petits gouffres. La Nuit d'orage lui apparut, sur la ville blême, comme une menace, et les minutes chargées de malaise pesaient sur ses nerfs tendus.

O Cité, pensait-il, où quelques sons de harpe ont semé des colliers de perles blondes, en s'exilant vers l'infini, Cité où des faces belles ont regardé l'Errant, celui qui renaît toujours et marche, de leurs fenêtres enguirlandées d'emblèmes d'espoir, tu pourrais tendre à l'homme la coupe de cristal et tirer de tes celliers, du vin d'amour, et de durée, et tu ne tiens à tes mains qu'un plat de cuivre couvert de grossiers aliments. O Cité, tes mains devraient être celles d'une femme belle et robuste à peine entrée dans son été, et la saveur de ton aspect ferait aimer le brouet que tu présentes à l'hôte, mais tes mains sont sèches et ridées, telles celles d'une vieille harassée et plâtrée. Cité, tes fils devraient être auprès de toi serrés et drus qui le soir attentifs aux musiques et aux forces sourient émus de la beauté et de la vérité qu'ils ont chance d'apercevoir, mais tu n'as plus de fils, tu n'as que des hôtes et quand tu leur ouvres ton seuil, c'est en la chambre banale blanchie à la chaux, sans effigies aux murs, sans palmes aux portes, sans beauté à la lampe que tu leur désignes un coin libre et un manteau pour s'envelopper et attendre le rêve. Et le rêve chez toi,

qui pourrait descendre en voile léger de parfum et de grâce, du haut des cèdres, et se rafraîchir aux grandes eaux des sources pures, il vient vers notre songe, timide, nain, comme sortant pénible et honteux d'une grise cellule où l'aragne tend d'interminables toiles. Quand tu chantes, ce n'est point la large et libre voix de qui résumerait ta terre, ton ciel, tes temples, mais tu redis de vieux conseils et des sentences. Tu ne marches point dans les grandes feuillures d'un parc; tu t'assieds et tu couds au fond d'un maigre jardin, près d'un puits peu profond où tu te mires parfois, toi et quelques branches du petit arbre qui l'ombrage et ton hôte halète et étouffe entre tes bordures de buis, s'il est le poète, s'il est le messager que tu fais semblant d'attendre.

Quand il est près de toi, tu lèves les yeux au ciel et tu attends... dans un silence agaçant tu feins d'ignorer sa présence et que ses mains se tendent vers les plis de ta robe et tu interroges le ciel lumineux et vide de la vacuité bleue de tes prunelles, et s'il insiste, si son cri a été assez fort, assez perçant, assez violent, pour déranger la paresseuse euphonie de ta vague rêverie tu appelles les prêtres et les docteurs, ceux que tu chamarres de tes broderies lourdes de tes soirs d'hiver et leur demandes si une nouvelle vérité luit, et ce qu'on a découvert sur les pérystiles des palais des astres. C'est ta morne science de t'enquérir de vérité alors que

l'hôte appelé, que l'hôte sitôt méconnu n'arrive que chargé d'émerveillements pour la beauté, et tes balances l'ont jugé insuffisant. Alors que, douloureux, il s'est détourné, qu'il est reparti par les sentiers durs dans ta plaine, tu rouvres les gymnases où tes doctes tracent sur le sable des carrés égaux, pour leur demander où est la beauté.

Je sais bien que derrière cette maison grise s'étendent de larges cuisines, et que les grands quartiers de viande rôtissent aux grands feux que tu sais allumer, et ta gloire de ménagère habile, et de fermière engrangeant les liasses énormes de gerbes, je la sais et aussi tes danses de moissonneuses et les rasades que boivent tes cuisinières; et tous les soirs après que s'est effiloché le manteau pourpre du soleil, tu rêves un instant, et de tes balustrades tu suis avec un peu de tristesse les sourdes vendangeuses de lumière qui disparaissent au fond de l'horizon. Mélancolie! Mélancolie! vaine usance, vieille habitude! Lorsque tu t'accoudes et que tu attends, si sur l'écran noir du ciel, rien ne se profilera qui t'émeuve, tu sais que rien n'arrivera, et c'est ce qui fait ta sereine majesté d'attente. Nulle lumière ne vient de la nuit, rien ne se lève du crépuscule, rien ne peut correspondre à ton heure, ô reine des fatigues inutiles et serviles.

Et si vraiment tu te plais aux pierreries du soir, aux mobiles étangs roses qu'il peint aux toits

de verre de tes pavillons, n'as-tu point à ce moment même la certitude que tu ne défailleras pas à les oublier avant que la dernière luciole ne soit périmée. Et tu te lèves de tes terrasses, du geste fort et digne de qui peut regarder sans s'éprendre et tu songeras déjà à être ferme et grave dans l'aurore, et robuste, active surveillante des travaux dont tu t'enorgueillis, à surveiller qu'on balaie bien loin tous ces débris de papillons venus d'on ne sait où vers ton véridique, fatidique et destructif flambeau. Si les serviteurs te montrent au courant du fleuve qui lave les dépendances de ta grande maison grise, un corps qui descend lentement parmi les touffes d'herbes, tu n'y reconnaîtras pas l'hôte d'hier, celui qui te parlait de beauté, et que tu n'as point voulu entendre.

La tristesse de Samuel s'adoucissait de la vraisemblance de ses pensées. Il était seul dans la place vide, sous les vieux marronniers sombres, devant le murmure de l'eau dont la ténuité s'associe pour l'homme à l'idée de douceur, devant la ville tout à l'heure brutalement sonore, et qui maintenant défaisait d'un doigt lassé ses colliers de lumière. Les tiares et les hauts diadèmes de la ville, ses tours et ses dômes étaient peu à peu gagnés par l'ombre dévoratrice, et les lampions qui s'éteignaient avaient frétillé, c'était un doigt de cendre qui les avait touchés un à un. La tristesse des fêtes termi-

nées, c'est comme de la solitude imprévue et de l'inéluctable destruction. Cette ombre ascendante agrandissait d'horizons opaques l'âme déjà si triste du jeune homme, et sa tristesse devenait de la douleur. Peut-être à tort, puisque toute fête finit, que jamais fête n'est fête de bonheur, que sa douleur d'aujourd'hui n'était pas plus cuisante, ne devait pas être plus profonde que celle d'hier, que s'il était seul, c'était aux palais qu'il s'était choisis, devant des seuils qu'il voulait franchir. Mais qu'importe ! l'homme qui meurt par sa faute ne souffre-t-il pas autant que celui que foudroie le destin, dans sa marche logique et habile de par les choses, et toute agonie c'est toujours l'agonie.

Samuel se lassa du silence blafard et redescendit vers la ville. Les quais s'égayaient encore de cordiaux adieux, au ras de terre les soupiraux des tavernes brillaient et les bruits de pintes et de voix sonnaient; des ruelles éteintes gisaient; sur de petites places comme des tisons de la fête rougeoyaient, colloques joyeux, sous les branches, chansons à mi-voix, propos d'amoureux qui après le bruit et les sonnailles générales, lentement se ressaisissaient, des enfants attardés ramassaient à terre des couronnes; l'âcreté de douleur de Samuel s'accroissait. Tous ces gens contents, toutes ces femmes câlines ne comprenaient donc point que demain le dur labeur allait rouler de nouveau ses flots

gras; tout ce peuple acceptait le servage et la prison pour ses rêves en échange d'un jour de liesse. Il reprendrait la charrue à la même place, les tisserands recommenceraient dans leur cave le jeu d'écureuil de leur navette, et leur triste chanson ininterrompue et recommençante comme les mailles de leur tissu :

> Les jours sont tissés de fils noirs et blancs
> La navette du temps les mêle indifférente.

Tous marcheraient devant leur guérite, leur boutique, leur palais, dans leur préau, dans leurs ateliers de ce même pas machinal et de ce même refrain, à peu près, que le veilleur de nuit qui clame la marche inévitable de l'heure. Quant à Samuel, dans sa vie, comme un fanal lointain jusque-là suffisant s'était éteint; il s'était brisé en lui, comme une corde d'amour, comme la fibre solide de son être. Ah! ville, dors monotone en ton réseau d'ennui, je serai comme toi, triste et grave, et un jour l'an, en folie; je serai comme toi monotone et ennuyé, la navette de ma vie bondira comme un écureuil dans une chambre basse et close, et si je vois par le soupirail quelque rayon de soleil filtrer, je m'écrierai comme eux : « Oh! le disque énorme qui me réchauffe et qui me brûle », et si quelque gamin jette par le soupirail une pauvre fleur de pissenlit, je m'écrierai : « Salut, soleil couleur de Dieu,

salut couleur de l'or, reflet du feu solaire, salut jardins en parfums, cirques de fleurs, montagnes de fête, allégresse à toutes cloches sonnée. Ah! ah...!» et il riait, un peu douloureusement. »

Une aigre fanfare de fifres égayée de tambours de basque et de clochettes retentit; un cortège débouchait, et c'était parmi des bouffons dansants et des filles folles chantant, solide, énorme en sa pourpre d'un jour, le gaillard, le gai Prince du Peuple, rouge, époumonné d'avoir chanté et crié, il avait une batte à la main, Samuel ne put les éviter, et des rires, et une belle fille s'écria : Voici le Prince des Amoureux, il est tout seul, et les rires éclatèrent, non point hostiles, mais avinés. C'est, seigneur, s'écria un bouffon, une grave infraction à nos lois que, le jour de la Fête du Mai, le Prince des Amoureux soit rencontré si solitaire, bruyant comme un catafalque et si mal illuminé de reflets de bon vin — et une belle fille de s'avancer vers lui. — O timide Prince des Amoureux, vous avez manqué à tous les rendez-vous de joies de ce soir... C'est vrai, dirent des gens, on l'a perdu de vue... Les poètes cherchent des coins d'ombre en plein jour, et du soleil dans la nuit reprit l'autre... Trêve et paix même, s'écria Laurent. Nos deux majestés vont boire ensemble; à l'heure où nous nous éclipsons réunissons-nous, que les deux natures culbutent ensemble dans l'obscurité. Venez, seigneur Samuel,

vers mon palais qui sera tout à l'heure plein de coupes, de plaisants, et de toutes ces beautés.

Merci, seigneur, je suis las et veux rentrer.

Au moins, seigneur, nous ferez-vous raison ici même, voici le hanap de ma majesté que portent mes féaux; et un homme s'approcha tenant une coupe et un hanap.

Merci, seigneur, répondit Samuel fermement, je ne boirai point et ne vous suivrai pas, je suis las.

Il m'est déjà revenu, s'écria Laurent, que vous êtes un seigneur acrimonieux et mécontent que le monde n'aille point à votre cadence. Le plus doux des hommes se serait offensé ce soir de vos allures brunes autour de ma pardonnable et légitime gaieté. Ce pourrait devenir grief entre nous; mais s'il vous plaît noyons le différend, et ainsi demain nous l'aurons oublié.

Ni promesses de plaisir, ni menaces ne pourraient m'empêcher de me retirer, seigneur. —

Vous vous trouvez sans doute en pire compagnie; mes bouffons valent, certes votre diseur de sornettes familier.

— C'est assez, seigneur.

Je le pense aussi, nous nous reverrons demain.

Tout de suite, tout de suite, cria une voix de femme, tout de suite et l'on rira après.

Je n'ai pas envie de rire, je vous l'affirme, dit Samuel, laissez-moi.

Un bouffon avait pris Laurent à part et le calmait, et tous se mirent autour de Samuel à danser une ronde, en riant, en chantant ; lors Samuel s'adressant à Laurent s'écria : Messire c'est insolence et lâcheté que me berner de par vos valets au lieu de tirer l'épée... et Laurent s'avança l'épée à la main.

Leur combat apeura les femmes qui se mirent à crier. Ils ferraillaient et leur animosité se développait au contact imprévu des armes. Une colère montait en eux. Sans doute, ils se rendaient obscurément compte de leur fatale inimitié, de la haine latente entre le poète pauvre, réfléchi, tout esprit, et passion, et l'aventurier agile, tout nerf, tout mouvement, tout ambition, tout égoïsme. Ce n'était plus l'hostilité de deux hommes dont l'un fût mieux accueilli que l'autre par une princesse admirée de tous deux, ils n'étaient plus seulement rivaux d'un jour, mais ennemis de toute durée, l'homme de l'esprit, l'homme de l'action; et les épées s'entrechoquaient; à grand bruit on accourut, et avant qu'ils aient pu s'atteindre grièvement, les hommes d'armes qui veillaient les avaient entourés et faits prisonniers.

Le chef du guet, embarrassé à cause de l'importance, au moins en ce jour, de ces deux captifs, les emmena au palais, pour en référer à l'empereur. On les avait enfermés chacun dans une chambre.

Au bout d'un peu de temps, on entra dans la chambre de Samuel, on l'enchaîna, on lui banda les yeux; il ne les avait pu rouvrir que dans cette cellule.

Un lourd bruit de chaînes et des cris de bête assommée tirèrent Samuel de sa rêverie. Une atroce clameur inarticulée venait le terrifier. On tue donc ici, murmura-t-il, soit, mais pourquoi... Des pas se firent entendre, des geôliers ouvrirent sa porte et déposèrent une écuelle et une cruche dans un coin sans lui parler et ressortirent. Ce n'est pas pour aujourd'hui, en tout cas, se dit-il, mais où suis-je donc? en quelle singulière prison et si morne et si tragique ?

CHAPITRE IV

LE PRÉAU

Un geôlier poussa Samuel dans un grand préau, et lui dit : Vous pouvez aller jusqu'à ce qu'on vous rappelle : vous voilà en plein air et en bonne compagnie. Celui-ci hésita un instant devant le maigre soleil, ses jambes à peine débarrassées de leurs fers hésitèrent, puis lent et confus il s'avança. Quelques haillonneux aux yeux trop larges le considéraient. Samuel gagna un banc et s'assit.

Cet air vif, même parcimonieusement versé entre des murs gris et hauts, le dilata. Un homme glissa, qui, volubile « un et un font deux et deux font quatre et quatre font huit et huit font seize et seize trente-deux. Hein ! » puis s'assit : « J'ai gagné tâcheron aux maigres vignes près de la mer, dix ducats. J'y ai mis cinquante ans, j'étais serf, il m'a fallu des sarments de force, des sarments d'énergie, des sarments de patience en tas comme ça ; comme ça encore plus haut pour grapiller dix ducats. Tu sais, ils venaient en casque, cuirasse et

bottes fortes et prenaient tout; un jour j'ai détaché Silène qu'on battait à coup d'échalas; il a béni mes efforts, et depuis près d'un siècle, mes ducats poussent comme de beaux arbres, voici mon compte (il tira des tablettes), vois-tu, vois-tu, je vais acheter l'Empire. J'attends l'heure; alors cette porte s'ouvrira, tu as l'air bon, tu seras sénéchal, veux-tu, veux-tu? tu as l'air fatigué; je t'achèterai un cheval. » Et il se leva et partit à petits pas, se retournant avec force signes d'intelligence... Un autre s'approcha digne et lent : « Seigneur, ce marchand vous a sans doute fatigué, il abonde en propos étranges, on a dû l'enfermer; moi-même je suis enfermé d'ailleurs, Fritt, conseiller divin. Je suis l'élève du fameux Syracusain Mégaclès qui a découvert que le ciel est un grand animal, une sorte de caméléon, mais avec des espèces d'ailes, des membranes comme la chauve-souris. Il vole perpétuel au-dessus de nos têtes, le soleil est son œil unique, la lune c'est le même œil dont nous apercevons l'éclat atténué à travers sa paupière baissée. Mais voici mon ennemi; et d'une voix perçante, l'œil ardent, un petit homme bondit vers lui...

Le monde est-il toujours du sable, encore du sable, avec des ronces et des lézards. Étranger d'où viens-tu? de si loin! alors as-tu vu le sable, encore le sable s'accumuler; les mondes paraissent et disparaissent, le vent les modèle pendant la nuit; ja-

mais la terre n'est la même deux aurores de suite; mais tout le jour, tu le sais peut-être, le vieux démon Habitude, notre ennemi, travaille à la rapprocher d'une forme conventionnelle. Ah! que la terre serait belle et variée, si le démon Habitude n'existait plus!

Écoute, mais ne le dis pas. On espère bien le prendre et l'enchaîner ici, peut-être faudra-t-il encore des milliers d'années, et je serai bien vieux, bien vieux, quand il viendra; il sera tellement grand qu'on nous reléguera tous dans les chambres hautes; nous ne pourrons voir l'Ennemi terrassé et enchaîné, qu'à travers des fenêtres étroites comme des fentes et peut-être serai-je aveugle. Oh! quel malheur, quel malheur, et il mugissait d'angoisse.

Un jeune homme tournait frénétiquement tout autour de ce préau à cloche-pied; il passa ardent, pressé, et il murmurait : Jetez sur moi les gens d'armes, les piquiers, marchez, marchez, la victoire! Un petit vieillard riant aux larmes l'imitait gauchement; il s'adressa à Samuel : « Voici Alexandre de Macédoine et César le Romain. Il a des ailes aux pieds, il court après son ombre », mais l'élève de Mégaclès le chassait en poussant des cris.

Ce vieil homme, dit-il, a été porcher, il trouble le monde de l'odeur de bête qu'il a gardée sur lui; on l'a mis ici pour troubler tout le monde, il est l'émanation grossière de l'univers; on l'a introduit ici par

mesure persécutrice, pour troubler nos discussions sereines, mais souffrez que je vous quitte, je dois méditer. Samuel se leva et marcha, il comprenait. La prison eût été moins dure que cette maison de fous, et pourquoi cette vengeance, et qui pouvait avoir à se venger de lui !

Une voix chanta :

De la tour lointaine,
on voit la mer, on voit la nef, on voit le diable
et la jeune fille peignant ses longs cheveux,
de la tour lointaine
le méchant roi m'a exilé
à cause que mon timide aveu
vers la reine était monté
le destin m'accable
on m'a enchaîné
on voit la mer, on voit la nef, on voit le diable.

Le prêtre de Saint-Martin
ce matin a exorcisé
la jeune fille qui peigne ses longs cheveux
aux fenêtres de la tour lointaine
et les soldats au ventre creux
ont tout tué, ont tout mangé
le hêtre qui chantait on l'a fendillé
et les feuilles on a dispersé
on voit la mer, on voit la nef, on voit le diable.

Ma pauvre âme est bien blessée
des corbeaux s'amusent, car elle est toute blanche
sur sa douceur à sautiller ;
de la tour lointaine

on voit des champs de neige
des champs d'écume, des champs de sable
et puis voici mon cortège
mes grandes douleurs aux yeux baissés.
De la tour lointaine
on voit la mer, on voit la nef, on voit le diable.

C'était un jeune homme pâle qui chantait. Auprès de lui un homme pleurait et répétait : voici pour combler la flaque de ma tristesse, des larmes, encore des larmes; elles sont rouges comme mon sang. Ah quand reviendra-t-elle! Ah quand reviendra-t-elle! Je suis déjà presque aveugle. Je ne la verrai plus.

Un autre prisonnier de forte stature s'approcha de Samuel : c'est toi, traître.

Eh quoi! que voulez-vous?

Je te reconnais bien, quoique ne t'ayant jamais vu, tu es aujourd'hui celui qui marches sur mon ombre.

Eh, non certes.

Si, tous les jours le mauvais suscite un nouvel ennemi; on n'oserait point toucher à mon cerveau, on sait que le monde s'y enfante, il serait trop dangereux d'essayer d'y toucher; je le porte solidement de cette main gauche et la droite est là pour le défendre; mais depuis qu'on a découvert que les idées se développent et se mûrissent en passant par cette ombre qui est notre portrait simplifié, le portrait

de notre âme en attente de celui que nous bâtissons de nous-même, et en nous, on dresse des valets de bourreau pour courir après notre ombre, et intercepter la marche des vérités, mais j'en tiens un et tu ne m'échapperas pas.

Il levait déjà la main lorsque des hurlements giclèrent. Deux captifs s'étaient précipités l'un sur l'autre et se roulaient à terre écumants et sanguinolents. Les gardiens arrivèrent munis de fouet et frappèrent les malheureux; sous leurs coups dans un grand glapissement peureux, le préau se vida, et l'on reconduisit les prisonniers dans leurs cellules. Samuel se jeta sur son grabat, irrité, triste jusqu'à la mort et sanglant; car on l'avait frappé, et il s'était défendu.

LES VISIONS

Il supplia qu'on ne le fît plus sortir, la fièvre le rongeait, il ne pouvait plus toucher aux aliments grossiers de la prison. Il attendait, étendu, que quelque miracle, non moins imprévu et bizarre que sa détention, lui rendît la vie respirable ; et dans sa pensée terrassée, la vision, fée étrange et perverse, consolatrice et tyrannique, éploya ses longs rubans d'angoisse ou de furie...

Ce fut un petit vieillard trottinant, bedonnant,

marmonnant, chuchotant. Sur une immense terrasse il courait et levait ses mains au ciel. Éternel, Éternel, criait-il quand verrai-je du nouveau sous ton soleil? Toujours la lame et toujours le vent, et les ombelles des plantes qui s'ouvrent et se referment et tes mains rosées au matin, ignées à midi, sanglantes le soir, noires la nuit comme d'une fatigante et salissante besogne. Éternel tu m'as fait, je suis ta faute, ta très grande faute. Pourquoi aux tortues colossales, aux immenses plantes, aux longs serpents dormeurs après la proie déglutinée, et le dragon hargneux, et la bête des tanières, des terriers et des bourbiers, as-tu créé l'être de conscience! Pourquoi l'as-tu mis debout sur deux jambes. Est-ce pour lui faire savoir qu'on ne peut regarder en face tes palais du soleil? Éternel! Éternel, que nous voulais-tu quand tu nous éveillas dans la chaîne muette des songes? Nous nous levâmes, nos mains sentirent qu'elles s'arrachaient d'une étreinte, nous avions des voisins, que tu as laissés dormir. Quels étaient-ils? Pourquoi nous, mousses marchantes de la terre, nous as-tu choisis, et de quelle sève nourris, si nous devons ignorer, si nous devons tourner sur nous-mêmes, souffrir pour souffrir, ne rien oublier et ne rien savoir? Voici ton fils aussi, en bas de ce mur, râclant ses ulcères d'un tesson, et se demandant pourquoi il est ce point pestilent dans tes avenues d'indiffé-

rence, voici ton fils, les membres déchirés sur une croix, et pourquoi ce point d'agonie dans les avenues de ton indifférence, voici ton fils déchiré par des femmes furieuses et pourquoi cette tête palie est-elle roulée aux fleuves de ton indifférence! Pourquoi les grands bûchers des montagnes se répondent-ils et les pâtres y jettent les chênes en disant : « nous attendons la nouvelle », et dans les sanctuaires les prêtres murmurent « que leur dire ». Je suis vieux, je suis las, pourquoi m'as-tu donné en ce corps fatigué et laid en forme de calebasse, dans ce corps adhérent à la terre rugueuse, ce désir d'inconnu, ce désir de voir ta face, autrement que voilée du glaive de l'archange; ou au moins, si tu n'es que le feu élastique et décevant devant la face réelle à qui veulent plaire les mondes, pourquoi Job n'a-t-il pas fini de souffrir?

Homme, le cilice est à mes flancs. Tu es lourd et tu tournes sur toi-même, et te plains de ne pas savoir de route pour sortir de toi. Moi je suis jonché de carrefours avec des suppliciés sur des croix. En me parcourant je sillonne la route infinie des misères. Il ne viendra jamais celui qui brisera les cadenas de la douleur et fera sauter les sceaux et les bandelettes qui compriment nos membres. Le cheval Aquilon saute du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest sans rien trouver que femmes qui tordent les mains près des hommes meurtris et soucieux et

qui restent assis, car que faire debout! Elles ont menti, les voix d'annonciation, ou c'est un vieux songe de radoteur que nos aïeux nous ont transmis.

Et dans le ciel l'Éternel entendant ces plaintes disait à Azrael : il faut pourtant faire quelque chose.

Les grandes ailes d'Azrael assombrirent l'espace, sa lance toucha les deux vieillards qui se plaignaient, ses paumes saisirent leurs âmes voletantes, et de ces deux esprits de mécontentement il façonna une seule âme. Elle était habituée tout ensemble à la richesse et à la pauvreté, au désir et à la contrition, à la puissance et au malheur. Elle avait déjà beaucoup gémi. Des décors de palais et des visions de désert y étaient déjà peints en traits violents, elle était déjà vieille et de plaisir et de souffrance. Les ailes d'Azrael battirent et s'élevèrent, ses larges ailes firent un instant la nuit sur les hauts palais de Sion ; des bêtes meuglèrent comme sous l'approche de l'orage, un lourd sommeil envahit le grand palais. Azrael le traversa, le petit prince Salomon dormait. Azrael le toucha de sa lance et recueillit son âme, il la pétrit avec celle qu'il apportait et réveilla le petit prince, qui regarda la stature énorme, les ailes énormes, et surtout les yeux doux et calmes comme une belle rade pleine de navires au repos à l'approche du crépuscule, dont l'ange le baignait.

Qui es-tu demanda l'enfant, il me semble revenir des espaces glacés. — Tu n'as point bougé d'ici, je suis l'aîné de tes frères, tu me reverras, et il rendormit l'enfant en le caressant d'une main. Tu as, dit-il, maintenant toute l'âme humaine, l'impatience et l'ennui, et le désir inquiet d'extraire de son propre limon une statue de l'homme inconnu, de celui qui glisse dans les foules, et les profondes douleurs et l'amertume du plus ancien souffrant, celui que n'a ménagé aucune épine, et aussi ta candeur d'enfant et ta force future tout entière. Tu te précipiteras sur tous les buts, tu brûleras que la statue sculptée en ton âme luise de feu divin sur le plus vaste môle et la plus haute montagne, et tu auras la force de vouloir un peu; mais sans doute toutes les gloires et tous les plaisirs auront pour toi le goût amer de la cendre, car ton âme neuve est déjà vieille, et nulle puissance ne peut créer une âme toute fraîche.

Le vol d'Azrael l'emporta dans les déserts sans bornes. Il planait comme un aigle immense. Dans l'immensité sablonneuse, à peine bosselée de quelques monticules il toucha de sa lance une large dalle de pierre. « Ève, Agar, Mobed, exclama-t-il, voici le messager, lève-toi. » La dalle se souleva, une grande forme se dégagea des plis du suaire. « Me voici! — C'est encore toi, ne suis-je point bien ici? » Et l'ange dit: « Il te faut encore une fois revenir sur

la terre, tu devras faire renaître l'Éden que tu as emporté si longtemps dans tes yeux caves; tes lèvres vont sourire, tes hanches souples vont se balancer sur le monde, tu vas recréer les grands parfums de volupté, le Créateur a besoin de toi. Viens, tu t'appelleras Balkis. » La grande forme était sortie du tombeau où elle dormait depuis les Siècles. Tu n'es plus la mère, tu redeviens la femme, et les grands cheveux gris tombèrent, et les lignes anguleuses et sévères du corps s'adoucissaient, et Ève reparut en sa candeur du premier jour du monde. L'ange l'emporta vers les terrasses d'un temple immense; au choc de sa lance les prêtres accoururent et se voilèrent les yeux de la main. Voici votre reine, dit Azrael. Et les prêtres l'emmenèrent pour la couronner et annoncer au peuple de Saba que la prophétesse était révélée.

Près du temple, un palais brusquement s'éleva comme s'il était là depuis les temps et qu'un brouillard se dissipant tout à coup en éblouît brusque, le regard, autour du sourire de Balkis; des palmiers fusaient de la terre et se couronnèrent de leurs palmes d'acclamations; les doigts de Balkis touchèrent des arbustes, et ce fut une forêt de rosiers chantant toutes les nuances violentes, dominatrices ou cachées de la chair; un sourire passa sur ses lèvres et la blancheur de ses dents parut, et ce fut le signal d'une immense floraison de lys, et le soleil vint éclai-

rer la chair de ses joues et le peuple des fleurs dorées apparut dans les détours du jardin. Elle marcha, et les sources murmurèrent, elles coururent sur des lits transparents de marbre blanc pour qu'un miroir agile existât de suite. Elle porta une branche à ses lèvres et les lourdes grenades mûres naquirent, et des vignes s'étendirent, des grappes blanches et rouges se gonflèrent pour être douces à ses lèvres; elle ramassa un caillou et des pierreries énormes fulgurèrent entre ses doigts, et devant les portes du grand jardin merveilleux, les prêtres massaient des gardes au bouclier d'or; elle chanta et mille oiseaux répondirent, et mille oiseaux arrivèrent de tous les coins du ciel, et des chérubins descendirent du ciel pour lui apporter des voiles et des robes aux plus pures couleurs de nuées. Elle jeta autour d'elle un grand voile safrané et remonta les marches du palais, et sur toutes les terrasses de la ville un peuple se pressait pour acclamer la beauté Éternelle.

Au soir, les étoiles tremblaient sur le lac, une suavité parfaite émanait de la langueur endormie des fleurs. Des âmes en repos se penchaient du ciel pour regarder les vallées de Saba s'emplir d'une clarté violette, plus claire que la nuit, plus douce que le jour. Les lueurs lunaires argentaient les frondaisons, elles tendaient sur les palais un candide ruban de neige à peine rosée. De grands

cygnes fendaient l'onde auprès des barques. Une barque parfumée promenait le repos de la reine sur le lac et sur des colonnades qui baignaient dans l'eau calme, des chœurs d'hommes et de femmes à la voix de délices se répondaient. On eût cru voir au ciel des cadences blanches d'une danse. Il sembla à Samuel que, parmi les chœurs, il entendait résonner sa voix.

CHŒUR

O pureté
ta douceur se répand en candeurs infinies
sur le sein de la Terre. Elle attend ton baiser,
la Terre a tout le jour rêvé
et des labeurs la lézardaient de leurs socs nourriciers
et son front se creusait de rides.
Elle rêvait qu'aux terres arides
ses enfants souffraient et la maudissaient.
O pureté, dans ton blanc sourire tu apparais
et tu passes sur son front las tes doigts de rosée
O pureté.

AUTRE CHŒUR

Voici, avec le soir, germer l'herbe bénie
ô rêve, emporte-moi, tout le jour j'ai peiné
contre la fumée preste où se pendait mon âme
et les instants couraient que je n'ai pu cueillir
et comme l'étincelle, vivaient et s'envolaient;
ô rêve emporte-moi; que vais-je devenir
entre tes doigts d'aurore;
verrai-je s'ouvrir les lourdes portes d'or
des contrées où je m'éveillais

naguère, ou le berceau d'osier
d'autrefois, me rendra-t-il mon âme
pour que je puisse l'écouter;
ô rêve, ta palme et ton dictame,
herbe bénie du rêve je te veux respirer.

AUTRE CHŒUR

Son sourire s'éveille dans les roses
d'espérance et d'émeraude est son palais,
ses lèvres le calice qu'arrose
l'eau miellée du ciel et le lait des étoiles,
on lit au livre de la vie
ses pas éternels parmi les forêts d'astres,
Elle vit. J'oublie le désastre
coutumier des heures de la terre enchaînée :
O me blottir parmi l'immense chevelure
qui tombe en rais d'immatérielle pureté
de l'Empyrée jusqu'à la cime de ces forêts
et dormir au parfum qui dure
aux corbeilles de sa beauté.

AUTRE CHŒUR

Cherche parmi les lys, cherche parmi les aubes
voici des tours jaillir avec des feux d'espoir
beaux comme des couronnes et calmes.
La mer elle-même polit son immense miroir.

Voici les galères qui s'en reviennent des lointains, voici les vieux pilotes qui sautent aux jetées, l'Astarté de la proue rit à la mer calme comme un miroir verdi; on voit flotter de larges plantes

spongieuses et de petits narvals jouent autour des galères.

CHŒUR

Nous portons à nos lèvres les coupes éternelles
les coupes de jadis, les coupes d'à jamais,
les grands oiseaux du soir nous apportent des lys
cueillis aux lacs d'Éden, aux îles de délices
que la droite du Seigneur cache encore à nos yeux
mais déjà nos âmes appareillent
les rames de nos sens étoilent l'onde première
et le soleil plus jeune va jaillir du nuage,
voici de l'horizon les bienveillants mirages
qui déploient les grands lits où dorment les songes d'or,
les arbres de jeunesse éploient des voix d'ombrage
sous la nuée des sèves entières de la terre
et parmi l'essor des nues aux blanches ailes
l'amour rit, l'amour attend, l'amour est fort!

AUTRE CHŒUR

L'hymne de tes servantes, l'hymne de tes esclaves,
ô reine parmi les buées fraîches de la nuit
s'envole vers ta grâce, ô reine, écoute-les
qui brisent le silence et enchantent la terre
et la voix trop faible à dire ta beauté
les voix pâles, les voix vaincues, elles vont se taire
pour que les instruments chantent comment la Nature
jette à tes pieds vainqueurs ses fleurs et ses couronnes
tous ses parfums et toute sa beauté qu'elle te donne.

Et tout un calme bienfaisant se répandait au sommeil fiévreux de Samuel. Il lui sembla que des

ans se passaient, qu'un mur de nuées grises couvrait l'horizon et qu'il marchait dans une ombre ténue; il se sentait marcher, mais il ne voyait rien, et cette ombre était en même temps brûlante et lourde. Enfin les nuées s'entr'ouvrirent.

Dans une haute salle, si haute que la coupole en devenait incertaine à la clarté fumeuse des torches, le roi Salomon semble méditer près d'un lit de repos où un corps est étendu. La rigidité du dernier sommeil s'est appesantie sur cette forme, et le roi rêve à voix haute :

Bethsabée, mère, ils sont clos, ces yeux qui conquirent le royaume, froidies, ces mains qui, se posant sur le bras de mon père, calmaient les lions de sa colère. Tu ne pourrais plus bouger ce doigt, qui tout à l'heure porté à ta bouche ordonnait un silence où tu eusses entendu bruire une pensée. Une faucille a passé et les chaumes de ta vie sont épars, tes volontés, et tes regrets et la douce inflexion de ta voix. Et si tu mènes ton dernier songe, si, près de moi, ton esprit contemple ce qui fut ta gangue, qu'aimes-tu à présent, où iras-tu si tu es encore? Mais si ton immobilité te maintient tout entière, à quoi bon ta vie? Si tout à l'heure le même froid doit m'envahir, à quoi bon ma vie?

J'ai vu ses yeux mourir comme une opale. A quoi te sert maintenant le passé de ta vie? J'en sais l'histoire et que mourut Uriah pour la trop

belle escarboucle qu'il possédait. Ce fut ton but. La beauté sereine et tragique, où dormait le soleil de gloire qu'entrevit le roi David sur la terrasse et les forêts du lointain étaient devenues comme le vertical tapis où ton corps reposait, ne pouvait appartenir qu'au Roi. Que, dédaigneuse d'un rang obscur, et rougissante d'une naissance imméritée, tu aies voulu monter les marches du trône, ce fut sans doute donner la destinée marquée à ta royale démarche. Enfin bon ou mauvais tu eus un but; ta couronne, et ensuite le même but se continua en moi.

Et mon père qui fut le vainqueur et le proscrit, lui qui partit du champ de son père, riche d'ambition et de vaillance, que je comprends sa lutte acharnée, ses errances douloureuses, mais parsemées d'amour. Les yeux des héroïnes s'attachaient à son bras vigoureux. La victoire le conduisit à ce palais, à ta beauté. Il eut, après les exils et la peine, le plus mol oreiller. La terre dure dans la solitude des compagnons en armes lui en avait dit le luxe divin. Être le plus grand fut son but, puis cela devint de se continuer en moi, se continuer, et aussi se perpétuer. Défi! Quoi de perpétuel sous les cieux sourds, sauf peut-être l'allure du fleuve dont toutes les vies se renouvellent à tous les instants, et les hautes montagnes ces épais cadavres du feu.

Que je suis las déjà de la toute-puissance ? Où enverrai-je des armées que je n'ai point de joie à guider? Comme une lente lassitude dès avant l'âge emplit mes membres, et ma force m'est inutile dont aucun désir n'ordonne le sursaut. Je suis né au calme sommet dont on ne peut plus s'élever et sur le haut de la citadelle que les prévoyances antérieures à moi m'ont bâtie, du milieu des archers qu'elles ont réunis, je vis monotone et le bandeau royal me pèse presque, quoique je n'envisage qu'avec terreur une vie où j'en serais démuni; non point pour la puissance perdue, mais de terreur du coudoiement de la foule, qui sentirait alors combien je suis différent d'elle, voyageur paresseux et assis, sur la route où tous courent et se pressent. Je crois être né avec une âme vieille, une âme des premiers jours du monde, et je regrette l'Éden parce qu'il était vide, et j'aimerais une oasis cachée dans un désert sans passants.

Bethsabée, mère, que laisseras-tu derrière toi? Si, comme je le crois, l'âme meurt à l'instant même où les organes cessent d'être ses serviteurs, si elle s'éteint comme une lampe sous le vent, que restera-t-il de tant de beauté : un souvenir, de la fumée. Et que demeurera-t-il alors de Salomon? Un nom parmi des noms, une stèle parmi des stèles, une rumeur que le pédant évoquera un instant parmi tant d'autres rumeurs, quand il ouvrira les

minces cassettes de la mémoire humaine; le vin de la vie est lourd et la coupe est grossière...

Brusquement Samuel revoit Salomon. Il est assis, le buste droit sur un trône d'or. Parmi les boucles épaisses et régulières de ses cheveux et de sa barbe noire, sa figure est immobile et ses yeux fixes; le calme statique des choses de l'automne l'empreint de son mat éclat. Sa robe précieuse est brodée des roses rouges et des fleurs de grenadier, emblème de son opulente puissance. Ses mains blanches sont immobiles sur ses genoux. Auprès de lui les grands officiers et les sages, les cuirasses d'or et les robes de lin blanc, la tiare blanche d'un magicien noir près de l'éphode d'un prêtre, et, drapés de leurs burnous blancs, fléchissent devant lui le genoux les ambassadeurs Ismaéliens.

Coiffés de mîtres dorées, revêtus de longues robes rouges, appuyés sur de hauts sceptres, les Tyriens attendent que le bon plaisir du souverain s'adresse à eux, et après eux seulement l'oreille royale entendra, et ce masque immobile verra les riverains d'Euphrate, les cavaliers aux jambes serrées de lacets de cuir orné d'agrafes de métal qui quémandent l'abri du reflet de sa droite.

Tout à l'heure, les grandes affaires terminées, on soumettra au roi de difficiles arbitrages entre ses sujets, car le roi s'anime parfois à étudier des

âmes diverses et sombres; il est juste, car la passion n'a jamais dérangé ses yeux clairs; il est clément, car son indifférence est profonde.

Quand le roi écoute, les paroles se réfléchissent en son cerveau comme l'image en une eau sans aucune ride. Quand il parle sa voix est lointaine et pourtant forte comme le vent qui vient du Liban et qui s'est fatigué à courir l'étendue.... La brume grise vient tout envahir aux yeux de Samuel et tout à coup c'est une étendue d'or, c'est un soleil argenté au ras de terre, c'est une course de boules de métal ardent sur les pointes des herbes et des roseaux, c'est un dais bleu de lumière triomphale, c'est, par un ardent midi, une fauve splendeur illimitée, que relèvent sans le borner un horizon de montagnes bleues, la plaine près du Jourdain ; et le cortège de la Reine de Saba bondit en éclat de pourpre, de blancheur parfaite et des ruissellements d'ambre et d'or.

Sa face était un avril admirable; un fil d'or se perdait dans les noirs cheveux et des pierreries émergeaient comme des oiseaux diaprés parmi des feuilles. Une bonté profonde et fraîche émanait de ses grands yeux noirs. Son front blanc, poli, élevé, était un pérystile de temple. Une blanche mélancolie résidait aux lignes de sa face à la bouche un peu grande qui prédisait de douces paroles; elle sourit, de la lumière ardente filtra parmi des au-

bes. Elle s'avançait debout, guidant elle-même des chevaux blancs à la crinière fine comme de l'argent effilé ; son char de bois odorant, rehaussé de plaques orfevrées, effleurait le sol ; une jeune esclave à ses côtés tenait un large éventail de plumes blanches à haute hampe, et tout autour d'elle les grands cavaliers de l'étendue faisaient caracoler les plus vifs chevaux et c'était après eux sur les chameaux balançant leur long col, sur les mules chargées, comme le camp de toute une armée plié et un piétinement de peuple auprès des bêtes de somme.

Et sur le parvis du grand palais, Salomon attendait la Reine belle et sage.

Le palais retentit du bruit de fête, et les salles éclatantes sont comme des plats d'émaux que le plaisir tend vers le ciel. Le roi et la reine sont seuls sur une large terrasse qui contourne le palais. D'une des extrémités ils peuvent apercevoir toute la liesse de la ville ; chaque rue est un flambeau, chaque cour un lac de lumière et les instruments colorent l'âme de la ville. Ses fumées sont d'encens. A l'autre extrémité, la terrasse domine les jardins. Et entre les salles de joie, topazes éclatantes de la vie, et cette profonde et câline densité de repos et de ténèbres, ils parlent.

« Reine Balkis, tu es venue écarter de tes doigts de splendeur comme un manteau d'ombre qui

m'enveloppait et à travers ma tunique je vois mon cœur. Il me semble qu'il commence à naître. Que de soirs comme celui-ci, j'ai questionné le silence et l'attente de la terre. Ils ne me renvoyaient que des lueurs indécises, des images troubles et des parfums, reflets des illusions fugaces, et tous ces signes signifiaient le léger, l'ondoyant et l'éphémère. Tu viens et tes doigts de bonté se posent à mon front, et le voilà ceint d'une tranquille couronne de certitude. Voici la première des heures, à laquelle je voudrais dire : Arrête-toi.

— Roi Salomon, pourquoi ! pourquoi la voyageuse a-t-elle, si tu dis vrai, déjà bâti son aile dans ton palais ? Ne crains-tu que le seul imprévu de mon arrivée ne soit ton hôte éblouissant, ne pares-tu point ma face de tous les attraits du hasard ?

— Quel hasard, que celui qui t'amène belle de toute la beauté, sage comme les temples, du fond lointain de tes contrées. Hier ou demain, le hasard peut-être eût évoqué en toi le souci de me connaître, mais est-ce le hasard qui put diriger ta marche vers l'heure où les tentes prêtes de mon désir attendaient. Vois, ma pensée pour toi est revenue d'exil. Mes voluptés, servantes agiles, emplissent à la fontaine les jarres qui nous vont désaltérer ; ma patience rappelée de bien loin brode sur ces tapis les fleurs merveilleuses. Ma mémoire efface toutes ses pierres gravées et se prépare et se

purifie pour la plus belle des effigies. Des instants chanteurs qui furent mes familiers disposent des lampes atténuées et la lueur doit rivaliser seulement avec le laiteux éclat de la perle qui se noiera tout à l'heure en notre flamboi. Mais que tu es belle et grande et que tes peuples doivent être orgueilleux et énamourés! Sans doute, des vaincus et des esclaves les servent, et toute leur vie coule en une heureuse méditation qui monte vers toi et t'enveloppe de ses gazes menues et innombrables.

— Non, dit en riant la Reine, mais je ne suis point venue pour que tu admires ma beauté, je suis venue pour comprendre ta sagesse.

— N'appelle pas Sagesse ce qui fut, jusqu'à toi, le déguisement de mon âme, et que je croyais, (ô fous et ignorants sont les prétendus sages,) mon essence même. Ma sagesse d'hier? le ciel est vide, personne ne tient le glaive de justice, la bonté n'est que la fraîcheur des soirs. La beauté, c'est le reflet de nous-même, sublimé, d'après nous embelli, que nous recherchons de toute la fougue fragile et la débilité de notre connaissance, mais qu'importe... Ta beauté a fondu ma mémoire.

— Roi Salomon, je suis vieille comme le monde.

— Qu'importe! Moi aussi, je me suis vu au fond des songes, comme au fond de noirs caveaux...

— Roi Salomon, je suis, en réalité, vieille comme le monde.

— Alors comme la jeunesse qui court depuis tant de mille ans et comme l'aube aux bras toujours frais, comme la douceur exquise du sommeil favorable.

— Roi Salomon, m'aimerais-tu, si tu me croyais vieille comme le monde?

— Quelle est la minute de la durée, qui donc a vaincu Azrael?

— Moi, dit-elle; et elle sembla au roi grandie et transfigurée.

— Qui es-tu? dit-il.

— Tout ce qui se peut féconder, la mère de la mort, et toute la grandeur de l'apparence et toutes les fleurs au bord du néant.

— Alors, je te prends.

Comme au cœur éclatant d'un colossal lotus et des pétales couleur d'astres flambent dans la nuit, les deux amants sont étendus; les longs cheveux de la reine se sont dénoués et enlacent le corps de l'amant et partout où ces cheveux se posent un baiser s'éveille. Le lotus triomphal croît avec leur bonheur et s'élève au fond du ciel et les astres, comme des orbes d'or, de glace et des roues de feu viennent faire cortège à l'ascension lente. La tête du roi repose sur l'épaule de la reine; les lèvres entr'ouvertes, le col gonflé et renversé, on dirait un enfant apaisé. Elle a dans toutes les courbes de son corps la majesté absolue; l'amplitude

de son regard occupe les larges voûtes des mondes; on dirait que quelque chose de nouveau va naître parmi les landes sans fin de l'être, qu'une totalité va jaillir et illuminer. La voix de Balkis s'adoucit encore.

— Roi Salomon, tout à l'heure je m'évanouirai. Créature issue des profonds désirs de l'humanité, tu auras serré dans tes bras le but même de ses désirs. Pourtant la volupté que je te puis donner est si passagère que demain tu n'en auras que le souvenir et ce sera en toi, comme une belle idée qui aura germé et sera arrivée à la plénitude de son essence. Et pourtant j'ai pour longtemps orné tes sommeils. De cette nuit les barques du souvenir descendront vers toi, et ton bonheur d'aujourd'hui, ce sera ta chère blessure de demain. J'ai paré d'une image le fond vide de ton horizon. Et puisque je suis un fantôme, nulle trace ne demeurera de notre étreinte. D'âmes vieilles, nulle puissance ne pourrait créer une âme neuve. Notre étreinte restera stérile; mais en toi, à des heures tendres, des sources jailliront, tu te pencheras pour les écouter bruire, tu te relèveras pour redire leur musique aux hommes.

La vision reculait, se perdait; il sembla au rêveur qu'il était Salomon; que devant lui était la reine, non plus brillante, mais affligée, qu'une beauté calme le baignait; il revit la petite maison de la ville,

et Risphah qui murmurait : malheureux, malheureux. Un miroir lui renvoya sa face. Ah ! certes ce n'était point celle du roi Salomon, mais une creuse et hâve face de douleur. Il rouvrit les yeux. C'étaient autour de lui les objets familiers, et Risphah qui pleurait s'essuya les yeux et lui prit les mains. Samuel retomba à un délirant sommeil.

CHAPITRE V

LE SECRET

Des trompettes avaient parcouru la ville. Elles précédaient un héraut qui annonçait pour des jours proches, les fiançailles de la princesse Marie avec le roi de Scanie, un vaillant guerrier revenu lauré de guerres orientales, et qu'à cette occasion les munificences impériales ruisselleraient par la ville. En attendant des grâces furent répandues et les prisons s'ouvrirent et c'est ainsi que Samuel avait été rendu aux siens, malade. Ces jours-là aussi l'empereur avait reçu avec faste les envoyés du roi d'Hibernie. Ceux-ci, entre autres affaires, demandaient au sérénissime empereur qu'il voulût bien permettre que Laurent Télice, sujet de leur maître, les suivît à leur retour, ils espéraient que l'empereur mettrait au service de ce désir sa suprême persuasion et au besoin même une parcelle de sa force. Sans trop s'expliquer et faisant connaître que Télice n'était point un criminel, mais seulement que son refus de rentrer dans les terres de son roi,

allait le revêtir des aspects de la rébellion, le Roi sans menacer, son vœu méconnu ne voulant pas déchaîner un sanglant litige, insistait au nom de l'ancienne alliance et d'une chaîne de services mutuels entre les deux puissances.

Télice, consulté, demanda un peu de temps pour des préparatifs et pour s'affranchir d'une obligation qu'il croyait avoir contractée vis-à-vis du grand accueil que lui avaient concédé et l'empereur et la ville. Il souhaita que les fiançailles de la princesse lui fussent occasion d'offrir à la ville un produit parfait de son art, et que l'heure du bonheur pour la princesse, avant d'être acclamée par les sonneries et l'artillerie, sonnât au cadran d'une merveilleuse horloge qu'il voulait offrir au palais dont la ville s'enorgueillissait. Un souci de ne point paraître accepter d'un vassal, un peu de dédain aussi amena l'empereur à indiquer que la cathédrale lui semblerait endroit plus séant, et qu'ainsi tous pourraient jouir de la belle œuvre et Télice y souscrivit en disant : alors je ferai d'autre sorte.

Sa maison devint, pour de longs jours, comme elle l'avait été auparavant pour de brèves durées, close. Les fenêtres par les soirs étaient de braises ardentes. Seuls les marchands de précieuses matières étaient accueillis dans les salles basses, et les sculpteurs et les ornemanistes n'étaient point admis à voir l'ensemble du travail auquel ils participaient.

Nul curieux, nul courtisan ne put pénétrer dans la maison fermée. Une aile latérale de la cathédrale, près du chœur, fut abandonnée à Télice, et les pièces y furent secrètement transportées. Pourtant, avant la célébration de toute cérémonie, l'empereur voulut voir par lui-même comment était conçu le labeur de Télice.

Sur un mur polychrome, rouge, semé de passiflores dorées, le corps sombre de l'horloge massait ses bois précieux et l'or de sa polyphonie. A la base, un vieillard étendu, couronné de lauriers, la barbe longue, comme les païens avaient coutume de figurer les vénérables fleuves, était couché ; son urne était vide, et autour se pressaient des enfantelets de métal ; des formes de branchages et de guirlandes partaient de leurs mains qui escaladaient la caisse en bois noir où couraient et frissonnaient de beaux reflets comme sur le poil lustré d'une bête en plein soleil. A côté, au long de cette caisse, une grande forme couleur de fer, grise, tenait une baguette, son bras se leva sous la lente poussée d'un ressort et frappa le panneau central. Pour étendre le bras elle se détournait un peu ; on n'apercevait que les plis couleur de fer de sa robe, et son capuchon qui couvrait sa tête et son bras étendu. Le panneau s'ouvrit, deux oisillons d'émail chantèrent, sur lesquels deux mains s'abattirent, et d'une petite porte une ballerine parut,

salua, disparut. La mort la suivait. Elle portait la faux, mais sur son squelette toute une robe d'émail richement gemmé tombait à petits plis lourds, et l'on n'apercevait, outre sa face creuse, d'autres ossements que ses mains et ses pieds; un licou à la main, elle entraînait les douze apôtres qui se suivaient, puis un pape, un empereur couronné, une jeune fille, un soldat, et derrière eux, presque accroupie, courut une vieille courbée qui faisait le geste de ramasser et de grignoter, et alors une sonnerie carillonnait lente et funèbre. Mais la vieille se retournait, se redressait brusque et du doigt touchait une porte. Alors, sur un balcon plus élevé, un homme vêtu de rouge, à la tête dorée, venait et laissait tomber dans un bassin de métal, à grand bruit, douze pièces d'or dont le tintement signifiait l'heure de midi, et toute la cime de l'horloge, se garnissait de hérauts d'émail, et les notes du carillon sonnaient comme notes d'or comme fanfare de triomphe. Au-dessus d'eux, un grand aigle secouait ses ailes, jusqu'à ce que la grande forme couleur de fer retouchât de sa baguette le vantail qu'elle avait ouvert, et tout rentrait dans le silence et l'immobilité et l'horloge se taisait.

— Qu'as-tu voulu dire, par là? dit brusquement l'Empereur.

—Mais, Seigneur, rien; ceci n'est qu'un jeu de mé-

canique. Si vous voulez pourtant, admettez que des forces vives de la Nature, de ses fleuves à vous et de ses fleurs et de ses branches à vous, émane une obscure puissance créatrice, et voici cette statue, de métal ordinaire parce qu'elle est le labeur ordinaire de vos sujets, mais ce labeur robuste ouvre les entrailles du temps. La mort passe, entraînant les saints, les apôtres, les papes, l'Empereur même, et elle repasse derrière eux pour s'assurer que tout est bien fauché et que tout ce qui peut être glané, elle l'emporte dans son giron ; mais dès qu'elle disparaît, avec son cortège de calamités, arrive l'Or auquel elle n'a pu prendre sa puissance ni ses domaines, et l'Or réveille de ses joyeux tintements les sonneries de votre puissance et l'aigle de l'Empire bat des ailes, et tout est ressuscité.

— Et je dis moi, s'avançait un clerc qui salua l'Empereur, que voici un blasphème médité soigneusement, soigneusement accompli et une insulte à votre impériale Majesté, ainsi qu'à celle de l'Église, votre mère, votre guide et votre soutien. Ce fleuve, selon les formes des païens ignorants, indique les forces qui gisent dans la terre où les démons forgent dans les mines les trésors du Mauvais, et ces branches d'or sont les rameaux de sa puissance. Cette forme gris de fer, et dont les traits ne peuvent s'apercevoir, c'est ce que ces philosophes dignes des bûchers appellent la Na-

ture; ils se plaisent insoucieux du pouvoir de Dieu à la figurer comme une grande forme aveugle, et son manteau est incolore, parce qu'il est, à leur sens, au pouvoir de l'homme de l'émailler des plus riches couleurs, à son gré. Mais à ces riches parures, ils préfèrent en emblèmer la Mort, la Mort fructueuse pour eux, qui a fauché tant de justes, et fauche encore les papes, les empereurs et les rois. Et derrière ce brillant cortège, c'est, sire Empereur, leur patience assez longtemps blottie à cropetons qui se glisse et ramasse tout. C'est leur image à eux, perturbateurs de la puissance et de la foi, cet homme, idole d'or, et dont l'habit parodie la pourpre qui vient compter l'or, leur dieu, et alors les hérauts de l'Empire ont beau renaître, car après l'Empereur mort, revient l'Empereur vivant et l'aigle éployer ses ailes, la statue indécise de la Nature et de l'Avenir vient clore leur heure de sa baguette de fer, et l'heure dernière des puissances a sonné.

Voici ce que raconte, en ta capitale, en notre Église, ce symbole. Un juste pressentiment t'a poussé à l'écarter de ton palais. Nous ne le voulons point dans notre Église, où le peuple lirait la dangereuse exhortation. Nous repoussons le don du Malin, et accusons Laurent Télice de lui être affidé de toute son âme, et nous te demandons de le livrer à notre justice.

L'Empereur réfléchissait. Qu'on ôte cela d'ici ; il désignait l'horloge.

— Seigneur, vous accordez l'homme à notre justice?

— Non, dit l'Empereur, il ressort de la mienne...

Dans la prison du palais où Télice est enchaîné des pieds et des mains, et fixé au mur par le milieu du corps, l'Empereur est entré.

— Télice, est-elle véridique l'accusation portée contre toi, ne saurais-tu t'en défendre devant moi? Je t'ai soustrait à la vindicte des clercs ; il se peut que surtout ton habileté les offense. Mais il m'est obscur aussi cet enseignement que veut donner ton œuvre.

— Sire Empereur, il n'y en a point. C'est pure mécanique, revêtue de sculptures et d'ornements les plus appropriés et amusants que j'ai pu trouver.

— Ils m'ont dit que la petite vieille qui suit le cortège des puissances, si elle n'est point, comme ils l'ont dit, la patience des ambitieux qui espèrent la fin des droits qui viennent de Dieu, c'est plus blasphématoire encore, l'image d'une seconde mort, et plus totale, qui, dans les réseaux incolores du néant, accumulerait les âmes.

— Je n'y ai point pensé.

— Et que signifie l'homme en rouge qui fait sonner midi au son de ses pièces d'or?

— N'est-ce point un moyen facile et nouveau de faire résonner douze coups, en frappant de douze boules un disque de métal ?

— Télice, ne me trompe pas. Je sais ce qu'on dit de toi, et peut-être ils ont raison ceux qui t'épièrent. Veux-tu mettre ton pouvoir à mon service et je te sauverai du bras de l'Église.

— Quel pouvoir ! il est bien mince, je suis adroit à tous ces arts...

— Télice, ton âme n'est plus à toi, et tu sais faire de l'Or. C'est cette puissance que tu as voulu affirmer, je le sens, je le devine ; je la veux confisquer, ou tu meurs ; fais de l'or pour moi, ou tu meurs.

— Vous pouvez me faire mourir. Je ne saurais créer de l'or.

— Prends garde, la torture est amère. Tu feras de l'or pour moi ou tu mourras. Ce n'est point pour rien que le Roi d'Hibernie te réclame, il connaît ta puissance. Comment es-tu venu ici ?

— En allant droit devant moi, à mon bon plaisir ; je ne sais point faire d'or.

— Prends garde, ma torture est sévère. Il appela, des gens entrèrent avec des réchauds et des brodequins à clous.

— Je ne saurais.

L'Empereur réfléchissait. Il renvoya d'un geste les tortionnaires.

— Télice, ne t'opiniâtre pas. Je sais que tu t'es dit

le maître de l'Or; je veux bien suspendre ta torture, mais tes os craqueront, sois-en sûr.

— Ah Sire, peut-être ai-je dit que j'étais le Maître de l'Or; qui en a un peu est son maître, peut aller à droite, à gauche, au nord, au sud et rester libre et fier; il donne et ne demande pas. Par les arts mécaniques, j'en trouve assez pour rester libre et oisif de longues heures, après avoir longtemps peiné, et peut-être trouverai-je des secrets par lesquels les barques iraient plus vite sur le fleuve, et les ouvriers travailleraient plus prestes et plus heureux. Mais c'est là toute une problématique divination! L'or que tu cherches, sire Empereur, et qui dans ton empire nulle part ne gît dans les entrailles de la terre, il est dans le cerveau de tes sujets, dans leurs doigts, dans leur rapidité...

— Mais alors, ils deviendraient, grâce à leur activité, maîtres de l'or, et plus puissants que moi.

— Vous êtes leur Maître et ils vous aiment.

— Chansons, dit l'Empereur. Il rappela les tortionnaires.

Le cri douloureux se brise aux voûtes sombres; le feu du réchaud colore de sang la cuirasse de l'Empereur, les doigts craquent, ce sont des gémissements, la torture s'interrompt. Eh bien? dit l'Empereur.

— Ah, Sire Empereur, je suis cruellement puni. Ah! d'avoir jonglé avec des mots, d'avoir été spé-

cieux, drôle, spirituel, ah! d'avoir résumé des pensées, d'avoir dit brièvement des choses longues!... Tout le monde est le maître de l'or, qui en sait fabriquer de son travail, mais je n'en ai pas, je ne sais pas en faire...

— Tu réfléchiras, dit l'Empereur, de bonnes tortures auront raison de cette brutale opiniâtreté. En attendant tu garderas ma prison, ou plutôt elle te gardera bien. Si puissant sois-tu, et en dépit des auxiliaires diaboliques que tu possèdes, tu parleras, tu seras mien, toi et ton pouvoir, ou tu pourriras; et Télice demeura seul et sanglant dans son cachot.

L'Empereur était rentré au Palais. Il manda ses plus sages conseillers et leur dit : Ai-je raison d'agir ainsi, et donnez-moi les raisons, qui font que j'ai raison?

Le plus ancien de ces vieillards articula.

— Sire, tout ce qui existe jusqu'à la région irrespirable du ciel, dans les limites de l'Empire, est de droit délégué par Dieu, et transmis par héritage, bien Impérial. Il est incontestable qu'avant tout et tout d'abord le sol est vôtre. Donc à vous tout d'abord ce qui est produit du sol, les moissons, pain terrestre que vous distribuez après Dieu, les fleurs qui veloutent la terre, les épaisses forêts, greniers énormes des viatiques d'hiver, et les fleuves et les rivières, chemins parmi votre domaine,

et les sources jaillissantes; à vous aussi les bêtes des airs, des eaux, des forêts, nourritures nécessaires; et ceci est sanctionné par les plus antiques lois; la Bonté qui est une face de l'Autorité daigna que les bêtes domestiques parussent le propre de ceux qui les élèvent comme les légumes appartiennent à ceux qui les arrosent de leur sueur, mais votre possession, si elle exigeait tous ses droits, serait entière, et de cela le tribut que tous vous doivent est le signe et la preuve toujours évoquée. A vous ce qui adhère au sol, les maisons, les palais où vous logez vos féaux sujets de même que de vos champs vous les nourrissez. Tout sur le sol est vôtre.

L'homme qui vit en votre Empire, qui s'y loge et s'y nourrit, est donc plein de vos substances, dont malgré toute redevance il doit vous être reconnaissant. Il vous doit son service et son affection. Comme les pensées ne peuvent naître sans la permission de Dieu, dont vous êtes le perpétuel légat, sans l'accord heureux, dans le corps humain, des denrées qui proviennent de vos larges réserves, les pensées doivent être vôtres. Donc Laurent Télice, qui vit sous votre domination, dans l'enceinte immense de vos biens, s'il est solvable, et les moyens pour cela sont illimités en vos mains, vous doit payer tribut, en argent, pour le pan de terre et de mur qu'il occupe et en esprit, pour les

pensées qui vivent en lui, sous votre droite protectrice. Donc, s'il possède tel merveilleux secret, il vous en est débiteur, à moins que vous ne l'en dispensiez, et lui en rendiez possession, moyennant la raisonnable dîme, ainsi qu'il est d'usage pour toutes inventions en Votre ville et le demeurant de vos terres. De plus, pour qu'une évaluation de l'impôt sur cette idée et ses accomplissements soit possible, il faut qu'il la communique. C'est donc justement que vous le retenez en votre chartre.

— Vous oubliez, opposa un autre vieillard, qu'immémorialement les trésors cachés ne peuvent être révélés qu'à la condition que le bien du Souverain s'en accroisse pour la plus forte partie. Dans votre énumération des richesses dont la Couronne peut faire le luxueux et bienfaisant étalage, n'omîtes-vous point de ranger les mines et les filons de fortune qui sillonnent la terre? Par analogie on peut déduire de la prérogative de l'Empereur sur les trésors brusquement mis au jour, un incontestable droit sur des trésors découverts par l'habileté et l'expérience. Cela n'infirme point votre dire, mais le fortifie d'une autre raison. Je suis d'accord que les pensées écloses en cette étendue de la terre, rangée sous la même autorité, sont vassales de cette autorité, que donc l'invention de Télice est sujette de la volonté impériale, et qu'il

lui est imposé de rendre à César ce qui appartient à César.

Oui, mais les clercs qu'en peuvent-ils dire ? Ne tenteront-ils point de vous prouver que le domaine de l'Esprit relève d'eux? A cela, sire Empereur, nous vous soumettons à répondre, que ce n'est point domaine de pur Esprit. Sans doute César, vicaire de Dieu sur la terre, peut remettre aux pouvoirs de l'Église, à ses mains fortes et frêles, le blasphémateur et l'incroyant, mais rien ne prouve, et ne pourra prouver, si la porte du cachot demeure bien verrouillée, et si l'on n'écoute pas telle sollicitation du captif, pouvant désirer la présence d'un chapelain que Télice blasphème le moins du monde. Il est, à cette heure, comme le navire d'un pirate, traversant l'estuaire de votre fleuve, chargé d'un riche butin. Si vous le saisissez, en donnerez-vous part au clergé, ou le laisserez-vous proclamer un droit, sous le prétexte que ce pirate était probablement un mécréant. Non, Sire, l'Église a souci des âmes, et n'a point puissance sur les corps. C'est de vous que ressort la rébellion de Télice, s'il reste muet, ou le bénéfice de sa parole si vous l'induisez à vous totalement renseigner.

— Et s'ils ne sont pas contents? je n'aime point avec eux d'interminables difficultés.

— Alors, Sire Empereur, abandonnez-leur autre

chose qui regarde bien nettement le Royaume des Cieux.

— Mais quoi? dit l'Empereur rêveur...

— Qu'est-ce? que veut-on?

C'était un officier de la prison, Sire Empereur; nous avons, selon votre ordre, requis le plus expérimenté des médecins de votre ville, il nous a paru que ce devait être le vieil Ezra. Mandé, il est venu en hâte, mais mis au courant et introduit dans le cachot, il s'est borné à onguenter avec zèle les plaies du captif. Il refuse d'assister à la question. Appelez-moi, dit-il, pour guérir le mal que vous aurez fait, ce sera mon devoir de me pencher vers ce malheureux et de le soulager, mais lui donner des forces pour graduer l'instant de faiblesse où son âme vous appartiendra et où vos mains pourront dans son cœur cueillir l'oiseau rouge et blessé de son secret, je ne m'y prêterai point. » Il a posé ses mains sur le malade qui s'est endormi, et il est parti.

— Comment, vous avez laissé échapper tel rebelle?

— Il eut tel grand air, tel aspect de force vénérable que nous eûmes les mains comme clouées. Nul n'eût osé attenter à ce vieillard.

— Qu'on le cherche, qu'on l'amène, votre tête...

L'officier s'était incliné et sortait.

— Sire Empereur, dit un des conseillers, voici le

fruit de la grande bonté de votre loi, et de la débonnaireté de votre accueil. La ville est le paradis pour ces gens d'autre race, pour ces gens d'autres pays, qui viennent ici vivre comme en leur terre natale, et ne vous aiment point et ne nous aiment point. On ne les aperçoit guère fréquentant l'Église, en revanche on les aperçoit fort sur les marchés, sur le pont des bateaux de commerce, et dans les profonds magasins qui bordent le fleuve. Sans doute ils soldent le denier de César, mais qu'est-ce que ce denier en présence de la masse d'or qui de leurs mains devrait ruisseler en vos coffres! Je ne sais point si le secret de Laurent Télice vous sera de grand profit. Certes, si la rumeur dit vrai, et le personnage est énigmatique, et je crois en effet qu'il possède les secrets de merveille. Mais ces étrangers, Sire Empereur, vous les avez en votre main, vous n'avez qu'à presser et le vin de richesses ruissellera dans vos cuves. Pour cela point n'est besoin de tortures; que vos hérauts touchent de leur verge les portes de leurs palais, que vos soldats s'emparent de leurs magasins et de leurs nefs, et je vous proclame deux fois plus riche que vous ne l'êtes à cette heure.

— Mon droit est-il certain?

— Certain? des plus certains. Que font-ils en votre terre. Comme des arbres apportés d'ailleurs, ils

y ont planté des racines, ils produisent des fruits. Ceuillez, cueillez sans crainte.

— Il me déplairait de dépouiller tant de gens, je craindrais de voir dans les fêtes leurs faces hâves et tristes me regarder et m'accuser d'avoir fait pousser l'herbe amère, là où prospérait l'arbre à beaux fruits.

— Bannissez-les, vous ne les verrez plus, mais ne bannissez que leurs personnes, et que leurs biens continuent à décorer notre patrie; ou livrez-les à l'Église, elle saura leur trouver leur crime et châtier leur pensée, tandis que vous aurez pris soin de leurs corps.

— Je vous remercie, mes sages, mes féaux, mais ne deviendrai-je point celui qu'on cite comme un avide, ne serai-je point pour les hommes couleur de l'or amassé, au lieu d'être couleur de l'or conquis et gagné sur l'ennemi?

— L'or est couleur de l'Empire, Sire Empereur, l'or de la terre est le bien de César.

— J'y vais réfléchir. Allez pour moi questionner encore Télice et veillez qu'on m'envoie le vieil Ezra. Il se leva. Les conseillers sortirent en s'encourageant et se félicitant mutuellement. L'Empereur se promenait dans une vaste galerie attenante à cette salle.

— Sire Empereur, Sire Empereur, ne voulez-vous pas maintenant tenir votre vrai conseil, avec un

vrai sage? et le fou Thrasylle vêtu de jaune et de rouge, ceint d'une ceinture à sonnailles, des bracets à sonnailles à ses poignets et à ses chevilles, des grelots à son bonnet, des grelots à sa longue batte, camard, difforme, la face jeunette, les yeux énormes, la démarche vieillotte s'avançait vers lui de toute la rapidité de ses petites jambes torses.

— Tenir conseil avec toi, eh sans doute! à qui doit appartenir l'or, messire Fou?

— A tous.

— Et pourquoi ?

— Pour que tous puissent le donner. Ah s'il n'appartenait qu'à un seul, qu'à vous, vous ne pourriez plus sortir de votre palais. Tous les gens de la ville se coucheraient sur le passage de votre cheval, s'écriant, Sire Empereur, écrasez-nous, mais donnez-nous de l'or. S'il était à vous seul vous devriez doter toutes les filles de la ville, qui perdraient, si vous confisquez tout, la part la meilleure de leur beauté, et aussi vous devriez vous occuper de toutes les courtisanes qui foisonnent par ici, à ce que marmotte la chronique, car vous seriez dispensateur de toutes les joie de vos sujets. Mais, si vous prenez tout l'or, Thrasylle sera plus prospère, car vous lui en donnerez beaucoup, vous serez fatigué de votre fardeau, et ce que vous aurez pris aux gens raisonnables, vous serez assez raisonnable pour le donner à un fou.

— Et si tu avais tout l'or, Thrasylle, qu'en ferais-tu ?

— Je prendrais des écus et les planterais en terre pour voir s'ils poussent. Cela n'a jamais été essayé. On y tient trop pour risquer qu'ils s'égarent et que les salamandres ne les dévorent. J'enferais des cachettes et je ferais annoncer mystérieusement que près d'un aulne non loin de deux saules, il y a un trésor caché, et alors tous les hommes remplaceraient les bonnes femmes qui vont chez les sorciers et je ferais tenir un livre des questions et des réponses, pour avoir les plus plaisants devis du monde. Je ferais mettre dans tous les cabarets en face des tonneaux, une pièce d'or, et qui prendrait l'un ne pourrait toucher à l'autre, et devrait longtemps regarder les autres boire, pour mettre vos sujets entre deux supplices, et je chargerais des sergents d'en perdre pour que des gens malheureux à l'aube soient heureux tout le jour, et ces jours-là, il faudrait enfermer et garder chez eux tous les avares, pour qu'ils deviennent d'une belle teinte jaune, et possèdent le reflet s'ils n'ont pas la chose elle-même. Voici, entre mille, quelques-unes des sages mesures que je prendrais.

— Bouffon, tu bouffonnes, c'est ton métier.

— Comme les conseillers conseillent. Sire Empereur, pourquoi les conseillers sont-ils tous de vieux vieillards ?

C'est qu'on ne demande conseil qu'à ceux qui possèdent l'expérience.

— Et comment acquiert-on l'expérience?

— En se trompant, en se reprenant, en méditant sur ses erreurs et celles d'autrui.

— Alors c'est à force de commettre des erreurs et d'en voir commettre qu'on devient capable de bien conseiller?

— Tu m'ennuies, Thrasylle, vas-t'en.

— Je m'en vais et je vais conseiller à la Princesse de se munir de très vieux vieillards, de ceux qui ont le plus maladroitement heurté la sagesse pour qu'elle les emmène et étudie à loisir les bosses qu'ils ont au front.

Le vieil Ezra, conduit par un officier du palais, attendait le bon plaisir du Souverain.

— Et bien, vieillard, jusqu'ici je t'avais cru sage, au moins prudent. Sais-tu que sous couleur d'humanité tu me censures simplement.

— A peine censurai-je le gardien de votre prison.

— Pourquoi te refuses-tu au service attendu de toi?

— Il est dans la ville bien d'autres médecins capables de tuer de concert avec des bourreaux. Laissez-moi partir.

— Ezra, d'ou viens-tu? Il y a bien longtemps que tu as débarqué dans nos ports. Tu dois avoir ici ramassé quelques richesses, on est venu bien souvent jusqu'à ta porte acheter de la santé, et je conviens

que tu es loyal marchand. La reconnaissance est maigre trésorier, mais la peur de la mort parle abondamment, et amène les ducats en grand nombre sur l'autel du sacrifice. Je te le jure Ezra, tu marcheras droit sur ta chère route, si tu obéis à mes ordres.

— Qui sont?

— D'assister à la question.

— D'assister à la mort d'un homme?

— A la mort, à la mort, certes non! Cesse de mettre devant mes actes un miroir sanglant. Non, pas à la mort; mes bienfaits le doreront plus qu'il ne le fut jamais, plus que son art ne le saurait faire s'il me dévoile ce que je veux savoir. Si Télice cède et que son secret devienne le mien, il n'est rien que je lui veuille refuser. Mais admets qu'il se terre en son silence, comment pourrait-il profiter de son or? Pourra-t-il sans craindre d'indiscrètes et pressantes interrogations déployer le luxe dont il a certes le désir. Ce n'est point pour rien, pour savoir, qu'il a recherché l'opulent secret. Que veut-il? Je ne présume point qu'il pense, par la puissance de l'or, attenter aux droits des couronnes; si cela était la hache couperait en deux son secret. Ce qu'il désire, c'est le faste, sans doute, et libre, étalé, à plein ciel. Je lui donnerai une belle place dans l'Empire. Va, dis-le-lui, amène-le ici, repentant et convaincu.

— Il ne saurait venir, ses chevilles sont brisées.

— Qu'on le porte.

— Inutile, il ne dira rien.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il ne sait rien.

— Vieillard, tu nous braves.

— Hélas non, Sire Empereur. Télice ne dira point ses secrets, parce que ces secrets n'existent pas.

— Il est féal du diable !

— Il n'est point de démon hors en ton cœur. Quel brasier de désirs s'allume mal à propos en toi ; quels appétits chimériques te sollicitent, toi gorgé de tout, voilà les plus séniles contes des nourrices grognonnes qui te pénètrent et ta cruauté en est exacerbée. Des propos enfantins t'amènent à ternir de sang ta bonne renommée. Que croit l'Empereur? les propos des vieilles vendeuses d'herbes quand passe un homme habillé de velours ; ne t'a-t-on pas encore conseillé de te défier uniformément des gens maigres, ou sont-ce les plus gras que tes conseillers te désignent comme de formels ennemis...

— Tu es l'ami de Télice?

— Non ; je le plaignais déjà de faire consister tout son bonheur en mascarades, en gouttelettes de joie, en pintes vidées; je le plaignais de croire que tout en ce monde est jeu d'adresse, je n'aimais pas son triomphe; je le plains maintenant que son adresse et son triomphe le tuent. Qu'ils sont sages ceux qui

mettent leur bien en la parole insaisissable !

— Tu es de ceux-là ?

— Peut-être, Sire Empereur.

— D'où venais-tu quand déjà vieux tu t'installas dans ma ville ? Il circule aussi sur ton compte d'étranges légendes. Des vieillards disent t'avoir toujours vu, et toujours ton aspect eût été le même, vénérable sans être caduc. Si tu ne possèdes pas la pierre philosophale, on prétend que tu connais les philtres, et que ta figure n'est qu'un masque, voilant quelque sombre inconnu. Il me déplaît que mon Empire soit hanté, mais enfin par égard pour ta noble barbe et ton attitude qui ressemble à celle des saints de vitraux, je ne t'inquiéterai pas, si tu obéis. Je ne te demande même plus d'assister à la torture de Télice. Tu es un homme doux, je te laisserai agir avec douceur. Va vers le prisonnier. Toi qui es un sachant, dis-lui des choses irréfutables ; dis-lui que s'il ne nous donne pas son secret, toi on t'a promis tant d'honneurs pour le rechercher que tu vas commencer la quête merveilleuse, et qu'alors ce secret ne vaudra plus rien. Persuade-le. Sers-toi de la menace, emploie la terreur et, comme tu l'entendras, la torture. Ce n'est plus un ordre sous lequel je te plie, c'est une prière que t'adresse ton Souverain bienveillant. Tu as, en cette affaire, mes pouvoirs. Va.

— Sire Empereur, c'est inutile. Télice n'a pas de secret.

— Ah! vieillard de malheur, vil impie, vil rebelle; ma force te matera. Holà ! gardes, qu'il soit le compagnon de Télice. Emmenez-le.

— Que l'ombre descende sur toi, dit Ezra.

— Voici mes ordres, dit l'Empereur au chef des gardes, pendant que deux hommes emmenaient Ezra. Cette nuit la torture, j'y serai; demain, si la douleur est restée muette, la mort. Qu'on ferme les portes de la ville, qu'on emprisonne les amis de ces gens-là. Qu'on prévienne les clercs qu'ils auront des consciences à juger. L'Empire va reprendre, sous ma volonté, un étroit cilice. On m'a bravé, je serai dur, jusqu'à ce que le temps m'ait fait oublier cette heure désagréable. Oui, je serai dur, mais pas envers toi, princesse Marie.

La princesse entrait. — Père, que s'est-il passé? Je vois le vieil Ezra emmené par des gardes, on dit que Télice est en prison. Ces gens-là ont durci votre face, vous êtes soucieux. Mon père ne serait-il plus le bon Empereur dont la douceur est révérée autant que craint le courage? Je venais justement vous demander une grâce.

— Et laquelle?

— Seigneur père, tous ces gens-là qui vous ennuient, donnez-les-moi; je les emmènerai en Scanie; j'aurai tant besoin de fous dans mon royaume, de fous de toutes les couleurs, qui me diront les contes les plus divertissants. Il n'y a plus qu'eux

qui soient de bon auteurs. Dites, voulez-vous, père?

—Non, ma fille, le respect que nous avons de nos droits passe avant notre tendresse, mais si tu veux un fou, je te donne Thrasylle. Aussi bien ce n'est plus ici la place d'un fou ni même d'un plaisantin.

— Non, mon père, je refuse Thrasylle, il ne dit que des choses raisonnables.

— Alors, contente-toi de ton fiancé ; s'il est un fiancé comme tous les autres, il doit te débiter mille folies, et de celles que tu aimes. Vous avez hébergé dans ce palais, princesse, passablement de cerveaux brûlés, c'est un peu de votre faute s'ils sont maintenant à la gehenne. Vos oisillons couleur du temps vont devenir un peu rouges, que cela vous serve de leçon. « Il est un grand amour, très grand, que les sujets portent à leur Empereur, » c'est le commencement d'une de tes chansons, quelle est la suite?

— Je n'ose pas la dire, vous êtes en colère.

— Dis.

Ils pleuraient, ils pleurèrent
Des ruisseaux de sang.
Quand on mit son corps en terre
Et que son âme, à pas lents,
S'en allait, s'en allait à l'enfer.

—Mais c'est une vieille chanson pour les enfants; il s'agit de l'Empereur des écus d'or qui avait pour

premier ministre un magicien, pour second un fossoyeur, pour troisième un cordonnier.

— Et pourquoi?

— C'est qu'il avait de très grands pieds, pour mieux marcher dans le sang. Sire Empereur, je ne ris plus, je ne ris plus, vous me faites peur, soyez clément.

— Tu n'as rien à craindre.

— Oh, vous ne jouez pas, vous ne plaisantez pas. Ai-je donc si à craindre déjà auprès de vous que vous me vouliez rassurer?

— Tu n'as rien à craindre, te dis-je.

— Père, père, je veux la grâce de tout le monde et alors je vous raconterai toute une longue histoire de printemps, dont l'héroïne c'est moi qui aime, dont le héros c'est votre gendre de Scanie, dont le deus ex machina, c'est un bon Empereur, très bon, très bon.

— Allez, folle, rentrez chez vous, n'en sortez pas, ne mettez à votre fenêtre ni vos yeux ni vos oreilles, ce qui se passera ce soir, au palais et à la ville, ne concerne point les petites filles. Vous voici, chef des gardes, venez avec moi et envoyez chercher les capitaines. Je vois clair, j'agirai droit, chef des gardes, venez jusqu'à la prison d'Ezra et de Télice.

— Sire, j'accourais vous prévenir, le cachot est vide.

— Vide, et comment?

— Les portes sont restées closes et les fenêtres verrouillées.

— J'en jure mon sceptre, toutes ces trahisons seront punies, venez avec moi.

LA RÉVOLTE

La ville résonne sous le lourd pas des patrouilles. Des reîtres dans les maisons éventrent les lits, vident les armoires, boivent à la cave, fumante des torches qui en explorent les recoins, volent au-grenier la torche au poing pour en étudier les cachettes, et des femmes pleurent au pas des portes, et des hommes chassés de chez eux pour ne pas gêner les perquisiteurs serrent les poings. Les tambours battent, le pas pesant des hallebardiers sillonne la ville. Ils vont aux portes renforcer les postes, les chaînes sont tendues de quartier en quartier, mais qu'y a-t-il, personne ne sait rien parmi le populaire foulé et bousculé. Que s'est-il passé? On a voulu tuer l'Empereur, crie quelqu'un et sur la place du Marché la populace affolée s'indigne, crie, et se porte vers le palais. La trompette sonne, on voit parmi les cavaliers, roide et fier, passer l'Empereur. Ce n'était donc pas cela, le populaire s'émeut; qu'est-ce donc, mais comme

il est à certaines places trop abondant, les gens d'armes lancent leurs chevaux sur les groupes, et des mains d'inoffensifs passants se portent vers leur poignard. La cloche de la cathédrale sonne, c'est le lugubre tocsin des feux de malheur, et la ville est bruyante, on court, on s'interroge; le galop des cavaleries sillonne les rues. Voici des hérauts : ordre au peuple de rentrer dans ses maisons, les bons seront épargnés, les traîtres punis; pourtant voici la maison d'un bourgeois inoffensif qui s'emplit de lumière et de cris. Un boucher abat d'un coup de couperet un lansquenet qui en riant l'a un peu touché de sa pique. Les lansquenets le tuent, et après un bref silence d'horreur, voilà le cri aux armes qui s'élève, et les hommes parcourent les rues criant : Laurent Télice a été emprisonné et torturé.

Un grave conseiller royal harangue le peuple. Télice a été emprisonné, il possède le secret de l'or, il l'a refusé à l'Empereur, il s'est évadé de prison, que ceux qui savent où il est le dénoncent et se montrent ainsi féaux sujets. La ville a été empoisonnée et pervertie par les étrangers; qu'on les chasse. L'Empereur permet qu'on les pille. Lansquenets et gens du peuple entrent pêle-mêle parmi les maisons des riches. On s'insulte entre voisins, et voici que le tocsin ne sonne plus sans prétexte, car les flammes rouges escaladent une

des maisons de la ville; le sang coule. Voici maître Asverus, il est riche, il a des maisons et des navires. Daguons-le, mais un lansquenet tombe, puis un autre, et la lutte se déchaîne. Maître Asverus et les siens sont passés dans un chemin de sang; le tocsin sonne, les rouges étendards du feu s'appellent et se répondent de place en place. On tue en raisonnant, en s'informant et l'horrible fanfare du meurtre avec ses cris, avec ses tambours avec ses pas lourds et nombreux, ses appels de rage, ses appels de détresse, se déchaîne sur la ville. C'est une clameur continue, incohérente, inconsciente. Des gens regardent de leur fenêtre en s'armant, d'autres tombent sur le pas de leur porte, frappés parfois par leurs partisans et avec le tumulte et l'ignorance un peuple s'égorge sans savoir pourquoi, et toute une partie de foule se porte vers le palais, hurlante, sanglante, s'écriant Télice, Télice, et lutte avec les gens d'armes, et des gens se battent pour l'Empereur, d'autres pour les droits de la ville, et d'autres simplement se défendent dans cette immense bagarre, et les sonneries des trompettes de guerre persistent effrayantes et déchaînant le combat à toutes les âmes! Pourquoi, on n'en sait rien! On veut Télice libre, on veut l'Empereur tout puissant. Des vieilles voient passer sous les étoiles les anges d'extermination, et de pâles formes blanches fuient par les

ruelles encore sombres, et des gens se battent près du fleuve, auprès des barques.

L'Empereur et son escorte sont allés droit à la maison d'Ezra. Dans la rue déserte, le bruit n'avait pas encore pénétré. La maison était tout éclairée, la porte était ouverte, l'Empereur se précipita. Dans la grande salle, Ezra était debout. Télice était étendu près de lui, et dans le fonds de la salle Samuel et Rizphah. Ezra s'avança vers l'Empereur. Sur une table un vaisseau de bois laissait filtrer une lueur de pourpre qui emplissait toute la salle, et c'était cette lumière qui vive s'élançait par toute la maison, miraculeuse, légère, comme un beau feu de soleil couchant.

— Je t'attendais, Sire Empereur. Es-tu devenu fou d'égorger ta ville, pour punir d'imaginaires ennemis? Assieds-toi près de nous, écoute.

Comme une force invincible courbe l'Empereur.

— Ici, lui dit Ezra, est le sang de Jésus, de celui qui fut le plus injustement tué. Il était dans ta ville, il y apportait la bénédiction. Il brille ce soir pour toi, comme un avertissement dernier, car il est temps encore d'arrêter le sang qui coule et le feu qui court. Par celui que tu révères et qui mourut seul et affligé dans d'atroces tortures, abandonne la voie sanguinaire. Le Graal est le conseil du ciel à la force. Ah! depuis que Joseph d'Arimathie l'a remis en mes mains, j'ai cherché

sur la surface de la terre l'homme pur et droit, aux mains exemptes de sang, le souverain élu pour le bienfait, à qui le confier. Ce n'est point un talisman, Sire Empereur, son contact ne guérit point les malades, il ne fait point découvrir les trésors cachés, il ne donne pas le secret de l'or, il avertit que le bonheur pour chacun est dans le règne de la douceur et de la paix pour tous. Empereur, homme que tu es, ne sais-tu pas que demain la mort posera ses phalanges sèches sur ton front, et que tu t'écrouleras, et que ton sépulchre dans la cathédrale ne sera que la fastueuse boîte, où un rien sera enfermé! Que t'importe le secret de l'or, tu es le gardien de quelques milliers d'existences. Ton pouvoir te donne ce droit de laisser tranquille ou de conclure vite le mouvement transitoire de l'homme, de la naissance à la mort. Tu es l'Empereur, mais où sont tes vertus d'intelligence, où sont tes trouvailles d'esprit, qui construiront en ton frêle palais de muscles, l'être éternel qui te survivra ? Tu n'es qu'une rumeur. Écoute le conseil de cette clarté muette. Elle correspond aux enseignements que recueillit ton enfance. Sois humain, deviens digne (homme de pardon si tu crois qu'on t'a offensé, homme de sens et d'intelligence, si tu te rends compte qu'en te désobéissant on t'a servi), dapprocher le sang du Sauveur. Il signifie, je te le dis, que tout supplice infligé est le seul crime inexpiable.

Retire-toi et révoque tes ordres de carnage. Ce qui se passe ici, César, n'est point de ton domaine.

— Je t'ai écouté, j'aime entendre déraisonner les vieillards. Gardes, saisissez-le.

Au moment même la lumière s'éteignit, et quand l'Empereur et ses hommes eurent réussi à allumer des torches, toute la maison vide était plongée dans le silence, tout avait disparu, aucune trace ne demeurait ni du Graal, ni de son prêtre et de ses hôtes.

La foule hurlait devant le palais, Télice, Télice, on se battait. Ce ne fut que l'épée à la main que l'Empereur y rentra. Il chargea son héraut d'annoncer au peuple que Télice n'était plus entre ses mains. — Mais où est-il? — Nous ne savons. — Mais il n'est plus entre nos mains. — On vous trompe, peuple, s'écria une voix, Télice gît en quelque oubliette, ou Télice a été assassiné. Vengeons-le, et la bagarre aux mains de fer ressaisit à la gorge peuple et soldats.

De longs rideaux de flamme se moquaient agiles de l'accent sombre et triste du tocsin. On s'égorgeait dans les ruelles. Pendant ce temps, une barque lentement descendait le fleuve. Asverus disait à Ezra: Sire Roi, je reviendrai dans cette malheureuse ville, elle aura demain besoin de pitié. Roi Balthazar, est-ce la dernière fois que vous évoquerez la nef de Salomon? où est votre château de

Saba, et depuis combien de temps assistons-nous à la douleur! et le roi Balthazar répondit : la Douleur et la Folie sont éternelles. Le Graal d'une douce clarté éclairait l'avant de la nef; une grande forme de femme tenait le gouvernail.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

LES RETOURS

I

De longues années avaient neigé. Elles s'étaient lentement et majestueusement abattues une à une sur la grève déserte du monde comme des oiseaux marins que leurs éclaireurs préviennent qu'on peut séjourner en paix entre le sable et le soleil. Toutes après une minute d'attente cinglaient vers la terre habitée, vers les verdures et les clochers lointains, et l'essaim de papillons blancs des heures se levait autour d'elles, d'abord nombreux et nivéal, puis rare et contaminé des poussières jusqu'à ce qu'elles se perdissent dans l'horizon. La terre avait souvent changé ses quatre manteaux, vert, jaune, brun et blanc. C'était toujours une petite vieille trottinant à côté du temps malgré ses folies de printemps et d'été, ses abdications fières d'automne, et ses séniles et négligés désespoirs d'hiver. Elle trot-

tinait toujours à côté du temps à égales enjambées, tout en se désespérant de ne pouvoir le suivre, et toujours prête à défaillir. Les modes avaient souvent changé. Les armures s'étaient allégées, les toilettes de femmes s'étaient assouplies. Les fauteuils étaient moins durs. On se plaignait de la décadence de l'art, et d'une liberté toujours plus grande des mœurs. En revanche jamais les philosophes n'avaient mieux maîtrisé la course rapide de la vérité. Cette fois malgré ses faux-fuyants et ses voltes faces et ses mille ruses pour échapper aux chasseurs, elle était venue se mirer à des miroirs clairs, et les mailles serrées des filets de recherche s'étaient abattues sur elle. On était souvent mécontent des vendanges et toujours content du vin. Les nefs hardies avaient déchiffré les mers et noté de nouveaux territoires, où les us des anciens royaumes étaient immédiatement et sans réserves implantés. Le soleil luisait pour tout le monde. Il y avait encore des riches et des pauvres ; pourtant la nourriture des pauvres, par de savantes découvertes, avait été améliorée. Elle coûtait plus cher, il est vrai, mais ce n'était que pour un temps, comme tout, hélas, le manteau d'été, la vérité, et même le soleil qui se lasse bien de luire pour tout le monde.

Maître Asverus arrivait de lointains pays, vers la Ville. Il avait franchi l'estuaire ; où il avait laissé

une berge, il retrouvait un quai, il s'en félicita. Il descendit de son navire, un peu archaïque, eu égard aux sveltes mâtures et aux quilles élégantes qu'il apercevait dans les bassins du port. Il hésita parmi des rues nouvelles. Lui-même n'avait pas changé; il était toujours grand, très sec, très droit, les cheveux mêlés d'argent. Il se dirigeait vers un palais sur le fleuve. Arrivé, il demanda à voir le comte Télice. Un instant après dans une vaste salle tendue de rousses cordouaneries dorées, un alerte vieillard se précipitait vers lui et s'écriait : — C'est vous, c'est vous, je pensais bien ne pas mourir sans vous revoir, mais d'où venez-vous !

— De bien loin et de partout.

— Bien, bien, vous me conterez cela. Que je suis heureux d'avoir suivi votre conseil, de ne m'être point écarté outre mesure de l'Empire; vous me disiez : La vie change, les blessures se cicatrisent. Vous savez qu'après cette formidable émeute où l'Empereur recherchait violemment une trouvaille imaginaire, où le peuple voulait s'emparer d'une prison vide (que de sang et de flammes furent dépensés en pure perte à cette occasion !) il y eut quelques années de terreur lourde sur ce pays. L'Empereur ne s'en remettait point. « J'ai toujours été bon, on a été pour moi dur et secret ; je ne le méritais pas. » Et il fut très cruel, en même temps vacillant, indécis, et ombrageux. Sa fille la Princesse Marie,

maintenant Impératrice, en a bénéficié dans l'amour du peuple. D'abord elle fut parfaite pour son père qui fut, croyons-le bien, un moment surtout un égaré. Il avait été vraiment bon avant de devenir vraiment méchant. Et si vous saviez, ce que les chroniqueurs ne savent pas, la Princesse eut près du vieux despote impotent un peu le rôle d'un David nouveau auprès d'un Saül ressuscité. Quand elle venait de Scanie, avec son mari, le roi, pour veiller sur la santé affaiblie de son père, au début celui-ci s'imaginait qu'elle venait, par avance, gérer à sa guise ses biens futurs. On a su qu'il lui avait parfois préparé du poison, sans pourtant oser aller jusqu'au bout. C'est curieux, la peu triomphale escapade dont je fus le sujet, le prétexte si vous voulez, car évidemment sa pensée jusque-là lumineuse s'obscurcissait, si ce n'eût été cette occasion, une autre eût germé, cette escapade, dis-je, cette mauvaise victoire en même temps que ce ridicule échec, si vous voulez, car il vainquit dans les rues, mais ne triompha pas de son désir, ne pouvant remplir l'inanité de son but, cela l'avait rendu aventureux vers le mal, en esprit, et très timide pour l'application de ses projets. Je suis sûr qu'il grinça des dents, en dedans, et que des gens qui se portent bien furent souvent à l'instant même de disparaître. Ce fut un cruel honteux. Mais je parle, et peut-être savez-vous tout cela, car vous revîntes.

— Oui, parmi les ruines fumantes; mais je restai peu de temps, assez néanmoins pour entendre de bonnes folies.

— Et pour faire quelque bien, aussi, je l'ai su, mais quand de votre barque on me porta, j'étais bien faible quoique guéri par maître Ezra; vous savez ce qu'il devint?

— Non, depuis longtemps; il partit pour l'Orient, c'est tout ce que je sais.

— Bien, on me portait vers ce navire à vous dont je suivis quelque temps les errances commerciales, il me sembla; mais que la fièvre est un bizarre architecte, devinez un peu...

— Il vous sembla que le vieil Ezra vêtu de blanc, un large collier de perles et d'argent sur sa poitrine, mitré d'argent et de blancs diamants, prenait le gouvernail des mains d'une grande ombre, ou d'une forme aux traits semblables un peu, mais plus beaux à ceux de Rizphah et que cette ombre s'évanouit?

— Tiens, vous eûtes la même hallucination.

— Ou la même vision, ou bien ce fut le même phénomène vrai qui frappa nos yeux.

— Vous voyez, c'est mystérieux, bien mystérieux... la fièvre, la fatigue, vous étiez certainement, aussi, surexcité. Bref, quand l'Empereur fut mort, je vous disais qu'auparavant la Princesse était la seule qui pût charmer ses noirs accès, en lui chantant ses chansons, en lui contant des contes tout menus,

tout charmants, pleins de ce que nous appellerons l'innocence première ; ce fut une vilaine fin. Quand l'Empereur mourut, l'Impératrice nouvelle fit proclamer un pardon général, une prière à tous ceux que la mauvaise humeur et l'insécurité du règne précédent avaient bannis, de rentrer et de travailler avec elle, chacun à son rang, à son alvéole, dirai-je, pour la splendeur de l'Empire. Je rentrai, et fus bien reçu. La grâce de sa Majesté s'employa à me faire oublier les torts anciens qu'on avait eus envers moi et qui sont compensés, largement, largement. Je suis, vous le savez peut-être, annobli, grandi de fortune et d'honneur, chambellan.

— Fîtes-vous encore quelque chose d'aussi admirable que cette horloge?

— Oh non, des petites choses, des petites choses; la sagesse humaine m'enseigne à faire uniquement des petites choses, mais très finies, très achevées, avec un grain de surprenant à chaque nouvelle création; ce sont des jouets, de beaux jouets. Ah n'allons pas trop vite vers la perfection; nos petits neveux nous en auraient rancune; nous ne les verrons pas, mais enfin, je songerais plutôt à leur créer des points de départ, des hypothèses qu'à leur léguer des choses parfaites. J'espère qu'ils seront très ingénieux. Nous, ici, nous cueillons les jours, ils pendent en grappes dorées à nos vignes. Vous viendrez au Palais, je vous montrerai de fort

belles choses, et à côté nos faibles ébauches.

— Mais que fait-on dans l'Empire?

— On y rit un peu, on y jase beaucoup, et surtout on y chante. On y joue beaucoup la comédie, et aussi la noble tragédie. Nous agissons peu, mais nous adorons voir agir. Pour le peuple, nous avons de merveilleux ouvriers de larmes et aussi des ciseleurs de rire, des gens qui savent saisir cette grosse belle humeur de bonnes vendanges, et la foulent pour notre populaire, et aussi notre ville s'honore d'artisans précieux de beau langage; c'est à leur comédie que le palais sourit. La vie du Palais est très distante de celle de la Ville et de l'Empire. Comme une muraille épaisse et bien gardée, nous défend des grands soucis de l'État. Il y a pour cela des ministres. Au palais ce ne sont que concerts et mascarades, et des chansons admirables. Je suis pour quelque chose dans ces spectacles de danses.

— Et vos poètes?

Excellents, de gaie tendresse, d'aimable tristesse qui ne va que jusqu'à la mélancolie, des choses charmantes! Anacréon est leur modèle.

— Tout cela est parfait, s'écria Asverus, peut-être redeviendrai-je votre concitoyen.

— C'est cela, c'est cela, restez-nous. Voyons, venez avec moi au palais. Il y a de nouveaux jardins superbes, nous nous y promènerons, et puis je

demanderai audience à l'Impératrice, qui vous recevra, je suis sûr, en toute bienveillance.

— Je n'en doute pas, cher ami, mais ce sera pour un prochain voyage, pour très bientôt ; j'ai à vaquer à quelques affaires, et mon vaisseau me ramènera chez vous. A bientôt.

— A bientôt, mon sauveur autrefois, et toujours mon ami. Et le comte Télice accompagna Asverus jusqu'à sa porte avec une parfaite amitié.

Voici un rare courtisan, se disait Asverus, en retournant vers son navire. Tout glisse sur ces natures d'homme d'action, de fin politique, de rare courtisan ; les blessures se cicatrisent vite. Ils ont une petite sève vivace, et cette ville aussi ; ils vieillissent lui et la ville en coquetant ; l'amour de l'or et de la puissance, de la bonne grâce et d'un sage équilibre !

Toujours sauvages ces bourgeois d'autrefois, se disait le comte Télice. Venir ici et ne pas venir tout de suite au Palais, au berceau des arts. Il a toujours eu quelque chose d'extraordinaire, un visionnaire, un utopiste !

II

Asverus sortit de la ville. Son cheval suivait une route étroite près d'un des petits confluents du fleuve. L'eau de cette rivière coulait large et peu

profonde. On eût dit un gros ruisselet. L'eau se ridait contre de grosses pierres et contre des branches. Puis il longea des étangs; des oiseaux de mer, des hérons s'élevèrent, d'un cri plaintif. Il traversa un village. Un troupeau de bœufs passait sur la route, des enfants s'enfuirent en riant. De l'auberge, des buveurs le saluèrent. Il dépassa le village et poussa la porte à claire-voie d'une maison reculée. Il attacha son cheval au-dedans de la haie. Une courte allée de trembles menait à la maison. Il la franchit. La maison semblait vide. Maître Asvérus s'assit sur un banc devant la porte, et jouit un instant de l'immense silence.

Ce silence était presque total; il était relevé par l'insignifiance de quelque bruit qu'on percevait : le tic-tac lourd de quelque grosse horloge derrière le mur où il s'adossait, un bruissement d'insectes, un remous de feuilles; un vol de moucherons dansait, des hirondelles passèrent à tire d'aile. Cette maison distante de quelques mille pas de la ville semblait perdue, dans quelque îlot peu fréquenté. Une pelouse d'herbes sauvages et de gazon s'étendait aux pieds d'Asverus. Un faon libre déboucha d'un des côtés de la maison, regarda et flaira comme frileusement. Asvérus fit un mouvement vers lui, la bête bondit; il la suivit de quelques pas; la bête sauta une petite haie. C'était derrière cette haie un étincellement de roses pourpres ; le faon alla se

blottir près d'une femme qui, preste, s'avança au-devant du visiteur.

— C'est vous, maître Asverus, Samuel sera bien heureux de vous revoir. Vous regardez mes roses. Elles sont belles comme du passé radieux...

— Ou de l'avenir en fleurs.

— Avenir d'un été, nous n'en portons pas d'autre. Vous regardez mes cheveux, ils sont blanchis... C'est l'hiver qui approche et ses glaces; j'ai vécu.

— Mais vous êtes encore droite, et encore belle, Rizphah.

— Je suis vivante; je ne suis plus Rizphah, je suis une autre, voici mon jardin, voici notre maison; asseyez-vous sur cette vérandah. Samuel ne peut tarder. C'est son heure d'errer un instant parmi les chemins creux, et d'y voir passer des papillons. Lui, il est encore Samuel.

— Pour vous et pour lui.

— Pour moi, surtout, je le crois.

— Les belles fleurs, dit Asverus, et ses doigts attiraient à lui une corbeille de fraîches couleurs.

— Elles sont lourdes, dit Rizphah, elles penchent la tête sous des perles d'eau. Ce sont des vies d'un jour.

— Vous êtes heureuse, Rizphah.

— Très heureuse, maître Asverus, mais j'étais encore mieux dans ce lointain jardin où vous nous laissâtes lorsque nous partîmes de la ville. Les

aurores y étaient plus fraîches et les couchers de soleil plus calmes, et j'étais encore Rizphah.

— Et maintenant ?

— J'en suis toujours l'âme, mais les années avec leurs dures cisailles ont coupé les fleurs de ma vie. Je suis une vieille femme.

— Mais Samuel a dû vieillir aussi.

— Oui, mais je le sais moins.

— Et comment vous voit-il ?

— Telle que je suis ; mais le voici — je vous laisse, parlez-lui.

C'était toute la vieillesse ; non point que sa haute taille fût plus que légèrement voûtée, sa face n'avait point trop de rides, ses cheveux n'étaient qu'argent. Rien en lui n'était caduc. Mais sur son vaste front, au fond de ses larges yeux bruns régnait toute la lassitude, et sa main était sans vigueur et son bras découragé. Quand il s'assit auprès d'Asverus, celui-ci parut un jeune homme.

— Vous êtes triste, lui dit Asverus.

— Oui, je vous attendais, la terre m'échappe, je savais vous voir avant de m'évader. Oui, mon vœu serait de me glisser hors cette existence comme on sort sur la pointe des pieds de la chambre où somnole un malade cher. Et cette anxiété de ne point réveiller le malade procède de ce que l'on se sent un peu coupable de sa souffrance, aussi cette anxiété procède de la crainte de le ramener d'une

heureuse vision du pays des songes et ne lui offrir que sa face ingrate d'homme las, d'homme terminé. Je voudrais fuir à pas étouffés, Asverus, hors de cette claire maison jusqu'à la ténèbre que je pressens là-bas, puisque je ne pourrai rien répondre à un réveil. Le réveil est un feu d'espérance qui s'allume, je n'ai point de branche à y jeter. O Maître Asverus, le vieillard qui est à côté de vous en sait moins que l'enfant dont vous souriiez jadis, dans la ville auprès du fleuve. J'ai vu s'évader les myriades de l'infini sans connaître leur forme, sans connaître leur route. Je ne sais plus ce que c'est que l'Esprit. Je ne l'ai sans doute jamais su, et j'ai pris pour son invasion en moi des minutes d'obnubilation et de demi-sommeil. Ah! quand mon erreur commença-t-elle? étais-je un enfant, étais-je un vieillard, je l'ignore? Si l'Esprit m'a quitté je ne l'ai point entendu partir. S'il n'est jamais venu à quelle ombre me suis-je livré? Qui m'a dicté? M'apportez-vous la réponse? Pourquoi ai-je tant échoué à créer le règne de la Parole, que je ne reconnais plus le règne du Silence. Seul et mort je ne pense plus. Il me semble parfois qu'il n'en fut pas toujours ainsi et tout à l'heure je n'en suis plus sûr. Pourquoi m'a-t-on donné une vie, où j'ai perçu le malheur, où j'ai pénétré le bonheur, où je n'ai pu voir la clarté de l'Esprit, et sans lui, tout est ombre, tout est... peut-être la Mort, si la Mort c'est seulement

l'absence de vie. Je ne comprends pas le geste des autres vieillards qui se croisent les bras, contents, devant la grange pleine où ils ont amassé les minutes de leur passé, je ne comprends pas leur sourire de joie devant les ruches qu'ils ont placées. Et pourtant, autrefois, j'ai tout compris; Asverus, je sortirai de ce monde plus débile que je n'y suis entré, plus incertain, et ce n'est point cela encore qui m'attriste, mais le fracas de mon départ.

— Et pourquoi ?

— D'abord parce que si je meurs, les pleurs de Rizphah couleront, et sa douleur tonnera en elle; je paierai l'hospitalité de son amour, le réconfort de ses bras, le salut que m'ont versé ses lèvres, et sa croyance en moi, ou ses apparences de croyance en moi, oh non, je ne m'abuse point et je sais toute sa bonté, je tomberai en renversant un temple en son cœur et les pierres en tombant la blesseront sûrement, et profondément. Temple au génie qu'elle me crut, et que peut-être je parus, temple à elle-même, à la croyance qu'elle eut l'énergie de se bâtir de moi, peu importe! Elle ne sera que ruines et que décombres, moi passé.

Ensuite pour moi-même. Ah quand les glaces vont se répandre parmi ma mémoire, et que je verrai les dernières feuilles de mon âme tomber à mes pieds, et que mes doigts tremblants et tout mon corps agité

voudront en vain les servir, ne les pourront plus ramasser, et que mes yeux chercheront, et ne distingueront plus rien, dans une brume projetée partout et qui ne sera qu'eux-mêmes, comme je redouterai l'instant suprême, la flamme dernière de la connaissance. Et d'abord, les vois-tu, mes vieux vouloirs inutiles, les enfantillages de toute ma vie, mes paresses immenses, défiler devant moi, tristes comme des vaincus, et après eux, ce rire, ou ces éclats de douleur, ce seront mes forces que je n'aurai point réveillées, qu'au contraire j'aurai baignées de narcotiques, et au détour le plus âcre de ce dernier songe terrestre je la verrai surgir la cité de mes rêves, celle que j'aurai dû bâtir, celle dont les palais eussent été faits à mon image et l'on rira, qui, je ne sais pas, mais quelqu'un, des forces, car il doit y avoir des témoins, il ne peut pas ne pas y avoir de témoins pour tant d'humaine lâcheté, et cela rira, si ce décor que je possédais, et n'ai point su voir, glisse de mes mains mortelles pour aller vers quelque âme neuve; mais aussi cela pleurera, si cette cité était uniquement mienne, si ses tours tombent avec mes forces, si ses jardins se fanent hors de ma vue, si ses rues et ses places s'effondrent et se fondent dans la nuit, parce que mes doigts ne les auront pas comptées, que ma voix ne les aura pas nommées. Asverus, dis-moi, tu es un ancien des jours, j'en ai la certitude; dis-moi : quand un homme plonge au néant, est-il un

assemblage qui se désagrège, est-il un tout qui s'endort pour tout le sommeil? Si je meurs, serai-je un distrait qui s'évanouit, serai-je un meurtrier qui aura tué le rêve? Asverus, je vois encore, non plus mon rêve et ses longs détails, tout cela est en moi, dans une gangue dure et grise que j'ai laissée se concréter et que je ne puis plus briser, je vois encore ma vie. Et je vois ma main frapper mon âme à coups de couteau. Je vois mon âme panteler dans un coin, sans que je lui accorde un coup d'œil, je vois qu'en ma vie il ne s'est passé qu'une belle et harmonieuse minute, et que ce n'est pas moi qui l'y ai mise, que c'est Rizphah. Je suis déjà bien mort, je voudrais m'évader, mais lentement, silencieusement et que la porte sur moi se referme sans bruit.

— Mais pourquoi, Samuel, as-tu voulu revenir si près de la ville? Je t'avais placé dans de plus beaux lieux, presque un Éden.

Oui, dit Samuel, presque un Éden, et avec le bonheur primitif et vierge de l'Éden. J'y ai lu le livre des joies, j'y ai déchiffré l'amour, non point celui des poèmes, non point la troublante attente qu'auparavant je croyais être l'amour, et qui n'en est qu'un occasionnel portique. Mais l'Amour se brise quand la force se désagrège; l'Amour est un bon compagnon jusqu'à l'automne. A l'hiver des jours, appelle-le comme tu voudras, le guide, le salut, ne l'appelle pas l'Amour. L'Amour ce n'est point un enfant

archer comme l'ont figuré les Hellènes. C'est une femme forte et robuste et pourtant avec des mouvements d'enfant ; elle porte une lampe d'une clarté solaire. Elle vient de l'orée des forêts par des avenues d'arbres, elle entre en un jardin plein d'hélianthes et de roses pourpres, elle pousse la porte d'une maison, la lampe qu'elle pose éclate plus que le jour et des lueurs d'or jouent autour des divans ; et l'homme s'est relevé plus fort, une caresse adorable adhère encore à ses lèvres, quand la belle forme s'est éloignée de lui de quelques pas. Et celui qui capte l'Ève éternelle et la retient dans sa maison oublie les brumes et les froids légers du printemps ; il traverse l'Été sur un fleuve embrasé, il ne voit du ciel que des lueurs sur des fleurs et partout des étincelles de splendeur fusent et dansent autour de lui. Il traverse l'automne avec l'amoureuse à pas plus graves, à pas plus lents, et les jours qui déclinent parmi la pourpre et l'or des feuilles lui semblent plus lents et le soleil met tout le jour à se fondre en rideaux de feu, en flocons de neige parmi les porphyres des palais d'infini.

Mais l'hiver, Asverus, la belle et forte femme que vous vîtes après l'aube, ne vient plus, sa lampe solaire à la main, par les avenues de gel et de givre ! Ce serait une pauvre femme frissonnante et douloureuse et la clarté vacillerait. A l'hiver, l'amoureuse est une mère, et l'amant un enfant glacé qu'elle dor-

lote et réchauffe; ce peut être le salut, ce n'est plus l'Amour victorieux, et alors c'est une défaite de plus. On sait qu'au lieu d'entrer dans le Palais du Verbe et le Royaume des Avenirs, on a simplement chuchoté le conte de la Parole, un conte vain, coupé d'interruptions, avec des tons bizarres et des cadences fantasques; on a chuchoté, on a radoté, et le poème de l'Amour en quel conte finit-il? Pourquoi la puissance de l'Amour meurt-elle en l'homme avant lui, pourquoi l'Amour qui est l'illusion nous a-t-il caché longtemps tous les précipices pour nous les dévoiler tout d'un coup; pourquoi amène-t-il deux êtres, qui ont fait tout le chemin, riant et chantant, sous la bénédiction des feux du midi, et la caresse des féeries du soleil couchant, pour les laisser tout d'un coup seuls et grelottants sur la plus sombre des esplanades devant les gouffres d'ombre et d'infini? Ne vaudrait-il pas mieux qu'aucune coupe de joie ne nous fût apportée si la seule qui nous est donnée doit être tarie? Pourquoi ce beau songe parmi notre cauchemar, et cette atténuation de toute l'horreur simple à laquelle nous sommes dédiés!

— Tu te plains, Samuel, Rizphah ne se plaint pas.

— Asverus, je souffre de parler devant toi; que fut mon soliloque d'une minute, devant ton attention des temps. Tu sais, et je ne sais point; mais n'en fus-je pas moins livré à moi seul et forcé d'apprendre tout seul; pour Rizphah, je suis la fin, moi parais-

sant elle m'a aimé; elle a embelli le désert, elle a enguirlandé l'inanité et mis des vases de fleurs sur la margelle du vide. Moi disparu, elle disparaît, elle est sans but, mais n'avais-je pas, moi, un but! Résonner, résonner si haut que des mots promulgués fussent des lois, reflets de vraies lois. Tout l'amour et toute la pitié de Rizphah ont fui de verser sur mes sables. Elle a vécu, elle a été sinon heureuse, existante et complète; elle a empli son fantôme, et moi, où est le mien qui était une apparence hors de moi.

— Je te demandais pourquoi tu es venu ici.

— Quand j'ai senti s'assoupir mon âme, j'ai voulu venir près de l'endroit où je fus heureux et malheureux, où des actes me touchèrent brutalement, mais me donnant par leurs coups, la sensation de mon existence. Je ne puis plus que rêver, je voudrais rêver à de l'action.

Pourtant depuis que je suis ici, je ne me suis point dirigé vers la ville, je reste à longue distance et de l'Éden où je vécus l'amour et de l'Hespéride où je revois quels triomphes? Je fais cent pas à droite et cent pas à gauche. L'horizon pour moi est encore un peu moins borné que la tombe, mais tous les jours, il se rétrécit. Je ne rêve même plus à l'aube de ma vie. Je me tiens prêt et voisin du lieu où elle s'écoula, pour revivre mieux toute ma vie en une minute entre tous mes passés, ceux de douleur

et ceux de joie. Je ne rêve plus autre chose que le désir d'un rêve.

Rizphah s'avançait vers eux. Asverus considéra son long regard où des lampes brûlaient droites, il vit son regard embrasser inquiètement Samuel, et sa tendresse s'asseoir auprès de lui pleine de muettes interrogations.

Rizphah, dit-il, un long voyage, s'il devait être pour Samuel une grande source de félicité, les choses de ce monde-ci, ta maison et le ciel te retiendraient-ils?

— Aucunement, Maître Asverus, mais est-il vraiment un bonheur que je lui puisse donner, grâce à vous?

— Grâce à toi, seulement, mais il faudra revoir le vieil Ezra.

— Nous partirons demain, si vous voulez.

— Mais Rizphah, dit Samuel, je n'ai besoin d'aucun bonheur.

— Nous partirons demain, affirma-t-elle.

CHAPITRE II

LE PÉRIPLE

La nef d'Asverus a repris la mer. Elle s'éloigne de la côte basse et sablonneuse, elle va vers la muraille de brume de l'horizon, blanche comme un amas de neige, qui fond à son approche. De blancs oiseaux lui font cortège. Sur l'épaisseur glauque la nuée peint de grandes plaines vertes, et de jaunes étendues comme de champs de blé. Parmi les vagues se cisellent de larges coupes vertes et creuses, au loin comme de grands troupeaux blancs se culbutent et se pressent. Des voiles passent promeneuses, hâtives, rares. A bord, des marins chantent. Le soleil éclate comme une coupole universelle. La mer se peuple de figurines aux robes ourlées d'argent. Des élans énormes arrivent à la carène, venus du plus lointain et se courbent, se cassent et lèchent, en arrivant près d'elle. Une plaine transparente se dresse devant l'avant, et les châteaux de la chimère superposent dans la mer leurs mille terrasses de marbre pourpré. Dans le bleu du ciel

des lambeaux d'aurore sont emprisonnés. Puis le vent se lève et joue, bombe les voiles, court sur le pont du navire, et gémit un peu, comme d'une petite fatigue de sa course, et la majesté du soir envoie devant elle ses hérauts pâles et calmes qui unifient les couleurs vives du flot et du ciel comme d'un lent mouvement de sceptre, et le soleil à pas très doux s'achemine vers ses retraites. Sur la plus basse terrasse de sa ville d'occident, il s'arrête, et le sang fuse de sa poitrine, dans un lent geste de ses bras qui élèvent des pourpres sur les altitudes qu'il vient de quitter. Et le vent, délivré d'un maître, sentant que devant son heure de puissance le roi du jour s'est retiré, crie et geint plus haut, et commence sa menace et les grandes forces du néant poussent vers la carène des étendues noires aux crêtes d'écume qui se brisent contre elle et lèchent ses flancs de bois noir. Comme une nouvelle passant de main en main au bout de mille bras arrive du large, qu'on ne communique pas aux nefs errabondes, et le disque pâle de la lune se montre, et des instants, de longs instants elle se débarrasse de ses voiles avant de montrer sa face pâle et ronde. Des voix de marins s'élèvent mélancoliques. C'est maintenant que le vaisseau se sent seul entre la vague et le nuage ; l'urne des étoiles se déverse sur le ciel et voici l'infini des flambeaux de l'espace ; c'est l'immense domaine de l'inconnu qui est à cette

heure une ville colossale aux rues serrées, aux torches nombreuses; c'est sur la terre restreinte que s'étend le désert de l'ombre et de la nuit. Et tout se tait à bord, où les pilotes et les veilleurs s'abordent à pas étouffés, et demain ce sera l'aube.

Et l'aube est tous les jours plus claire qui accueille le navire et le flot est plus bleu de courir sous un ciel plus beau et les prêtres du soleil levant se lèvent sur des nuées tous les jours plus rosées, et tous les soirs les pans de pourpre que lèvent les bras blessés du soleil deviennent plus impérieusement éclatants et voici surgir des nuits violettes, qui se câlinent et se bercent sur le flot, qui rêvent plus qu'elles ne dorment; des formes laissent traîner sur les pans des vagues de longues robes blanches, et parfois la mer s'allume. Tous les flots se sont chamarrés de lumières vertes comme la prée et l'herbe tendre. Des îlots de printemps fleuri, des danses de déesses gaies courent sur la crête des vagues, et de l'immensité qui se joue et se contourne des parfums voyagent qui passent sur la nef et vont s'atténuer vers les côtes lointaines. Des doigts de fraîcheurs caressent les fronts humains. Ce n'est plus le vent qui geint, c'est la brise qui s'amuse et qui chuchotte et tout le calme s'étend par tout le ciel, la blanche écharpe des nuées laisse voir des plaines profondes semées de scintillements.

Et maintenant la nef navigue sur un miroir bleu,

le flot fléchit sous sa proue et se referme doucement comme à peine dérangé d'une sieste ; des dauphins énormes et joyeux sautent et l'escortent. Le navire est entré en plein bonheur solaire. Une douceur flue du ciel tranquille, du soleil droit, de l'horizon calme, de la plaine infinie d'azur liquide. Les parfums s'entr'ouvrent brusques comme des fleurs énormes. La nef qui bondissait aux mers septentrionales glisse sur ce repos de lac bercé par les plus doux songes. La mer est hospitalière au désir de vivre ; la lumière revêt l'esprit d'un manteau de fête, et les pilotes heureux laissent vaguer silencieusement la contemplation sereine des voyageurs. Les pèlerins de la douleur sont portés par les flots d'une volupté physique et la fraîcheur des soirs est tendre, presque amoureuse. Et après de longs jours la nef aborde, et vient doucement se ranger, au bas d'un escalier qui descend dans la mer et la gouttelette des vagues finissantes brille sur les degrés de marbre blanc.

AU CHATEAU DU SILENCE

Sire roi, dit Asverus, voici des pèlerins de la vie, des vases de douleur. Nous les avions nolisés, pour demeurer parmi les hommes ; les voici qui reviennent vers vous, chargés de toutes les tristesses.

Voulez-vous les recevoir en votre palais, et puisqu'ils n'ont pu trouver leur terre en ce monde, voulez-vous les résorber ici, pour que le calme les pénètre et les prépare à de nouvelles pensées, si le destin les garde encore captifs dans sa marche éternelle.

Sire roi, reprit Rizphah, j'ai souvent vu parmi mes songes, votre splendeur sereine, alors que vous étiez le bon Ezra. C'est vrai, nous sommes un peu las. Quelques jours suffiront pour nous rendre les forces. Hors du monde nous revivrons mieux, et si de nouveaux aspects viennent fleurir à notre esprit qui si longtemps par les vitres monotones de l'existence médiocre, a souffert, nous redeviendrons jeunes d'esprit et de vigueur.

Au moins, reprit Samuel, nous avons tourné le dos à la terre plate où j'ai tant souffert, que chaque objet que mes yeux heurtent suffit à évoquer une grappe de souvenirs mauvais. Ah ! si je pouvais me renouveler, si la nuit lustrale du refuge voulait bien me couvrir de son oubli, si je pouvais renaître un autre...

Vivez ici, dit le Roi Balthazar.

Et il les guida vers la grande terrasse qui dominait la mer.

Vous souvenez-vous, Asverus, du jour où vous vîntes ici pour la première fois ? Les murs étaient ornés de fresques si anciennes. Elles sont détruites,

je ne les ai plus retrouvées à mon retour. L'immortalité roule bien des morts dans les flots égaux de ses minutes. Ne sommes-nous pas aussi épuisés qu'eux, aussi éloignés que jadis de la fin et du but. Que sommes-nous, Asverus, peut-être le frisson d'un rêve qui a du mal à s'achever, et les pensées d'un colossal dormeur qui se retourne en un sommeil tourmenté.

Rizphah, Samuel, vivez ici. Vous vous croyez bien blessés, bien usés, bien vieux ; vous êtes peut-être auprès de nous, encore des enfants, dont les âges commencent à peine. Vous êtes entrés dans la vie par un peu de douleur, qui sait ce qui est réservé à vos âmes en le long périple qu'elles devront encore parcourir, quand les chaînes de vos corps se seront desserrées.

Ils entraient dans une haute salle. Sur un autel un vaisseau de bois effulgeait d'une lumière douce, et Rizphah qui le reconnut s'inclinait.

C'est bien lui, dit Balthazar. Les prophéties disaient que des foules blanches d'innocence s'élèveraient sur sa candeur. Je l'ai montré aux peuples d'Occident, et personne ne l'a reconnu, et mes fils spirituels, dans la vie de fer des chercheurs d'or, ont été des roseaux ; qui viendra maintenant réveiller le vieux rite, qui s'efface des mémoires comme votre nef s'effaça hors leur horizon, qui viendra ! Reviendra-t-on jamais au château perdu dans la lumière,

comme d'autres sont engloutis de brumes perpétuelles. Allons, reposez-vous, vivez ici, laissez-vous vivre. L'Inconnu vous y parlera, et sans doute vous le comprendrez. Recueillez-vous au château du Silence, dormez aux paumes fraîches et pacifiantes du Silence.

Samuel se réveilla léger, vif, fluide presque. Un rai de soleil jetait dans la chambre des fleurs mobiles; de bonheur physique et de sveltesse morale, il eut un rire heureux, si jeune, que de joie Rizphah se leva de la natte où elle passait à ses pieds ses sandales, pour courir à ses bras. Mais lui : Rizphah ! Rizphah ! au miroir, regarde-toi, et d'un saut il était près d'elle et la portait.

Au large miroir de métal élevé par une griffe de fer, Rizphah admirait le passé, du déjà lointain passé. C'était elle de ses vingt ans, les yeux souriaient d'une bonté où un peu de douleur avait laissé comme un scintillement, comme une minuscule goutte de rosée sur une feuille, le front pur et joli, la joue fraîche près de la bouche d'espoir et d'amour et surtout les yeux d'ébène et de clair de lune les cheveux libres, plastiquement contournés comme en des luttes aimables, et le col droit, rond, canal fier et solide de la vie à la pensée; c'était elle, elle des vingt ans !

O miroir de merveille et de dérision, douleur évo-

quée!.. Mais elle s'interrompit et poussa un cri : Samuel, ta jeunesse! car il avait posé sa tête sur son épaule et elle apercevait ses cheveux noirs, son front solide, sa barbe drue et noire d'autrefois. — Mais le miroir ne ment pas pour toi, Rizphah, te revoici les neiges fondues, l'hiver vaincu, parmi les buissons d'été — et alors pour toi non plus Samuel, puisque je te revois, comme aux heures de songeries d'enfance, quand tu rentrais et que ton sourire emplissait la petite maisonnette; te voici jeune, serions-nous immortels ?

Oh, que ce soit l'éternelle jeunesse, ou seulement le reflet d'un bonheur passé, ou un mirage qui saisit nos deux âmes, ne laissons point passer l'heure d'Éden; nous y arrivons rafraîchis des anciennes souffrances, elle nous paraît plus belle de toute la distance qui nous sépare d'une pareille vision de nous. Rizphah, je t'aime, et béni soit l'homme qui redore cet aveu, de toute notre jeunesse. — Samuel, mon âme aussi comme mon corps est pendue à tes lèvres, ô bienheureux mirage.

Samuel reprit : ceci n'est pas plus un mirage que ne le furent des heures où mes doigts dénouaient tes tresses, où mes lèvres respiraient sur ton front ton amour et les pétales de ses fleurs en ta pensée. Ceci n'est pas plus un mirage que ton heure d'éveil entre mes bras lorsque que tu perçus qu'il y a autre chose que des chants et des

paroles. Ceci n'est pas plus un mirage que notre attente d'un renouveau du printemps, et puisque la terre fatiguée, anhélante, repousse tous les ans dans ses moissons tachées du sang des fleurs, pourquoi nous, les témoins du monde, ne pourrions-nous aussi refleurir, refleurir éternellement? Et qui sait si elle est vraie cette borne que l'âge obstinément dresse devant nos volontés. Ah! j'ai tant prié les dieux de jeunesse que peut-être ils m'ont exaucé.

— Et moi aussi je les ai suppliés, pour mon enfant, pour toi, mon enfant, que je berçais sur mon épaule. Oh! fontaines, jadis gelées où je voyais frissonner mon ombre, le poing formidable de nos désirs à brisé vos glaces, et vos crêtes de gel blanc ne sont plus que des parures de diamants et des bracelets lumineux à nos poignets. Les chevaux d'aurore galopent débridés, oh, mon bien, oh, ma loi.

— Et la vie n'est sereine et juste que d'être durable. Viens sous les pavillons d'été vers le soleil.

— Soleil maître des destinées, nourrice profonde, matrice totale, soleil des jeunes ans replantés sur les cimes, sur les cimes de neige où tu souris encore.

— Soleil roi, soleil dieu, philtre des forces, clarté suprême.

— Soleil que je bois à l'aurore.

— Soleil dont la chute du soir m'emporte et m'évanouit.

—Soleil de douceur, soleil terrible, soleil Priape.

— O maître doux qui de ta force fais de la langueur, et des langueurs réveillées, ressuscites la force, Soleil bénin.

— Soleil dieu, soleil autel, je brûle sur ton cœur et me meurs.

—Soleil, tes mains amènes nous rendent le réveil.

— O Rizphah, tes boucles folles sur ta nuque et le soleil s'amuse, il a sa voie lactée au parcours blanc de tes épaules.

— O Samuel, le lotus croît et s'épanouit de tous ses pistils d'amour.

— O Soleil maître, ô soleil dieu, soleil de prière et d'amour.

— O Soleil dieu, soleil égal, couleur d'amour et couleur de sceptre.

— Avalanches folles et la joie et les mondes de brume écartés de mes deux mains et je suis droit devant toi fixe et te contemple.

— Et la blanche immortalité du gouffre me saisit pour un instant.

— Oui, Samuel, pour un instant, pourtant dis-moi je t'aime, je t'aime.

— Pour tout le deuil du passé, pour le bonheur du présent, pour les féeries de l'avenir, pour tout le songe de ton âme, pour tout le caprice de mon âme.

— Oui, pour tout le caprice de mon âme et tout le songe permanent de ton âme, et tes mains et ton

front, et ta caresse d'ivoire et pour tes yeux d'oubli.

— D'oubli de quoi?

— Ah, si nous sommes immortels que n'avons-nous à oublier; par toutes les croyances de passé et d'avenir je t'aime.

— Bien, je t'aime aussi, tu diras au monde que Rizphah t'aimait, au monde qui est ici, au monde qui renaît ou se souvient, au monde qui peut redonner une minute de jouvence.

— Je m'en vais, Samuel, je sens la neige sur mes cheveux.

— Illusion, Rizphah, tu délires. O mon aimée, mes caresses t'ont fait mal.

— Non, Samuel, mais ce n'était pas l'immortalité, au moins pour moi. Sois calme, écoute encore un baiser.

— Cette vie est criminelle si ce ne fut qu'un mirage les cheveux noirs de tout à l'heure.

— Ce fut un don. Reste ici, oh je vois tes yeux cruels, et tu crois que les magiciens de cette heure sont dus à la vengeance. Au contraire, ils furent bons, attendions-nous sans eux ce bonheur de renaître une minute? Moi je les remercie.

— Écoute, tout près, écoute, veux-tu que je rie à tes yeux, non tu as peur de l'aube vitrifiée qui monte à mes yeux; écoute à ton oreille.

Ce fut pour moi l'heure du bonheur, aupara-

vant avouerais-tu tout ce que tu aimais en moi, et sur quel bûchers de fleurs mortes je montais à ton feu de joie. Je t'ai bercé, blessé, je t'ai caressé, convalescent tu m'as aimée avec la vie, tu viens de m'aimer toute seule.

Voici la nuit qui vient en moi plus douce parce que je sens que le soleil tournoie autour de nous, voici la nuit qui vient sur mes mains de caresse, elles meurent tout entières, et la nuit monte sur mes yeux qui mourront tout entiers. Voici que je me penche; un brouillard s'épand sur ma vallée où mes baisers fleurissent en blanches marguerites; je tiens tes doigts comme l'anneau de fer du quai où s'abrite la barge qui portait les parfums; je te les ai donnés des contrées les plus lentes et les plus lointaines de la chair et de la mémoire. Ami, voici la mort qui jette son manteau sur ma vallée. Oh elle n'est pas la dure cisaille que tu crains, on dirait qu'une âme plus belle que moi me tend une coupe et je la bois, Samuel.

Et du marbre en langueur s'apposa sur sa face.

— Rizphah, Rizphah, je vais te suivre.

Alors une grande forme plus haute que Rizphah vivante, toute blanche, toute vêtue de blanc, les yeux ardents dans la face exsangue, hantée de toute tristesse, saisit les mains de Samuel. Je suis encore Rizphah, dit-elle.

— Qui es-tu, rêva Samuel.

— Mobed la bienveillante, couleur de tes songes et de tes yeux; et elle l'emmena comme un enfant dans la chambre voisine, et l'étendit et d'un geste de sa main sur ses yeux, l'endormit.

BALTHAZAR ET ASVERUS PARLENT

Eh oui, la folle histoire de Palamède, un grain de blé, d'un grain quatre, huit, seize et des forêts dans des greniers, toute la sueur humaine et la fécondité divine peu à peu emmagasinées.

— Ah, propos de sage, maître Asverus, une volonté, additionnée à une volonté, et des mondes obscurs croissent.

— Et les mondes lumineux décroissent.

— Mais aussi des mondes lumineux prennent l'éveil.

— Par d'autres doctrines.

— Non par contraste en la même doctrine.

—L'homme sème le grain auquel il croit, il rencontre au jour des moissons une ivraie pleine de fleurs, la graine de cette ivraie c'est du blé nourrissant.

—Je n'ai guère vu qu'ivraie, Sire Roi, depuis que j'arpente le monde et que le monde jabote à mon oreille. A force d'errer, Sire Roi, mon âme est devenue couleur du monde. Elle est incertaine, elle en-

fante des images versatiles, le fond reste solide comme les rochers des gouffres de mer, mais il s'y passe bien des jeux de lumière. Les principes de la vie et du monde sont peut-être fixes, mais les apparences sont des passants bariolés.

— Voici leur maison, Asverus, derrière ces arbres ; ils n'ont pas vécu selon cette optique, ils ont dépensé jadis toute leur force de passion. Ils ont senti passer la fête de renaissance. Peut-être ont-ils vu celui qui servira la vérité nouvelle, la vérité débarrassée de ses langes; peut-être Celui-là saura-t-il.

— Je ne demande pas mieux, Sire Roi, mais voici bien des temps que je parcours le monde et tout au plus a-t-on changé assez souvent, c'est vrai, la mode des capes et des chapeaux.

— On verra. Tu es le doute, Asverus.

— Parce que je suis le témoin, Sire Roi.

Et ils contournèrent le massif d'arbres, la maison riait parmi les caroubiers et les grenadiers, et l'élan d'une vigne l'embrassait toute.

— N'allons pas plus loin, dit Balthazar, je l'ai vue sur le seuil, elle est assise, la tête entre ses mains.

— Elle pleure, dit Asverus.

— Elle pleure, celle de la Naissance, de l'Amour. Elle est devenue celle de la Mort.

— Retirons-nous, retirons-nous doucement à ne point entendre nos pas. La Mort a triomphé de l'Amour, le principe terrible de Mobed a triomphé

de son principe de joie et de floraison. Asverus, nous sommes de vieux enfants débiles entre ses mains, et elle n'est pas maîtresse de l'œuvre de ses mains. Mobed la bienveillante c'est la force qui tue. Rentrons, rentrons, Asverus. Ah qu'elle veuille bien se souvenir de nous et nous étreindre comme elle a fait pour ceux-là.

— Non, Sire Roi, dit Asverus, je veux l'approcher, je veux la voir, je veux l'entendre.

—Mais, ami, si tu t'approches d'elle, tu n'apercevras que ton reflet.

— Asverus s'élança, mais déjà la forme blanche et triste s'amincissait et se fondait dans les arbres.

Sur la terrasse qui domine la mer, le soleil éclate brutal, les lentes ondes bleues se courbent près de la nef, les marches de marbre aveuglent de feu droit et blanc. Les pilastres de la colonnade gardaient leur fière altitude, mais comme un vent de désastre avait passé arrachant les menus ornements et des vases gisaient brisés. La place des fresques était vide et hérissée, des fragments de mosaïque étaient épars. Dans l'armature résistante du palais on marchait sur de la poussière de souvenirs. La Halte menaçait ruine, devant le large chemin d'autrefois, toujours ouvert, toujours monotone, toujours énigmatique.

Et Balthazar s'écria : Où sont les rois qui jadis

avec moi parcouraient le monde à la recherche de la merveille, de la fleur qui pousse imprévue entre les pierres des ruelles du village, ou près du parvis des temples. Nous sommes allés de l'Orient à l'Occident, du Sud au Nord. Nos orchestres ont murmuré, nos poètes ont chanté, et toutes les fleurs divines se sont fanées. Nous sommes plus immortels que la sagesse. Instinct, besoin de la recherche, soif de l'aventure spirituelle, appétit de l'homme-dieu, curiosité du puits qui dort en notre âme et où nous ne pouvons descendre, mines de nos pensées aux corridors entrelacés, irréductible désir de voir naître et s'épanouir notre âme, tu nous étais antérieur. Tu nous traverses, tu prolonges notre existence lassée et fastidieuse, et si notre vœu de mourir était exaucé, tu durerais encore. Recherche de la connaissance, tentative de nous étreindre qui est nous-même.

— Et pourquoi mourir, Sire Roi, si nous devons renaître le même avec le même désir, riche en moins de nos expériences?

— Si, mourir, Asverus, pour retrouver cette fraîcheur de la recherche qui ne lasse point dans la vie d'un homme puisqu'elle ne dure qu'une seule des monotones étapes que nous avons accumulées. N'es-tu point, Asverus, celui qui voudrait s'étendre en n'importe quel bercement, entendre d'indistincts murmures, des chansons qui ne s'achève-

raient pas, puis se sentir clos dans les gangues du silence.

— Le Silence, Sire Roi, est la montagne ardue, que tu as gravie, que nous avons gravie pour contempler de sa cime les calvaires du monde. Regarde, il y pousse de minces fleurettes. Elles restent droites parce qu'ici le vent de la terre, respectueux s'arrête. Voici le champ des idées, le jardin des chansons de poètes.

— Il est maigre, cette lande est stérile et froide ; Asverus, ah qui nous réchauffera, à cette altitude d'où le monde s'agite en tableaux juxtaposés, en fabliaux qui se recommencent, et depuis si longtemps. Et pourquoi changerait-il?

— Et pourquoi ne changerait-il pas, Sire Roi ; ce n'est peut-être pas l'intelligence qui crée le monde. S'il n'est point de fleurs nouvelles de sagesse, peut-être faut-il chercher autre chose dans le monde et le ciel.

— Mais quoi, Asverus?

— Je ne sais, Sire Roi, mais viens avec moi, nous reparcourrons les espaces, et nous demanderons une autre lumière.

— A qui, Asverus? être les vassaux de l'Or et de la Force.

— Les vassaux, ou les maîtres.

— Au nom de quoi, et dans quel but. Non, Asverus, il n'est de suprême que l'intelligence et son

effort pour se connaître. Contempler est tout, le reste est néant. Le reste est le chemin aux tournants inutiles. Je resterai ici près du Graal et près des fresques de déesses.

— Le Graal est éteint et les fresques en débris.

— Quand nous parcourions le monde, nous les trois rois, nous avions élu ces déesses, nos cœurs les emportaient avec nous. Nous avions eu bien de la peine à les créer. Elles enfermaient les lignes de notre sagesse. Elles étaient pour nous les matrices du monde. Celles qui leur ressemblaient étaient fécondes de prophètes. Pourquoi leurs reflets n'ont-ils créé que des mortels éphémères? Pourquoi les déesses n'ont-elles pu prendre forme? Il n'est donc pas vrai qu'une pensée soit un être.

Les pensées sans doute meurent après une vie plus longue que celle de l'homme, mais elles meurent, il *s'en souvient* des ombres.

Et c'est ce que nous deviendrons, Asvérus

— Non pas moi! j'appareille, Sire Roi; je descends les marches du château du Silence, mon vaisseau va me ramener parmi les ombres qui sont les hommes. Courbés à ramasser l'or, ils ne me verront pas plus qu'ils ne m'ont aperçu par le passé. Je vais parmi leurs vagues bavardes et futiles, je vais les voir se soulever, haleter et mourir. Et parmi eux je serai le Silence. Et si quelque fleur impré-

vue surgit près de ma route, une voile me ramènera vers toi.

—Tu ne reviendras point, il n'est point d'imprévu; va, fils des hommes, appareille, et va vers le levant, vers les promesses de Soleil, va, les brumes d'or t'appellent. Je vais m'envelopper des brumes du couchant.

Et sur la nef en partance la voix rude d'un matelot chanta :

Nef agile vole sur les mers

Il a vu les mille palais
Qui se mirent au front de l'onde
Et les mille minarets
Qui s'élancent de la mer profonde.
Son regard est encore fixé
Sur la petite nuée
Qui floconne en un coin du ciel,
Son regard développe ses ailes.

Il en revient découragé,
C'est encore une petite nuée
Qui s'amuse au masque du monde;
Il a vu les cent mille années
Il a vu tordre aux doigts des cordiers
Les longs fils des ans, et les tiges fanées
Des grandes plantes séculaires,
Son regard n'est point rassasié.

Nef agile vole sur les mers.

Et de la proue, cependant que la nef tournait

lentement vers la haute mer, Asvérus salua le roi Balthazar dont le geste le bénissait.

LES AILES DU SILENCE

Azrael, Azrael, s'écria le roi Balthazar, je t'appelle, me voici seul et plus une lampe ne brillera dans ce château! Ouvre-moi la nuit, la nuit éternelle. J'y rentre plus seul et plus léger qu'au matin des jours; je suis moins riche de l'espoir d'un but. Exauce ma voix, emmène-moi dans la mort, peuple-la autour de moi d'ombres chères. Mes déesses et mes prophètes, anime-les parmi mon songe. J'ai crié du fond des années, j'ai guéri des blessures et des désespoirs, et j'ai guéri des espérances, j'ai trompé la faim de quelques humains, j'ai tendu des coupes, d'aucuns sont morts avec la certitude qu'ils voyaient s'embraser les tabernacles, d'autres, grâce à moi, se sont évanouis sur des lèvres. Dans le périple du temps nos mains se sont ouvertes, j'ai répandu la manne que je croyais la certitude. Ai-je bien fait. Infini, Inconnu, ai-je bien fait?

L'infini demeure muet, la nef d'Asverus bondissait sur le flot, le soleil baissait sur l'horizon.

Inconnu, Infini, Incertitude, ou Certitude qui te dérobes à moi, Azrael n'est-il donc plus ton messager. Laisse-moi voir l'orteil qui doit me terrasser.

Je veux mourir avant les temps. Ah si même un jour d'un fond de ces vagues multiformes, devait s'élever la radieuse face de la croyance, j'aime mieux ne plus attendre, car je ne suis à jamais fatigué !

Bonté, n'est point le mot de ton énigme, Univers ! Alors vague de l'air, de la mer et du sable ensevelissez-moi, et si tu es Dieu, ô Inconnu, ô infini, tue-moi tout à fait, tue mon âme d'ambition et de curiosité pour qu'elle ne renaisse point dans une forme humaine. Ne me laisse pas vivre, ma présence fait des malheureux. Peut-être la science du Néant s'échapperait-elle de ce coin désert et ignoré, de ce palais depuis si longtemps oublié, contagieuse comme la peste ; des pollens de misère s'en iraient aux quatre coins des flores ; Univers, si tu n'es qu'un décor ne laisse point vivre l'anxiété des âmes ! ô Infini, existes-tu ?

La nef d'Asverus disparaissait vers le lointain. Les héros du soleil descendaient vers la mer par les escaliers de fastes et de pourpres.

Montagnes du silence, écrasez-moi pour toujours. Que ma recherche finisse, elle a été si futile. Il me semble que j'ai cueilli un jour une rose et que j'ai passé les temps à me souvenir du parfum. Le néant c'est toutes les routes que j'ai suivies. Un vieux roi qui frissonne sur une terrasse déserte suppliant en vain l'infini, suppliant quoi que ce soit d'apparaître, d'écouter, de répondre ; un vieux roi triste d'être

lui-même, et qui vient de voir partir pour la dernière fois le vaisseau qui porte sa soif d'aventures, c'est l'âme humaine, c'est toutes les âmes, puisque j'en suis une et qu'elles sont toutes pareilles. Azrael délivre-moi!

Le crépuscule envahissait la mer et le palais, et la longue bure du soir s'étendait sur le monde.

O Puissances extérieures, votre négation est une preuve de votre néant.

O puissance intérieure, mon âme, réveille-toi, réveille-toi pour le sommeil suprême, réveille-toi dans le Silence. Je veux hanter seul ce château qui s'effondre lentement pierre à pierre avec un son de gouttes de plomb dans un lac interminable. Je veux le hanter avec moi-même et mes ombres. Je veux y marcher parmi ma création, ou y dormir. Silence, parole extrême et totale, Silence, qui est la totalité du Dieu, Silence mon père, Silence, ô bras d'étreinte à qui je suis, oui, réveillez les fantômes qui me rendront la vie.

Et un instant dans l'ombre violette, dans les coins indécis de la terrasse, Balthazar vit se mouvoir les longues formes de Mobed, de Théano, de Glyphtis, de la fécondité, de la mort et de la certitude, et du supplice injuste, de la beauté et de l'inconscience. Le Graal se ralluma, et le vieillard Joseph le tenait en ses mains.

Darès glissa tenant sa lampe de fer.

Oui, se dit Balthazar, ce sont elles, les ombres d'auparavant. Je ne vois ni Asverus, ni Samuel, ni Rizphah, eux de la vie étaient les vrais fantômes. Voici les personnages de mon âme qui renaissent, nous allons vivre.

Et les appelant d'un geste, à sa suite, il s'enfonça dans l'intérieur du Palais.

La Nuit s'étendait sur le monde et le pâle disque de la lune se démaillotait de ses nuées. Le Silence était éternel.

TABLE

—

A Stéphane Mallarmé 3
Avertissement 5

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Les deux cultes 9
Propos dans le passé 23
L'hote 30

CHAPITRE II

Le docteur de la douceur 38
L'arche 47
La maison natale 57

CHAPITRE III

Darès 70
Les ruines 80
Le prêtre de mobed 88
Le fol dans la forêt 94

CHAPITRE IV

Théano 109
Agar 115
Le dieu et les déesses 123

CHAPITRE V

Ahasverus 129
La nef de salomon 136
La paque 145

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Maitre ezra 159
Le livre de lancelot 166
La ville 175
Maitre asverus 194

CHAPITRE II

Voix jeunes et vieilles 202
Le chateau de la princesse marie 210
La fête de mai 220

CHAPITRE III

La tour cendreuse 238
La forêt tuée 251
Les deux princes éphémères 256

CHAPITRE IV

Le préau 271
Les visions 276

CHAPITRE V

Le secret 297
La révolte 322

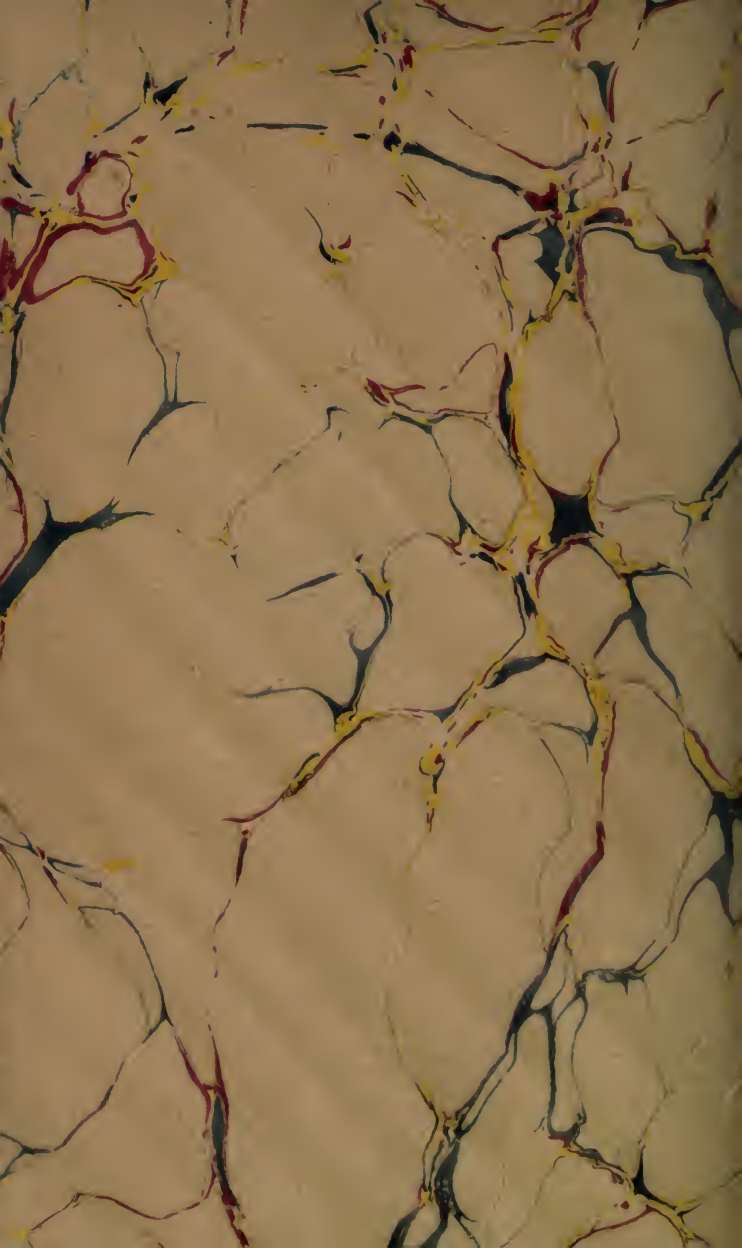
TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Les retours..... 331

CHAPITRE II

Le périple..... 351
Au chateau du silence..... 353
Balthazar et asverus parlent..... 363
Les ailes du silence..... 370



PQ
2621
A3C6

Kahn, Gustave
Le conte de l'or et du silence

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY